



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

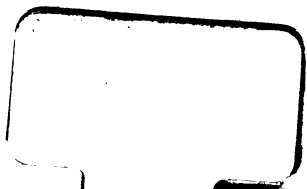
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

OXFORD UNIVERSITY



ST. GILES', OXFORD OX1 3NA

Net. Fr. II. A. 1917



1.

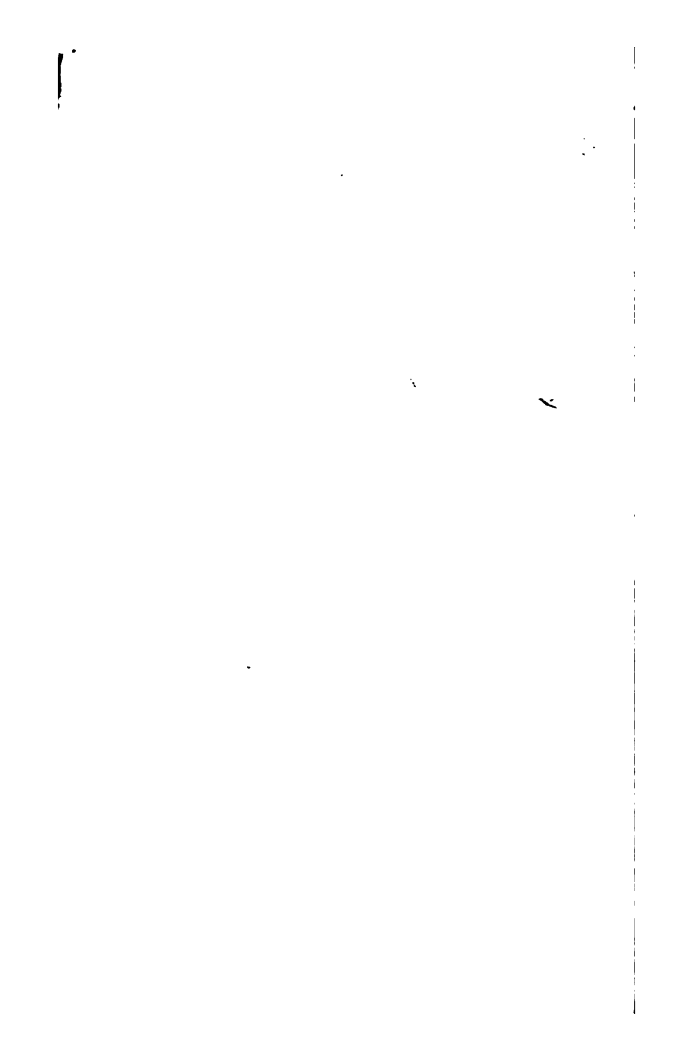
A

French Prize.

adjudged to

C. Nikin.

Dec. 15, 1784.



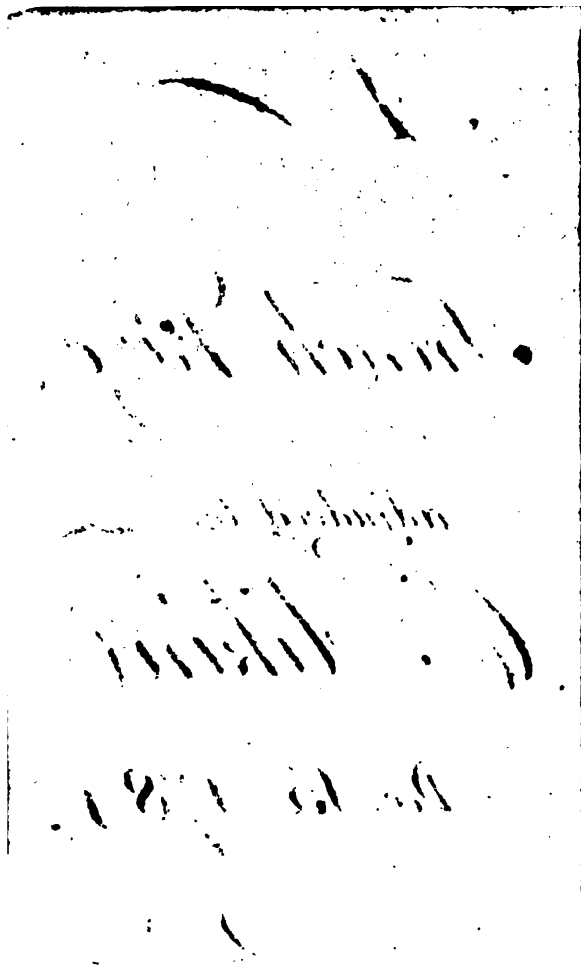
A

French Prize.

adjudged to

C. Nikin.

Dec. 15, 1784.



25p

LES SAISONS,
P O È M E.

AVERTISSEMENT.

IL a paru depuis quelques années beaucoup d'éditions en petit format des Poèmes qui ont eu quelque célébrité , et entre autres du Poème des Saisons ; mais ces dernières sont pleines de fautes ; 1°. parce que les Éditeurs ont mis de la négligence dans l'exécution ; 2°. parce qu'ils ont copié les anciennes éditions , depuis lesquelles l'Auteur a beaucoup retouché son ouvrage.

Celle-ci aura l'avantage d'être très-correcte , et d'être faite d'après la septième édition grand in-8°.

SAISON 1787

LES SAISONS,

P O È M E.

NOUVELLE ÉDITION.

Puissent mes chants être agréables
à l'homme vertueux et champêtre,
et lui rappeler quelquefois ses de-
voirs et ses plaisirs!

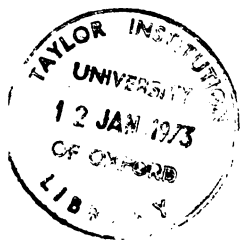
WIELAND.

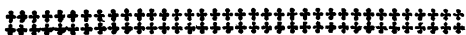


A P A R I S,
DE L'IMPRIMERIE DE MONSIEUR.

Chez PISSOT, Libraire, quai des Augustins.

M. DCC. LXXXII.





DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

JE PRÉSENTE au jugement du public un Ouvrage d'un genre dans lequel les François ne se sont pas encore essayés. Plusieurs hommes de lettres et de goût ont pensé que les détails de la nature et de la vie champêtre ne pouvoient être rendus en vers françois ; mais j'avois fait peu de réflexions quand je commençai mon Poème ; j'étois jeune , et ce que ces hommes éclairés jugeoient impossible , ne me parut pas même difficile.

Élevé à la campagne , dans un pays peuplé d'heureux Cultivateurs , je n'ai vu dans mon enfance que des objets cham-

pêtres et des hommes contens de leur état : j'ai vu de bonne-heure, les révolutions, les phénomènes, les beautés, les bienfaits de la nature, et je ne les ai point vus avec indifférence. Ovide, Virgile, Lucrèce, Horace, me charmoient par les tableaux de la campagne qu'ils ont répandus dans leurs ouvrages : j'essayai de les imiter ; les couleurs d'un beau soir, l'éclat et la fraîcheur du matin, le moment d'une récolte abondante, devinrent les sujets de mes vers. J'étois dans l'âge où on chante ce qu'on aime ; j'avois un plaisir à peindre les objets qui avoient frappé mes sens ; j'avois la passion de peindre. Si j'ai pris ma passion pour du talent, c'est un malheur que je partage avec plus d'un Artiste, et qui mérite de l'indulgence.

Faire des vers ou en écouter, est un plaisir pour tous les hommes tant qu'ils

PRÉLIMINAIRE. vij

restent sensibles. Il y a peu de jeunes gens qui n'aient fait des vers ; il n'y a pas de peuplades de sauvages en Amérique et en Afrique , de peuples barbares en Asie , et de nation policée en Europe , qui n'ait sa poésie et ses poètes.

Les habitans d'une contrée féconde sous un climat tempéré cultivèrent les premiers la poésie champêtre : Daphnis et Théocrite étoient de Sicile.

Chez ces peuples heureux , dont les occupations étoient douces et tranquilles , les hommes qui étoient nés avec le talent de la poésie , célébrèrent leur bonheur et leur tranquillité : en chantant leurs plaisirs , ils parlèrent de la nature , à qui seule ils les devoient : contens de leur état , ils en rappelèrent les circonstances ; toutes les intéressoient : il n'y eut aucun détail de la vie pastorale qui leur parût indigne

de leurs chants ; ils n'imaginoient pas une autre nature que celle de ces campagnes qui suffisoient à leurs besoins ; ni d'autres mœurs que celles de ces parens , de ces amis , de ces voisins qui leur étoient chers. Leurs peintures étoient naïves comme leurs mœurs ; elles avoient de la vérité , mais de la rusticité. Ils peignoient avec exactitude , quelquefois même avec grace ; mais ils peignoient pour eux ; et leurs poèmes , qui devoient charmer de simples pasteurs , devoient moins plaire à des peuples polis.

Lorsque plusieurs petites nations sont englouties par une seule ; quand les guerres et le luxe ont succédé au calme et à la simplicité de la vie champêtre ; aussitôt que les habitans de la campagne ont été opprimés , et que les agriculteurs n'ont été que des esclaves , leur vie et leurs

PRÉLIMINAIRE. ix.

mœurs ont cessé d'être les objets de la poésie.

Dans ces beaux siècles où le génie féconde les arts, polit le luxe, embellit les villes et la société, la campagne est oubliée : ceux qui la chantent ne sont pas écoutés. Trop peu d'hommes s'occupent de la nature, pour que les poètes soient tentés de la peindre.

Mais dans les siècles de discussion et de raison qui doivent succéder à ceux du génie, quand les plaisirs du luxe sont réduits à leur juste valeur, lorsqu'ils inspirent moins d'enthousiasme, parce qu'ils sont mieux connus, on sent davantage le prix de la vie champêtre ; on sait mieux ce qu'on doit à l'agriculture : ses occupations sont honorées ; la paix, l'innocence qui les accompagnent, sont regrettées.

Des Sibarites ennuyés de leurs vices et

de leurs intrigues , aiment à voir l'homme simple et sans artifice , découvrant sa manière de sentir et de penser. Ils aimeroient les tableaux de la campagne , quand ils n'auroient que le mérite de présenter des objets nouveaux.

C'est dans un tems à peu près semblable à celui dont je parle , que Virgile a fait ses *Églogues* et ses *Géorgiques*. (1) La poésie champêtre est donc cultivée avant que les sociétés se forment en grands peuples , et lorsque ces peuples ont presque usé les plaisirs communs dans les grandes sociétés.

Je sais que l'Italie n'étoit pas dans l'une ou l'autre de ces situations lorsqu'elle a

(1) Ceux qui ne savent pas le latin peuvent aujourd'hui lire ce Poème avec plaisir dans la traduction facile , élégante & harmonieuse de M. de Lille.

PRÉLIMINAIRE. xj

donné l'Aminte ; la Philis de Sciro , le Pastor Fido ; mais ces poèmes n'ont de champêtre que le nom : on n'y trouve ni les tableaux de la campagne , ni les mœurs de ses habitans. Dans les Églogues de Racan , de Segrais et de Fontenelle , on voit que leurs auteurs ont imité les Anciens et les Italiens , et non pas la nature.

Dans ce siècle , le simple , l'élégant , l'harmonieux Métastase et l'abbé Frugoni , ont fait de petits ouvrages remplis de tableaux de la campagne , les plus rians et les plus vrais ; en Angleterre , Thomson et Philips ont relevé la poésie champêtre ; en Allemagne , MM. Haller et Gesner lui donnent un éclat qu'elle n'avoit pas eu depuis Virgile.

Elle n'a plus la rusticité qu'elle avoit autrefois ; elle n'a pas l'affectation , le précieux , l'esprit faux qu'elle a eu dans les

deux siècles précédens : elle peint la nature et des mœurs vraies , mais embellies. Les poètes que je viens de nommer ne fardent pas leurs personnages , mais ils les choisissent ; ils ne les déguisent point , mais ils les présentent du côté qui doit plaire. Ils ont fait pour leurs laboureurs et leurs bergers, ce que Racine et M. de Voltaire ont fait pour leurs héros. Nous trouvons dans les uns et les autres notre espèce ennoblie et jamais exagérée : ce sont des hommes qu'on n'a point vus , mais qu'on peut se flatter de rencontrer. Ils sont tels qu'on les demande, tels qu'ils devroient être et qu'on les espère.

La poésie champêtre s'est enrichie dans ce siècle d'un genre qui a été inconnu aux Anciens.

La philosophie a pour ainsi dire agrandi et embelli l'univers ; on peut le regarder
avec

avec plus d'enthousiasme que dans les siècles d'ignorance. Le progrès des sciences comprises sous le nom de Physique, l'Astronomie, la Chimie, la Botanique, &c. ont fait connoître le palais du monde et les hommes qui l'habitent. Depuis que l'homme a trouvé dans la nature des richesses nouvelles, il a soupçonné qu'il en pouvoit découvrir encore, et il a observé tous les êtres avec une attention curieuse. Des philosophes éloquens ont rendu la Physique une science agréable; ils en ont répandu les idées, elles sont devenues populaires. Le langage de la Philosophie, reçu dans le monde, a pu l'être dans la Poésie: on a pu entreprendre des poèmes qui demandent une connoissance variée de la nature, et leurs auteurs ont pu espérer des lecteurs. Les Anglois et les Allemands ont créé le genre de la poésie des-

criptive : les Anciens aimoient et chantoient la campagne ; nous admirons et nous chantons la Nature.

Ce genre nouveau a sa poétique qui n'est pas fort étendue ; il a sans doute ses règles , ses principes. Je ne prétends pas les donner ; mais qu'il me soit permis de faire quelques réflexions.

La Poésie descriptive doit , comme toutes les autres , se proposer d'émouvoir , et de graver dans le cœur et la mémoire des hommes , des vérités et des sentimens utiles ou agréables.

Le spectacle de la Nature peut donner différentes émotions.

Elle est sublime dans l'immensité des cieux et des mers , dans les vastes déserts , dans l'espace , dans les ténèbres , dans sa force et sa fécondité sans bornes , et dans la multitude infinie des êtres. Elle est su-

blime dans les grands phénomènes, comme les tremblemens de terre, les volcans, les débordemens, les tempêtes. Elle est sublime, dès qu'elle peut donner des sensations qui excitent en nous l'étonnement et la crainte.

Elle est grande et belle, lorsqu'elle nous présente un espace étendu, mais que l'imagination peut terminer; de riches plaines, de belles montagnes, un pays varié, cultivé, peuplé, qui nous promet des biens, la sécurité et le bonheur. Elle est grande et belle, lorsqu'elle nous donne des sensations qui excitent l'admiration et l'amour.

Elle est aimable et riante dans un espace fertile et borné, dans un vallon frais et orné de fleurs, sur un coteau parsemé de différentes sortes de verdure, dans un jardin que le luxe n'a point trop paré;

enfin, dans les lieux où elle nous promet du plaisir, et nous donne d'abord des sensations agréables.

Elle est triste et mélancolique, lorsqu'elle excite en nous peu de sensations et nous donne peu d'idées; lorsqu'elle nous occupe de bruits monotones; lorsqu'elle est peu variée; lorsqu'elle nous laisse trop à nous-mêmes; lorsqu'elle est moins un vaste désert qui nous effraieroit, qu'une solitude qui nous laisse tranquilles; lorsqu'elle ne nous promet ni richesses, ni plaisirs.

D'après ces observations, le poète peut connoître comment ses descriptions peuvent émouvoir, et quelles émotions elles peuvent donner.

Il fera moins des descriptions que des tableaux, et il faut que ces tableaux n'aient qu'un seul caractère. Dans le moment où

PRÉLIMINAIRE. xvij

Le poète veut peindre , il doit se pénétrer d'un seul sentiment , et composer de manière que toutes les parties et la couleur de son tableau concourent à exciter ce sentiment. Il ne parlera pas du geai et de la pie , dans la peinture des concerts agréables du Printems. Il oubliera les querelles grossières des paysans , lorsqu'il peint les plaisirs d'une moisson.

Il faut faire pour la nature physique que nous avons sous nos yeux , ce qu'Homère , le Tasse , nos poètes dramatiques ont fait pour la nature morale ; il faut l'agrandir , l'embellir , la rendre intéressante.

Vous agrandirez la nature , si vous la montrez de tems en tems dans le moment où elle est sublime ; et si votre plan ne vous permet pas de la saisir souvent dans ces momens , jetez à travers vos paysages les idées de l'espace , de l'ordre général ,

xviiij DISCOURS

de l'infini, du mouvement ou du silence universel,

Vous embellirez la nature , si vous rassemblez dans un espace étendu , mais limité , ses beautés et ses richesses : c'est ce qu'Ovide a fait dans sa description de la vallée de Tempé ; Homère dans les jardins d'Alcinoüs ; l'Arioste dans l'île d'Alcine ; le Tasse dans l'île d'Armide ; Milton , mieux qu'eux tous , dans la description du jardin d'Éden.

Vous rendrez la nature intéressante , si vous la peignez toujours dans ses rapports avec les êtres sensibles ; si dans vos descriptions vous répandez quelques vérités de physique et de morale , quelques idées qui éclairent les hommes , des principes d'économie , des sentimens honnêtes ; enfin si vous ne la peignez jamais sans être rempli vous-même du sentiment

qu'elle doit inspirer comme sublime , grande , triste , pauvre , riche , agréable ou belle.

Il faut ménager des contrastes; ils feront un plaisir extrême s'ils sont bien placés. Peignez des eaux , une forêt fraîche et sombre , après avoir peint l'excès de la chaleur : le lecteur vous suivra volontiers sous vos ombrages; il sera charmé de se dérober avec vous au feu du soleil brûlant et à l'aridité de la terre. Vos contrastes plairont lorsqu'ils donneront au lecteur un sentiment nouveau , une sensation nouvelle , dans le moment où il les demandoit.

Les contrastes du riant au beau , du grand à l'agréable , de l'agréable au mélancolique , ne donnent pas de vives émotions ; mais ils plaisent , parce qu'ils répandent de la variété , et il faut en

xx . DISCOURS

répandre beaucoup dans votre ouvrage.

Le contraste qui fera le plus d'impression , c'est celui du sublime et du terrible , avec le riant et le beau ; mais il faut rarement en faire usage : 1°. parce que ce contraste est rare dans la nature ; 2°. parce que le premier effet du sublime est l'étonnement , et que si le sublime devient fréquent , il n'étonne plus.

Il ne faut employer ce genre de beautés que pour réveiller de tems en tems la sensibilité du lecteur. Après avoir éprouvé de la crainte , une sorte de peine , de l'étonnement , il se trouvera plus sensible ; il recevra plus vivement les impressions agréables.

Je crois qu'au milieu des descriptions , on peut placer quelquefois , mais rarement , des tableaux qui rassembleroient une foule d'images voluptueuses et terribles , qui agiteroient l'âme en sens contraires , et la

P R É L I M I N A I R E. xxj

feroient passer rapidement du plaisir à la douleur : tel seroit le tableau d'une bataille, livrée dans le printemps , et au milieu d'une plaine enrichie et parée de tous les présens de cette saison.

Une suite de descriptions champêtres , lasserait l'attention du lecteur le plus amoureux de la campagne. Après avoir parcouru votre galerie de paysages , il demandera des tableaux d'histoire ; il s'ennuiera de vous suivre dans vos solitudes ; il voudra voir l'homme , et quelquefois le voir en action.

Il faut donc placer dans les paysages et dans les intervalles , l'homme champêtre , ses mœurs , ses travaux , ses peines et ses plaisirs.

Il n'y faut pas placer de malheureux paysans ; ils n'intéressent que par leurs malheurs ; ils n'ont pas plus de sentimens que d'idées ; leurs mœurs ne sont pas pures ; la

nécessité les force à tromper : ils ont cette fourberie , cette finesse outrée que la nature donne aux animaux foibles , et qu'elle a pourvus de foibles armes. Parlez d'eux , mais ne les mettez que rarement en action, et sur-tout parlez pour eux.

Il y a dans les campagnes de riches laboureurs , des paysans aisés ; ceux-là ont des mœurs. Ce sont , dit Cicéron , des philosophes auxquels il ne manque que la théorie : la peinture de leur état et de leurs sentimens doit plaire à l'homme de goût , c'est-à-dire , à l'honnête-homme éclairé et sensible.

Il y a un ordre d'hommes dont les poètes champêtres n'ont jamais parlé : ce sont les nobles , dont les uns vivent dans les châteaux et régissent une terre , et dont les autres habitent de petites maisons commodes , et cultivent quelques champs. Je

suis étonné qu'on ne les ait point mis à la place de ces bergers d'Arcadie , de Sicile , des bords du Lignon ; personnages fantastiques , aussi loin de nous que les Sylphes et les Salamandres. M. de Fontenelle , en choisissant les acteurs de ses Églogues dans la noblesse , auroit pu leur donner sa délicatesse et son esprit , sans blesser la vraisemblance ; ils auroient pu être galans sans être ridicules. Ils seroient intéressans pour les lecteurs , parce qu'ils sont des hommes plus près d'eux et de leur état.

On peut aujourd'hui donner des vertus et des lumières aux nobles de la campagne ; ils s'éclairent de jour en jour , et n'en sont que plus heureux. Le tableau du bonheur dont jouissent ceux d'entre eux qui ont l'esprit sage , pourroit charmer les ames honnêtes , que blesse dans les villes le spectacle des succès du vice. Combien d'hommes , et

même dans les premières classes, ont senti que les jouissances de la vanité et des plaisirs frivoles retranchoient à leur liberté, à leur repos, et quelquefois à leur vertu! Combien d'habitans des villes, s'ils voyoient le tableau du gentilhomme champêtre, ne se diroient-ils pas, Je ne suis pas aussi heureux que lui, et je pourrois l'être!

On doit assortir les épisodes aux paysages.

Il y a de l'analogie entre nos situations, les états de notre âme, et les sites, les phénomènes, les états de la nature.

Placez un malheureux dans un pays hérissé de rochers, dans de sombres forêts, auprès des torrens, &c. ; ces horreurs feront une impression qui doit s'unir aux impressions de terreur ou de pitié qu'inspire le malheureux, et augmenter l'émotion du lecteur.

Placez

Placez de jeunes gens amoureux sous de rians berceaux, sur des fleurs, dans un pays heureux, sous un ciel pur et serein, &c. ; les charmes de la nature ajouteront au sentiment voluptueux qu'inspirent les tableaux de l'amour.

Il y a d'autres analogies, mais elles se présenteront à tout le monde ; et il suffit d'indiquer cette source négligée de beautés nouvelles.

Vous pouvez quelquefois faire contraster la situation du personnage et le lieu de la scène, placer le plaisir au milieu des horreurs, la tristesse dans le jardin des délices ; et vous ferez alors de ces tableaux qui agitent l'âme en sens contraire, qui la touchent et la font rêver.

Si la poésie descriptive doit émouvoir, elle doit instruire.

Il ne suffit pas de répandre dans un poème

des sentimens honnêtes et des maximes vertueuses.

Il faut lui donner un but moral ; c'est lui donner à-la-fois un mérite et une beauté de plus. Il en aura plus d'unité dans le tout et dans ses parties.

Je n'ai point perdu de vue le dessein d'inspirer à la noblesse et aux citoyens riches l'amour de la campagne et le respect pour la vie champêtre. Aucune de mes digressions , aucun de mes tableaux , ne feront oublier ce but aux lecteurs.

J'ai fait des Géorgiques pour les hommes chargés de protéger les campagnes , et non pour ceux qui les cultivent : ce n'est point aux agriculteurs que j'ai parlé , ils ne m'auroient pas entendu. Les charmantes Géorgiques de Virgile , et les Géorgiques plus détaillées de Vanières , ne peuvent être d'aucun usage aux paysans. Donner à cet

PRÉLIMINAIRE. xxvi

ordre d'hommes des leçons en vers sur leur métier , est un travail inutile ; mais il sera utile à jamais d'inspirer à ceux que les lois élèvent au dessus des cultivateurs, la bienveillance et les égards qu'ils doivent à des citoyens estimables.

Il est utile , sur-tout dans ce moment , d'inspirer aux premières classes des citoyens le goût de la vie champêtre.

Le luxe , les arts des villes , une multitude d'emplois n'enlèvent que trop d'habitans aux campagnes.

La noblesse ne sent plus assez le prix de la vie libre et innocente des châteaux ; on veut des charges , des emplois ; *il faut être quelque chose* , disent des hommes qui par eux-mêmes ne seroient rien.

Le ministre éclairé qui en changeant la forme de notre militaire , a diminué le nombre des officiers , a rendu un grand

xxviii DISCOURS

service ; il a renvoyé dans les campagnes des hommes qui peuvent y être utiles.

Peut-être la noblesse pensera-t-elle enfin , que dans les momens où elle n'est pas nécessaire à nos armées , elle peut employer son tems à éclairer ses vassaux , à perfectionner l'agriculture , et à s'enrichir par des moyens qui enrichissent l'état.

Le sujet de mon Poème est la marche de la nature ; je dois la suivre depuis l'équinoxe du Printemps jusqu'au-delà du solstice d'Hiver , et peindre ses promesses , ses bienfaits , sa décadence et ses rigueurs.

Le choix de mon sujet a divisé mon Poème : il y a quatre Saisons ; j'ai dû faire quatre Chants.

La nature au commencement du Printemps est sombre et majestueuse ; bientôt elle est aimable et riante. Elle est grande , belle et touchante en Été ; mélancolique en

PRÉLIMINAIRE. xxix

Automne ; sublime et terrible en Hiver.

J'ai dû ne donner à chacun de mes chants, que le caractère de la saison que j'avois à peindre.

J'avois senti que si la philosophie devoit être un des principaux ornemens d'un ouvrage tel que le mien, il falloit une philosophie à l'usage du grand nombre, claire et sur-tout sensible. J'ai cherché quels sentimens la suite des phénomènes inspiroit à l'homme dans les divers momens de l'année, et j'ai exprimé ces sentimens. Ils sont l'âme du poème.

Thomson, dans chacun de ses chants, voit la nature sublime et grande ; il aime mieux la peindre étonnante qu'aimable ; peut-être cela est-il plus aisé. Quand on peint les grands phénomènes et la nature sublime, tous les mots sont poétiques et il ne s'en présente pas d'autres : quand le

tableau ne seroit pas achevé , il auroit encore de l'effet. Il est plus difficile d'enoblir les objets communs que de peindre les grands objets , et d'animer un paysage que de décrire de belles horreurs.

Thomson n'étoit pas obligé de ramener souvent son lecteur au but moral que je me suis proposé ; il chantoit la nature chez un peuple qui la connoît et qui l'aime ; et je l'ai chantée chez une nation qui l'ignore ou la regarde avec indifférence. Le poète Anglois parle à des'amans de leur maîtresse ; il est sûr de leur plaire. Je veux inspirer de l'amour pour une belle femme qu'on n'a pas vue , et je montre son portrait. Thomson veut qu'on admire la nature , et je voudrois la faire aimer.

Je me suis presque toujours imposé de ne peindre que les campagnes de nos climats. Si j'avois peint souvent celles des

climats étrangers , il auroit fallu trop enchâsser des descriptions dans des descriptions. J'ai préféré pour épisodes les tableaux des mœurs et quelques actions susceptibles d'intérêt ; souvent j'ai fondu mes descriptions dans ces épisodes , de manière qu'elles en sont une partie essentielle. Souvent je les ai abrégées , pour donner place à quelques-uns de ces vers simples qu'on aime à répéter dans les différentes circonstances de la vie.

J'ai regretté de ne pouvoir faire passer dans mon ouvrage , les beautés que Thomson a prodiguées dans le sien. Les dessins de nos poèmes n'étoient pas les mêmes ; et la différence du plan doit entraîner celle des détails. Lorsque nous avons peint les mêmes objets , ce n'est pas dans les mêmes proportions ; et lorsque nos tableaux se ressemblent par le dessin , ils ne peuvent avoir la même couleur.

xxxij DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

Je dois dire un mot de cette édition : l'indulgence avec laquelle le public a reçu les premières, ne m'a point persuadé que j'eusse fait un bon ouvrage, mais peut-être un ouvrage qui méritoit d'être retouché, et qui pouvoit devenir meilleur. Éclairé par les critiques de mes amis et par celles du public, j'ai tenté de corriger quelques défauts et d'ajouter quelques beautés : mon poème auroit toute la perfection dont il est susceptible, si mes foibles talens m'avoient permis de la lui donner ; et s'il n'avoit fallu que du soin pour le rendre excellent, il seroit digne de la nation au jugement de laquelle je l'ai soumis.



ARGUMENT.

A R G U M E N T.

EXPOSITION du Poème. Invocation. Dédicace du Printems. Tableau de la nature dans nos climats au moment de l'Équinoxe. Les premiers beaux jours ramènent les oiseaux, les vents s'appaisent, et la navigation n'est plus dangereuse. Premiers effets du Printems sur les animaux et sur l'homme. Naissance des fleurs. Pluie de mai. Tableau de la campagne après cette pluie. L'espérance est un sentiment attaché au retour du Printems ; on l'éprouve moins dans les jardins parés. La variété, attribut du Printems, qu'on ne trouve pas dans les jardins symétriques. Jardin à-la-fois utile et agréable. Le Printems rend la santé. Tableau d'une belle matinée vue dans la convalescence. La campagne dans sa beauté et le Printems dans sa perfection. Foule de sensations délicieuses.

La guerre vient souvent au Printems opposer ses horreurs aux charmes de la nature. L'empire de l'amour sur les animaux et sur l'homme. Plusieurs des productions de la terre approchent de leur maturité.





LES SAISONS,

P O È M E.

L E P R I N T E M S.

JE chante les Saisons , et la marche féconde
De l'Astre bienfaisant qui les dispense au monde ;
Il prodigue au Printems la grace et la beauté,
Du trésor des moissons il enrichit l'Été ,
L'Automne les enlève aux campagnes fertiles,
Et l'Hiver en tribut les reçoit dans nos villes.

O TOI , qui de l'espace as peuplé les déserts ,
Qui de soleils sans nombre éclairas l'univers ,
Qui dirige la course éternelle et rapide
Des mondes emportés dans les plaines du vide ,
Arbitre des destins , maître des élémens ;
Toi dont la volonté créa l'ordre et le tems ,

4 LES SAISONS.

Ton amour paternel veille sur notre asile ;
Il épancha ses dons sur ce globe fertile ;
Mais l'homme a négligé les présens de tes mains.
Je viens de leur richesse avertir les humains,
Des plaisirs faits pour eux leur tracer la peinture,
Leur apprendre à connoître, à sentir la nature.
Esprit universel que l'homme ose implorer,
Accepte mon hommage et daigne m'inspirer.

ET TOI , qui m'as choisi pour embellir ma vie ,
Doux repos de mon cœur , aimable et tendre amie ;
Toi qui sais de nos champs admirer les beautés ;
Dérobe-toi, Doris , au luxe des cités ,
Aux arts dont tu jouis , au monde où tu sais plaire ;
Le Printems te rappelle au vallon solitaire ;
Heureux ! si près de toi je chante à son retour ,
Ses dons et ses plaisirs , la campagne et l'amour.

L'HOMME s'éveille encore à la voix des tempêtes ;
Mais le vent du midi qui mugit sur nos têtes ,
Des brûlans Africains traversa les déserts ;
Il enleva des feux qu'il répand dans les airs ,
Il les mêle aux vapeurs qui couvrent nos rivages ;
Il agite , balance , et presse les nuages ,
Qui fondent , en tombant , les frimats entassés
Sur les côteaux blanchis , et sur les champs glacés.
J'ai vu du haut des monts les neiges écoulées ,

LE PRINTEM S.

5

En torrens orageux rouler dans les vallées ,
Les fleuves déchainés sortir de leurs canaux ,
Et les glaçons rompus dispersés sur les eaux.
Neptune a soulevé ses plaines turbulentes.
La mer tombe et bondit sur ses rives tremblantes ;
Elle remonte et gronde , et ses coups redoublés
Font retentir l'abyme et les monts ébranlés.
Sous un ciel ténébreux , Borée et le Zéphire
Des campagnes de l'air se disputent l'empire ;
Et des champs dévastés les tristes habitans ,
Les yeux levés au ciel , demandent le Printems.

Mais les sombres vapeurs qui retardoient l'aurore
S'entr'ouvrent aux rayons du soleil qui les dore ;
L'astre victorieux perce le voile obscur
Qui nous cachoit son disque et le céleste azur ;
Il se peint sur les mers , il enflamme les nues ;
Les groupes variés de ces eaux suspendues ,
Emportés par les vents , entassés dans les cieux ,
Y forment au hasard un chaos radieux.

A PEINE ce beau jour succède à l'ombre humide ,
Le Berger vigilant , l'Agriculteur avide
De la nature oisive observent le réveil ,
Et loin de leurs foyers vont jouir du soleil .
L'un voit en souriant ces prés , ce pâturage
Où bondiront encor les troupeaux du village ;
Et l'autre en méditant contemple ces guérets

Où sa main déposa les trésors de Cérés.
 Déjà Progné revient , et cherche à reconnoître
 Le toit qu'elle habita , les murs qui l'ont vu naître ;
 Déjà le peuple ailé s'essayant dans les airs ,
 D'un vol timide encor rasant les champs déserts ,
 Se ranime , s'égaie , et d'une aile hardie
 Il s'élançe en chantant vers l'astre de la vie.

CE RETOUR des oiseaux apprend au nautonnier
 Qu'aux promesses d'Éole il peut se confier.
 Vous , qu'aux portes du jour la fortune rappelle ,
 Partez , aller braver l'élément infidèle ;
 L'Océan solitaire attendoit vos vaisseaux.
 Des flots moins élevés retombent sur les flots ,
 Et des astres plus doux calment les vents et l'onde.
 Volez des champs d'Olinde aux rives de Golconde ;
 Cueillez dans l'Yémen ce fruit délicieux
 Dont les sels irritans , les suc's spiritueux
 Rendent la vie aux sens , éveillent la pensée.
 Du brûlant équateur à la zone glacée ,
 Chez le Nègre indolent , au farouche Iroquois ,
 Allez porter nos arts , nos plaisirs et nos lois ;
 Policez le barbare , éclairez le sauvage ;
 Et ne leur portez plus la mort ou l'esclavage.

BRILLANT astre du jour , de climats en climats
 Tu poursuis en vainqueur les ombres , les frimats ;

Tu conduis le zéphir dans les airs qu'il épure ;
 Il trace autour du globe un cercle de verdure ;
 Et des bords du Niger , des monts audacieux
 Où le Nil a caché sa source dans les cieux ,
 Cette aimable couleur , de contrée en contrée ,
 S'étend aux monts voisins de l'onde hyperborée.

Des tapis d'émeraude ont bordé les ruisseaux ,
 Ils couvrent les vallons , le penchant des côteaux ,
 Et les monts odorans où la brebis charmée
 Goûte du serpolet la sève ranimée :

Les fucs et les esprits du nouvel aliment
 Lui rendent la gaité , l'âme et le mouvement :
 Je la vois qui bondit sous la garde fidelle
 Du chien qui la rassure en grondant autour d'elle ;
 Et la jeune bergère , assise au coin d'un bois ,
 Chante et roule un fuseau qui tourne sous ses doigts.

Tandis que mes regards erroient sur ces campagnes ,
 Le pampre a reverdi sur le front des montagnes.
 Ce vert sombre et foncé des humbles végétaux
 Doit bientôt revêtir les chênes , les ormeaux ,
 Et dans peu la forêt reprendra sa parure.

Quels chants vont éclater sous son toit de verdure !
 Déjà le rossignol fait retentir les bois ;
 Il sait précipiter et ralentir sa voix ;
 Ses accens variés sont suivis d'un silence ,
 Qu'interrompt avec grace une juste cadence.
 Immobile sous l'arbre où l'oiseau s'est placé ,

Souvent j'écoute encore et son chant a cessé.

Enfin dans les forêts la chaleur plus active
Redonne un libre cours à la sève captive ;
Ce rapide torrent gêné dans ses canaux ,
Ouvrant , pour s'échapper , l'écorce des rameaux ,
Du bouton déployé fait sortir le feuillage ,
L'élève et le répand sur l'arbre qu'il ombrage.
Le chevreuil plus tranquille est caché dans les bois ;
Je ne vois plus l'oiseau dont j'écoute la voix.
La couleur qui rassemble et l'ombre et la lumière ,
Ce vêtement nouveau de la nature entière ,
Réjouit à-la-fois et repose mes yeux ,
Que fatigue au Printems l'éclat brillant des cieux.

O VALLONS ! ô côteaux ! champs heureux et fertiles,
Quels charmes ces beaux jours vont rendre à vos asiles !
O de quel mouvement je me sens agité,
Quand je reviens à vous du sein de la cité !
Je crois rentrer au port après un long orage ,
Et suis prêt quelquefois d'embrasser le rivage ;
Tous mes jours sont à moi , tous mes fers sont rompus ;
Ici les vrais plaisirs me sont enfin rendus ;
J'y sens renaître en moi le calme , l'espérance ,
Et ce doux sentiment d'une heureuse existence ,
Que le monde frivole où j'étois entraîné ,
Et son luxe et ses arts ne m'avoient point donné.
Tout me rit , tout me plaît dans ce séjour champêtre ;

C'est-là qu'on est heureux sans trop penser à l'être.

Je ne jouis pas seul. Le retour du Printemps

Vient d'inspirer la joie aux citoyens des champs :

Les entends-tu, Doris, bénir leur destinée ,

Et saluer en chœur l'aurore de l'année ?

Vois-tu l'activité , l'espoir de son bonheur

Éclater dans les yeux du jeune Agriculteur ?

Content de voir finir les jours de l'indolence ,

Il veut par le travail mériter l'abondance ;

Il se plaît dans sa peine ; il craint la pauvreté ,

Mais il craint plus encor la triste oisiveté.

Tandis que sous un dais la mollesse assoupie

Traîne les longs momens d'une inutile vie ,

Le chant gai de l'oiseau qui monte au haut des airs

Pour donner aux oiseaux le signal des concerts ,

Dès que le jour naissant dans l'ombre s'insinue ,

L'avertit que Cérés l'appelle à la charue.

Il dompte, en se jouant, ce taureau menaçant

Qui résiste avec crainte et cède en mugissant ;

Et le soc enfoncé dans un terrain docile ,

Sous ses robustes mains ouvre un sillon facile.

Il va semer ces grains si chers aux animaux ,

Compagnons éternels de ses nobles travaux :

La herse , en les couvrant sous la glèbe amollie ,

Assure le dépôt qu'à la terre il confie.

S'il a vu dans ses champs l'ivraie ou les chardons

Opprimer le froment , usurper les sillons ,

Il invite au travail sa compagne fidelle.

Elle assemble aussitôt ses enfans autour d'elle ;
 L'aîné, le fer en main , va devancer ses pas ;
 Le plus jeune sourit emporté dans ses bras ;
 Et tous avant l'aurore ils vont loin du village
 Délivrer le froment étouffé sous l'herbage.
 L'enfant laborieux , mais novice en son art,
 Suit sa mère en aveugle , et l'imité au hasard ;
 Et le fer , que conduit sa main mal assurée,
 Blesse la jeune plante à Cérés consacrée ;
 Il voit autour de lui ses frères empressés
 Rassembler en monceaux les cailloux dispersés.
 Tous de leurs vains travaux relèvent l'importance ,
 Et chacun d'eux alors croit sortir de l'enfance.

La mère d'un souris flatte leur vanité ,
 Applaudit à leur zèle , excite leur gaîté ,
 Et d'un œil satisfait les voit sur la verdure
 S'agiter , se jouer , croître avec la nature.

Mais les momens sont chers, les beautés du Printems
 Se succèdent en foule, et brillent peu d'instans ;
 Jouissons, le tems vole , et Flore nous appelle.

LE SOLEIL , entouré d'une splendeur nouvelle ,
 Va dans sa route oblique embrâser les Gémeaux ;
 Conduit par la Pléïade il sort du sein des eaux ,
 Sur nos champs embellis prodigue la lumière ,
 Et semble avec plaisir prolonger sa carrière ;

Des tapis de verdure il fait sortir les fleurs ;
Il nuance, varie , anime les couleurs.
Déjà sur le rempart qui défend la prairie
La rose est en bouton , l'aubépine est fleurie ;
J'ai vu la marguerite étalant ses beautés ,
Son cercle émaillé d'or , ses rayons argentés :
Ici la prime-vère élève sur la plaine
Ses grappes d'un or pâle , et sa tige incertaine.
Heureux , cent fois heureux l'habitant des hameaux,
Qui dort , s'éveille, chante à l'ombre des berceaux,
Et ravi des beautés qu'il voit dans la campagne,
Du plaisir qu'il éprouve avertit sa compagne !
Églé va consulter dans le ruisseau voisin
Quelle fleur doit orner ou sa tête ou son sein ;
Ces trésors du Printems semés sur la verdure ,
Sont pour elle un tribut qu'il doit à sa parure.

Naissez , brillantes fleurs, sur ces vastes guérets ,
Couronnez ces vergers , égayez ces forêts ,
Réjouissez les sens, et parez la jeunesse ;
En donnant les plaisirs , promettez la richesse.
Tempère , astre du jour , le feu de tes rayons ,
Ne brûle pas ces bords que tu rendis féconds ;
Sans dissiper leurs eaux échauffe les nuages ,
Et que la douce ondée arrose nos rivages.

Ah ! Doris , c'est alors qu'il faut voir le Printems ;
Hâtons-nous, quittons tout : les vieillards , les enfans,
Pour voir tomber des cieus la vapeur printanière ,

Sont déjà rassemblés au seuil de leur chaumière.
 Hélas ! ils ont tremblé que l'excès des chaleurs
 Ne consumât les fruits desséchés sous les fleurs,
 Ne flétrît dans ces prés l'herbe qui vient de naître,
 Et ne refint caché l'épi qui va paraître :
 Mais ils ont vu pâlir le disque du soleil.

Cet astre, en s'élevant de l'orient vermeil,
 Se montre environné d'une vapeur légère
 Qui monte dans les cieux, s'étend sur l'hémisphère ;
 Et sans troubler les airs répand l'obscurité.
 Le feuillage du saule est à peine agité,
 Et les foibles roseaux ne courbent point leurs têtes.
 On n'entend point ces bruits précurseurs des tempêtes ;
 Les troupeaux sans frayeur s'écartent des hameaux,
 Et l'oiseau dans les bois chante sous les rameaux.

La nue enfin s'abaisse, et sur les champs paisibles
 Distille sa rosée en gouttes insensibles :
 Je ne vois point les flots de sa chute ébranlés,
 Ni leur sein sillonné de cercles redoublés ;
 A peine je l'entends dans le bois solitaire
 Tomber de feuille en feuille et couler sur la terre.
 Jusqu'à la fin du jour la tranquille vapeur,
 Sur les champs ranimés dépose la fraîcheur.

Le soleil au couchant dore enfin nos rivages,
 Il sème de rubis le contour des nuages :
 La campagne étincelle ; un cercle radieux,
 Tracé dans l'air humide, unit la terre aux cieux :

Et

Et bientôt les vapeurs où brilloit la lumière ,
 Suivent le globe ardent qui finit sa carrière.

La nuit , qui sur son char s'élève au firmament ,
 Amène le repos , suspend le mouvement ;
 Et le bruit foible et doux du zéphir et de l'onde ,
 Se fait entendre seul dans ce calme du monde .
 Ce murmure assoupit les sens du Laboureur ;
 Les spectacles du jour ont réjoui son cœur ,
 Il a vu sur ses champs descendre l'abondance ;
 Et des songes flatteurs , enfans de l'espérance ,
 Lui rendent les plaisirs qu'interrompt son sommeil.

Mais quels brillans tableaux étonnent son réveil !
 Quel éclat ! quels parfums ! quels changemens rapides !
 L'épi s'est élancé de ses tuyaux humides :
 Les arbustes des champs , tous les arbres féconds
 Opposent leurs couleurs aux couleurs des gazons ;
 Et leur tige , à travers la blancheur la plus pure ,
 Laisse de son feuillage échapper la verdure.

O QUE l'homme est heureux ! qu'il doit être content
 Des beautés qu'il admire et des biens qu'il attend !

L'espérance, Doris, descend sur ces campagnes,
 Plane sur ces côteaux, vole sur ces montagnes,
 Entre dans ces vergers, et revient au Printems
 Intéresser notre ame au spectacle des champs :
 De raisins et d'épis sa tête est couronnée ;
 Elle montre de loin les bienfaits de l'année ,

Promet à tout mortel le prix de ses travaux ,
 Le plaisir au jeune homme , au vieillard le repos.
 Je viens la retrouver dans ce vallon champêtre.

Elle m'y fait jouir des biens encore à naître ;
 En vain je la cherchois dans ces tristes jardins
 Où des vases brillans surchargent cent gradins ,
 Où languit , enchaîné dans sa prison de verre ,
 Le stérile habitant d'une rive étrangère.
 Qu'attendre , qu'espérer d'un théâtre de fleurs ?
 La tulipe orgueilleuse étalant ses couleurs ,
 Le narcisse courbé sur sa tige flottante ,
 Et qui semble chercher son image inconstante ,
 L'hyacinthe azuré qui ne vit qu'un moment ,
 Des regrets d'Apollon fragile monument ,
 Ne valent pas pour moi les fleurs d'un champ fertile.

Le beau ne plaît qu'un jour , si le beau n'est utile.
 Au pied de ces tilleuls , sous ces vastes ormeaux ,
 Dont jamais aucun fruit n'a chargé les rameaux ,
 J'ai regretté souvent ces vergers où Pomone
 M'annonçoit au Printems les bienfaits de l'Automne ;
 Dans ces murs , ces lambris dont j'étois entouré ,
 Mon esprit inquiet se trouvoit resserré :
 Ils bornent à-la-fois l'espérance et la vue ;
 J'y regrettois des champs l'opulente étendue ,
 Les moissons et les bois , les prés et les vallons ,
 Des troupeaux suspendus à la cime des monts ,
 Le pampre des côteaux. La nature féconde

Varie à chaque instant le théâtre du monde ;
Et nous , dans nos enclos stérilement ornés ,
Nous la bornons sans cesse à nos desseins bornés :
Là , j'admire un moment l'ordre , la symétrie ;
Et ce plaisir d'un jour est l'ennui de la vie.

OH ! que j'aime bien mieux ce modeste jardin
Où l'art en se cachant fécondoit le terrain ,
Où , parmi tous les biens , le luxe et la parure
Sembloient un don de plus , un jeu de la nature !
Raimond le gouvernoit ; roi de ses plants nombreux ,
Content de son empire , il y vivoit heureux.
Six arpens composoient son modique héritage :
Les flancs d'une colline en repousoient l'orage ,
Et recourbés en arc embrassoient un vallon
Où mûrissoit la figue à côté du melon.
Là , sur un sable d'or une onde pure et vive
Poursuivoit librement sa course fugitive ,
Distribuoit la sève aux plants du potager ,
Baignoit en murmurant les arbres du verger ,
Et formoit un bassin , dont la perche dorée
Troubloit , en se jouant , la surface azurée ;
Le saule , ami des eaux , l'entouroit d'un lambris.

Les regards du soleil , le ruisseau , les abris
Fécondoient à l'envi ce lieu simple et champêtre.
Sa richesse étonnoit l'œil même de son maître.
Raimond y recevoit le tribut des cités ,

Et ses mets abondans n'étoient point achetés.

Mais le fils du vieillard, sa plus chère espérance,
Lindor, dans l'âge heureux qui succède à l'enfance,
Sans la connoître encor cherchant la volupté,
Un jour vit dans les champs une jeune beauté,
De guirlandes de fleurs composer sa coiffure.

Après d'elle un vieillard assis sur la verdure,
D'un vallon parfumé respiroit les odeurs,
Et la jeune beauté lui présentait des fleurs.
Lindor aima. Bientôt de retour chez son père,
Il trouve leur enclos trop simple, trop austère ;
Il y manque des fleurs. Autour de son jardin
Il élève d'abord le myrte et le jasmin ;
Aux plants du potager la jonquille est mêlée ;
Sur les bords d'un sentier monte la giroflée ;
La fraise auprès des eaux fleurit avec l'œillet.

Lindor cueille des fleurs qu'il assemble en bouquet,
Et les porte à Glicère, à la beauté qu'il aime ;
Aux jardins de Lindor elle en cueille elle-même :
Il veut les rendre alors plus rians et plus beaux.
Il fait monter, tomber et serpenter les eaux ;
Il les fait disparaître. Il sait l'art de surprendre
Par des plants, des aspects qu'on ne doit point attendre-
Dans ce jardin fécond l'odorat est flatté,
Les yeux sont satisfaits et le goût est tenté ;
Tout plaît aux sens, au cœur, et tout charme Glicère.

Lindor apprend enfin que lui-même a su plaire.

**Ils craignirent bientôt des témoins indiscrets ;
 Il fallut des berceaux , des asiles secrets.
 On vit le chèvrefeuille et le pampre flexible ,
 Composant de concert une alcove paisible ,
 Sous leurs rameaux unis, sous leurs fleurs en festons,
 Dérober au grand jour des fleurs et des gazons.**

**Ce terrain plus riant, plus riche et plus fertile,
 Ne présentait le beau qu'à côté de l'utile.
 Raimond dans son jardin travailloit plus gaîment :
 Glicère y va combler les vœux de son amant ;
 Au père de Lindor elle a conduit son père.**

**Sous des berceaux fleuris , asiles du mystère,
 Les vieillards enchantés unirent leurs enfans.
 Cet hymen, ces beaux lieux, ces charmes du Printems
 Leur rendant l'espérance et de jeunes pensées ,
 Leur sang se rallumoit dans leurs veines glacées ,
 Et portoit dans leurs yeux le feu de la santé.**

**Charme de la jeunesse , âme de la beauté,
 Compagne du travail et de la tempérance ,
 Santé, premier des biens , trésor de l'indigence ,
 Soutien de nos vertus , source de nos desirs,
 Toi, sans qui la nature offre en vain les plaisirs,
 Tu reviens consoler , dans la saison nouvelle,
 Le mourant qui s'éteint , le vieillard qui l'appelle.**

**Jadis j'ai vu mes jours s'avancer vers leur fin ;
 Un art souvent funeste , et toujours incertain,
 Alloît détruire en moi la nature affoiblie ;**

Le retour du Printems me rendit à la vie ,
Je me sentis renaître ; et bientôt sans effort ,
Soulevé sur ce lit d'où s'écartoit la mort ,
J'embrassai ces amis dont les soins pleins de charmes
Suspendoient mes douleurs, dissipoient mes alarmes :
Je revis mes vergers , ce ruisseau , ces forêts ,
Que j'avois craint long-tems de perdre pour jamais.

O que l'âme jouit dans la convalescence !
Je ne pouvois rien voir avec indifférence ;
Mes yeux étoient frappés d'un papillon nouveau :
Cet insecte , disois-je, est sorti du tombeau ,
De sa cendre féconde il tire un nouvel être ;
La nature à tous deux nous permit de renaître.
Sur la fleur du tilleul, sur la rose ou le thym ,
Si je voyois l'abeille enlever son butin ,
Elle revient, disois-je, errer sur ce rivage ,
Après avoir languï dans un long esclavage ;
Et moi , je viens m'unir à tant d'êtres divers ,
Et reprendre ma place en ce vaste univers.

J'allois me pénétrer des rayons de l'aurore ;
J'allois jouir du jour avant qu'il pût éclore ;
J'étois pressé de voir , pressé de me livrer
Au plaisir de sentir , de vivre et d'admirer.
Je tressaillois , Doris , au moment où ma vue ,
Pénétrant par degrés dans la sombre étendue ,
Déméloit les couleurs , et distinguoit les lieux.
Les objets confondus s'arrangeoient sous mes yeux :

D'abord des monts altiers la surface éclairée
Se présente de loin , de vapeurs entourée ;
Un faisceau de rayons détaché du soleil,
Couloit rapidement sur l'horizon vermeil ,
Et l'astre lumineux s'élançant des montagnes ,
Jetoit ses réseaux d'or sur les vertes campagnes.
O toi qui m'as rendu la pensée et les sens ,
Marche , éclaire le monde , et prodigue au Printems
Des charmes , des plaisirs dont je jouis encore !

C'est ainsi qu'au moment qui succède à l'aurore,
De l'orient en feu j'admirois les beautés ,
J'admirois les gazons , les ruisseaux argentés,
Et le jeu des rayons dans ces perles liquides
Que dépose la nuit sur les vallons humides.
Les vents qui murmuroient dans les arbres voisins ,
M'apportant les parfums des champs et des jardins,
Mes sens étoient charmés , et mon âme ravie
Croyoit sentir la sève et respirer la vie.

J'entendis tout-à-coup un mélange de voix
Résonner dans la plaine , éclater dans les bois :
Le berger ranimoit les chalumeaux antiques ;
La pauvreté contente entonnoit des cantiques ;
La bélante brebis , le taureau mugissant ,
Vers les monts émaillés couroient en bondissant.
Cependant les oiseaux errans dans les bocages ,
Remplissoient de leurs chants les voûtes des ombrages :
L'insecte , en bourdonnant , murmuroit son plaisir.

Ces sons qu'à mon oreille apportoit le zéphir,
 Les campagnes, les cieus, la nature embellie,
 Tout me félicitoit du retour à la vie ;
 Et moi je renaissais pour voir un monde heureux.
 Ma voix mêloit ses chants aux chants harmonieux
 Qui célébroient l'aurore et la saison nouvelle.

O combien ces concerts, la joie universelle,
 Augmentoient à mes yeux les charmes du Printems !
 J'associais mon cœur à tous les cœurs contens ;
 Je m'égalais, Doris, à cet Être suprême,
 Heureux par le bonheur de tant d'êtres qu'il aime ;
 Il jouit dans nos cœurs, c'est-là sa volupté ;
 Il jette dans l'espace un regard de bonté,
 Et parcourt d'un coup-d'œil ces campagnes profondes,
 Pour y voir le plaisir animer tous les mondes.

AH ! c'est ici, Doris, qu'il doit fixer les yeux :
 Vois, admire, jouis... O jours délicieux !
 Le Printems dans sa gloire embellit tous les êtres ;
 Animaux, végétaux, tout dans ces lieux champêtres
 Arrive en ce moment au jour de sa beauté.
 Déjà près du cancer le soleil est monté ;
 Ce ciel tranquille et pur que blanchit la lumière,
 En réfléchit l'éclat sur la nature entière.
 Tandis que ce grand astre aux deux tiers de son tour
 Est encor loin des mers où s'éteindra le jour,
 Arrêtons-nous, Doris, au bord de ce bocage,

Et du tertre émaillé que ce vieux chêne ombrage,
 Regardons ces côteaux l'un à l'autre enchaînés,
 Et ces riches vallons de pampres couronnés.
 Vois dans ces champs, ces bois, la nature affranchie
 Se livrer librement à sa noble énergie,
 Répandre autour de toi ses bienfaits au hasard,
 Et son luxe échapper aux entraves de l'art.
 Contemple cette plaine et riante et féconde,
 Qui semble un autre Éden, et le jardin du monde.
 Là, Bacchus a cédé la campagne à Cérès,
 Vertumne avec Pomone ombragent ces guérets;
 Vois ces arbres en fleurs, de leur cime agitée
 Verser sur les sillons une pluie argentée,
 Les rubis du pavot qu'emportent les zéphirs,
 Et le bleuet flottant qui sème ses saphirs.
 Ici, les églantiers ont dessiné la route
 D'un ruisseau qui serpente égaré sous leur voûte;
 Plus loin, l'astre du jour, les champs et les côteaux
 Ont pris du mouvement et tremblent dans ces eaux
 Dont le reflet brillant se peint sur la verdure.
 Mais aujourd'hui, Doris, est-il dans la nature
 Des prés, des champs, des boissans grace et sans beauté?
 Est-il en ce moment un cœur sans volupté?
 Pour moi, sous ces berceaux, tranquille, heureux de vivre,
 Content du jour qui passe et du jour qui va suivre,
 Je jouis, sans choisir, des plaisir renaissans
 Que la saison nouvelle apporte à tous mes sens.

Et c'est dans ces beaux jours que les Rois de la terre
Évoquent des enfers le démon de la guerre !
C'est lorsque le Printems précédé des zéphirs,
Des monts chargés de fleurs appelle les plaisirs ,
Que la voix des tyrans nous appelle au carnage !
Leurs esclaves cruels , ministres de leur rage ,
Sur des bords consacrés aux transports les plus doux ,
Vont lancer le tonnerre et tomber sous ses coups.
Là , le jeune guerrier s'éclipse à son aurore ;
Il rougit de son sang la fleur qui vient d'éclorre ,
Et tourne ses regards vers l'aimable séjour
Où le rappelle en vain l'objet de son amour ;
Les regrets , dont sa mort sera bientôt suivie ,
Ajoutent dans son cœur au regret de la vie.
Là , périt un héros , le modèle et l'appui
D'enfans infortunés qui n'espéroient qu'en lui :
Peut-être , dans l'État que défendit leur père ,
Ils souffriront un jour l'opprobre et la misère :
Il meurt en prononçant les noms de ses enfans.

La fureur et la mort volent dans tous les rangs ;
La discorde implacable entassant ses victimes ,
Y foudroie au hasard des guerriers magnanimes ,
Des lâches au combat par la crainte entraînés ,
D'utiles citoyens , des brigands effrénés.
Satellites des Rois , assassins mercenaires ,
Immolez , s'il le faut , ces monstres sanguinaires ,
Dévoués , comme vous , aux fureurs des tyrans ;

Mais respectez du moins des mortels innocens.
Pourquoi poursuivre, hélas ! ce citoyen champêtre,
A travers les moissons que ses mains ont fait naître ?
Quel horrible plaisir enivre ces vainqueurs !
Au cri de la nature a-t-il fermé les cœurs ?

Sur les toits des hameaux qu'il embrâse avec joie ,
L'un suit d'un œil content le feu qui se déploie ;
L'autre, le front poudreux , le bras ensanglanté ,
Profanant le plaisir, outrageant la beauté,
Vient d'arracher la fille à sa mère tremblante ,
Et massacre l'amant aux yeux de son amante.
Ceux-ci vont dépouiller , dans le champ des combats,
Leurs compagnons mourans qui leur tendent les bras.
O féroces humains ! ô honte ! ô barbarie !
Mais un Roi juste et sage a calmé leur furie.
Des peuples éclairés et polis par les arts ,
Ne vont plus s'égorger sous les drapeaux de Mars ;
Et déjà le Printems ne craint plus que la guerre
Ravage les beautés qu'il prodigue à la terre.

AMOUR , c'est pour toi seul qu'il orne l'univers ;
Viens remplir de tes feux l'air, la terre et les mers.
Des graces , des plaisirs source aimable et féconde ,
Principe de la vie , âme et ressort du monde ,
Enflâmes , réunis les êtres dispersés ;
Rends heureux l'univers , qu'il aime , et c'est assez.
Par l'excès des plaisirs fais sentir ta puissance ;

La nature est enfin digne de ta présence ;
 Jeune , riante et belle , elle attend tes faveurs ;
 Ton trône est préparé sous des berceaux de fleurs ;
 Des chants multipliés dans les airs se confondent ,
 Et volent des côteaux aux vallons qui répondent.
 Je vois les animaux l'un vers l'autre accourir ,
 S'approcher , s'éviter , se combattre et s'unir :
 Ils semblent inspirés par une âme nouvelle ,
 Et le feu du plaisir dans leurs yeux étincelle.

Le coursier indocile , inquiet , agité ,
 Échappe en bondissant au frein qui l'a dompté ;
 Du haut de la colline il porte au loin la vue ,
 Il cherche un seul objet dans la vaste étendue.

La genisse mugit de vallons en vallons ,
 Et le taureau fougueux suit ses pas vagabonds.
 Par les sons étouffés d'un lugubre murmure ,
 Il révèle aux échos le tourment qu'il endure.

La bergère effrayée entend les loups cruels
 Annoncer en hurlant leurs plaisirs mutuels.

Amour, tu sais dompter l'instinct le plus sauvage :
 Le tyran des déserts , entouré de carnage ,
 Dans les sables brûlans , au fond des antres sourds ,
 Exprime en rugissant ses féroces amours.
 A ses horribles feux sa compagne sensible ,
 Lui répond par un cri lamentable et terrible ;
 Leur long rugissement retentit dans les airs ,
 Et trouble dans la nuit le calme des déserts.

Enfin

Enfin le couple affreux s'unit dans l'ombre obscure,
Et semble en jouissant menacer la nature.

Le tigre à tes faveurs a long-tems résisté,
Il sembloit à regret sentir la volupté ;
Au plus doux des plaisirs mêlant sa barbarie,
Il carresse en grondant son amante en furie.

MAIS dans ces champs, ces bois, sur le toit des hameaux,
Des sentimens plus doux animent ces oiseaux ;
Je les vois s'empresser autour de leurs amantes,
Et les yeux enflammés, les ailes frémissantes,
Par des soins, par des chants demander du retour,
Inspirer le plaisir, et mériter l'amour.

Sur ce dôme azuré la colombe amoureuse,
A son amant chéri se montre dédaigneuse ;
Il cherche à se parer des couleurs de son sein,
Et change en s'agitant leur émail incertain :
Le dédain l'éloignoit, un coup d'œil le rappelle.

L'aigle entouré des feux dont l'odympe étincelle,
Suit, atteint son amante, et jouit dans les cieux.

Le moineau téméraire, ardent, impétueux,
Vole à l'objet qu'il aime. Il presse, il sollicite ;
D'un moment de rigueur il s'indigne, il s'irrite ;
Le délai le consume, et l'instant des plaisirs
N'est pour lui qu'un passage à de nouveaux desirs.

Le cygne a déployé ses ailes argentées,
Et sillonnant les eaux mollement agitées,

Aux yeux de son amante étalant sa beauté ,
 Navige avec orgueil , flotte avec majesté.

Voyez sous ces rameaux ces tendres tourterelles
 Nourrir de cent baisers leurs ardeurs mutuelles ,
 Et par des sons touchans, un murmure enflammé,
 Exhaler le plaisir d'aimer et d'être aimé.
 Se voir est leur bonheur , et l'amour est leur vie.

Des chants de son amant Philomèle ravie,
 L'écoute , s'attendrit, et cède à ses desirs ;
 Il a chanté pour plaire , il chante ses plaisirs.

Sur la feuille naissante un insecte invisible
 Poursuit avec ardeur un être imperceptible ;
 Les atômes vivans s'unissent dans les airs ,
 Tandis que la baleine et les monstres des mers
 De leurs longs mouvemens troublent le sein des ondes :
 On les voit s'élançer de leurs voûtes profondes ,
 Et dans les flots tremblans se suivre et s'abymer.

TOUT desire et jouit ; l'homme seul sait aimer.
 Il est souvent des sens l'esclave involontaire ,
 Mais à son cœur sensible un cœur est nécessaire.

L'amour dans ces oiseaux meurt avec le Printems ;
 L'amour chez les humains revient dans tous les tems
 Consoler les douleurs dont l'âme est poursuivie.
 Il embellit l'aurore et le soir de la vie.
 D'un sentiment confus dès l'enfance agité ,
 L'homme a connu l'amour même avant la beauté.

Du vieillard , la beauté reçoit encor l'hommage ;
Il vient , en rougissant , vanter son esclavage ,
Et , des ans auprès d'elle oubliant le fardeau ,
Semer de quelques fleurs les bords de son tombeau.

Mais c'est dans les beaux jours de l'ardente jeunesse
Que l'amour fait sentir sa fougue et son ivresse ,
Sur-tout dans ces momens où les feux du Printems
Secondent ceux de l'âge et la force des sens ;
Des charmes les plus doux l'image retracée ,
Revient à chaque instant occuper la pensée :
Les sens n'ont qu'un objet , le cœur qu'un sentiment ;
Le besoin du plaisir est alors un tourment.

AMOUR , charmant Amour , la campagne est ton temple.
Là , les feux d'un ciel pur , le penchant et l'exemple ,
Le doux esprit des fleurs , le souffle du zéphir ,
Les concerts amoureux , tout dispose au plaisir ;
Tout le chante , le sent , l'inspire et le partage.
Les vergers , les hameaux , le chaume et le treillage ,
Les bosquets détournés , les vallons ténébreux ,
Tout devient un asile où l'amour est heureux.

Ici dans leur enfance , au fond de la feuillée ,
Et sur la mousse fraîche et mollement enflée ,
En se baisant sans cesse , Hylas et Lycoris
Attendent que l'amour éclaire leurs esprits.
L'abeille au fond des fleurs goûte moins de délices
A pomper le nectar qu'enferment leurs calices ,

Et dans son vol léger , l'amoureux papillon
Donne moins de baisers aux roses d'un vallon.

Là , dans un bois fleuri , Chloé timide et tendre
Opposait la pudeur aux transports de Sylvandre ;
Mais les oiseaux unis qui courbent ces rameaux ,
Ces accens de l'amour dans tous les animaux ,
Cette molle douceur dans les airs répandue ,
Porte la volupté dans son âme éperdue ;
L'incarnat de son teint , ses regards languissans ,
De l'amoureux Sylvandre ont égaré les sens ;
Sourd à de foibles cris , à des refus timides ,
Ses yeux étincelans et ses lèvres avides
Errent rapidement de beautés en beautés.
Enchaînés l'un à l'autre , ivres de voluptés ,
Tous leurs sens enflammés au même instant jouissent.

Ces amans plus heureux que les vertus unissent,
Et dont les sentimens profonds , purs et constans,
Résistent aux faveurs , sont respectés du tems ,
Aux plaisirs de s'aimer trouvent de nouveaux charmes.
Un doux ravissement leur fait verser des larmes ;
Enchantés du présent , calmes sur l'avenir ,
Savourant du passé l'aimable souvenir ,
L'un et l'autre rend grace à l'objet qu'il adore ,
Et ne demande au ciel qu'un cœur plus tendre encore.
A la douce clarté des flambeaux de la nuit ,
Sous un berceau de myrthe où l'amour les conduit,
Au chant des rossignols dont les voix se répondent,

Leurs baisers, leurs soupirs, leurs âmes se confondent.
Ils jouissent encor dans le calme des sens.

CEPENDANT ces desirs sans cesse renaissans,
Ces chaînes de l'amour, ces ardeurs mutuelles,
Vont donner l'existence à des races nouvelles.
J'ai vu dans la forêt les couples des oiseaux,
A leurs postérités préparer des berceaux :
Sur les germes naissans la mère est établie,
Et le feu de son sein les dispose à la vie :
Ils vont briser leurs fers, ils vont jouir du jour.



Ce moment à la terre annonce un autre amour ;
Il a ses voluptés, ses transports, son ivresse.
Sentiment vif et pur, généreuse tendresse,
Protégez, conservez les êtres animés ;
Nés pour aimer un jour, qu'ils soient d'abord aimés.
Le plus grand des plaisirs leur donna la naissance ;
Qu'un souvenir si doux attache à leur enfance ;
D'un être foible encor qu'un autre soit l'appui,
Qu'il prodigue des soins qu'on prodigua pour lui.
A l'amour maternel la nature confie
Ces êtres imparfaits qui commencent la vie.

O JEUNESSE des bois ! sortez de vos berceaux,
Mélangez-vous dans les airs aux peuples des oiseaux ;
Parcourez la campagne, errez sous la verdure,
Jouissez de vos biens, possédez la nature.

Tous ces fruits sont à vous : le flambeau de l'Été
Avance les momens de leur maturité,
Et déjà le trésor des richesses champêtres
Offre des alimens à la foule des êtres.



A R G U M E N T.

LE soleil & la chaleur font éclore une multitude d'êtres nouveaux qui animent les éléments. Caractère de grandeur et d'opulence que l'Été donne à la nature. Elle est moins variée qu'au Printems ; elle ne doit être vue qu'en grand. Riche et vaste paysage fait pour être vu pendant l'Été ; ses effets sur l'âme. Éloge de l'Agriculture. Combien il est facile de rendre heureux les Laboureurs ; leurs mœurs. L'Été dans sa force. Puissance et majesté de la nature sous la zone torride ; la chute du Nil ; une forêt. Paysages tels qu'on les desire pendant la chaleur , et leurs effets sur les sens et sur l'âme. Tondaison. Fenaison , et gaité des travaux champêtres. Un Gentilhomme que la guerre avoit ruiné , prend une ferme. Maturité des bleds. Corvée et ses horreurs. Orage. Grêle.

Vue d'un pays après un orage qui n'a point fait de dégât. Épisode dans lequel sont renfermées plusieurs circonstances de l'Été ; un bain ; la moisson ; actions de graces après la moisson, &c.



L'É T É.

O TOI ! dont l'Éternel a tracé la carrière ,
Toi , qui fais végéter et sentir la matière ,
Qui mesures le tems et dispenses le jour ,
Roi des mondes errans qui composent ta cour ,
Du Dieu qui te conduit noble et brillante image ,
Les saisons , leurs présens , nos biens , sont ton ouvrage .
Tu disposas la terre à la fécondité ,
Quand tu la revêtis de grace et de beauté :
Tu t'élevas bientôt sur la céleste voûte ,
Et des traits plus ardens répandus sur ta route ,
De l'équateur au pôle , ont pénétré les airs ,
Le centre de la terre et l'abyme des mers ;
A des êtres sans nombre ils donnent la naissance .
Tout se meut , s'organise , et sent son existence ;
La matière est vivante ; et des champs enflammés -
Le sable et le limon semblent s'être animés .
Les germes des oiseaux , des poissons , des reptiles ,
S'élancent à-la-fois de leurs prisons fragiles .
Ici , le faon léger se joue avec l'agneau ;
Là , le jeune coursier bondit près du chevreau ;
Sur les bords opposés de ces feuilles légères
Résident des tribus l'une à l'autre étrangères ;
Les calices des fleurs , les fruits sont habités ;

Dans les humbles gazons s'élèvent des cités ;
 Et des eaux de la nue une goutte insensible ,
 Renferme un peuple atôme , une foule invisible.

Comme un flot disparoît sous le flot qui le suit,
 Un être est remplacé par l'être qu'il produit.
 Ils naissent, Dieu puissant, lorsque ta voix féconde
 Les appelle à leur tour sur la scène du monde :
 Dévorés l'un par l'autre, ou détruits par le tems,
 Ils ont à tes desseins servi quelques instans.

Mais si l'Été brûlant a prodigué la vie
 A tant d'êtres nouveaux dont la terre est remplie,
 Il augmente, il achève, il mûrit les trésors
 Qu'un air plus tempéré fit naître sur nos bords.

Quel aspect imposant il donne à la nature !
 Il ne la flétrit pas, il change sa parure :
 Sans doute elle a perdu de sa variété ;
 Mais, simple avec grandeur, belle avec majesté,
 Elle a pour ornemens sa superbe opulence ;
 Nos biens sont sa beauté, sa grace est l'abondance.

DÉJÀ l'œil dans nos champs compte moins de couleurs ;
 L'Été dans le parterre a relégué les fleurs.
 Je n'irai plus chercher au bord de la prairie
 Cet émail, ces beautés que le Printems varie.
 Je porte mes regards sur de vastes guérets ;
 Je parcours d'un coup-d'œil les champs et les forêts,
 Un océan de bleds , une mer de verdure.

Dans un espace immense il faut voir la nature ;
Loin des rians jardins , loin des plants cultivés ,
J'irai sur l'Apennin , sur ces monts élevés ,
D'où j'ai vu d'autres monts formant leur vaste chaîne,
De degrés en degrés s'abaisser sur la plaine.
Un fleuve y serpentoit , et ses flots divisés
Baignoient dans cent canaux les champs fertilisés.
Je le voyois briller à travers les campagnes ,
Se noircir quelquefois de l'ombre des montagnes ,
S'approcher , s'éloigner , et d'un cours incertain
Se perdre et s'enfoncer dans un sombre lointain.
Mes regards étonnés de ces riches spectacles,
Commandoient à l'espace , et voloient sans obstacles
Jusqu'aux fonds azurés où la voûte des airs
S'unit , en se courbant , au vaste sein des mers.
Je voyois les moissons du soleil éclairées ,
Ondoyer mollement sur les plaines dorées ;
Des forêts s'élever sur les monts écartés ;
Des arbres couronner les bourgs et les cités ;
Des prés déjà blanchis et des pampres fertiles ,
Du peuple des hameaux entourer les asiles.
Le globe des saisons , dans les flots radieux
Précipitant ses traits lancés du haut des cieux ,
Le fleuve étincelant , et la mer argentée ,
Renvoyoient sur les monts leur lumière empruntée.
C'étoit dans ces momens où l'excès des chaleurs
Sous leurs paisibles toits retient les laboureurs.

Il sembloit qu'à moi seul la nature en silence,
Étalât sa richesse et sa magnificence.

Les trésors rassemblés sur ces vastes cantons,
Ces monts et ces forêts, ces mers, ces champs féconds,
De ce tout varié la confuse harmonie,
Ce spectacle si grand des vrais biens de la vie,
Occupoient ma pensée, et portoient dans mon cœur
Un plaisir réfléchi, le calme et le bonheur.

J'admirois tes bienfaits, divine Agriculture;
Tu sais multiplier les dons de la nature ;
Toi seule à l'enrichir forces les élémens :
Elle doit à tes soins ses plus beaux ornemens.
Sans toi, ces végétaux que tu sais reproduire,
Périssent en naissant, ou naissent pour se nuire.
Tu tiras les humains du centre des forêts ;
Fixés auprès des champs qu'ils cultivoient en paix,
Ils purent prononcer le saint nom de patrie,
Et connoître les mœurs, ornement de la vie.
Bientôt les animaux vaincus dans les déserts,
Esclaves des humains, se plurent dans nos fers.
L'homme ravit la laine à la brebis paisible ;
Le taureau lui soumit son front large et terrible ;
La genisse apporta son nectar argenté,
Aliment pur et doux, source de la santé.
L'Agriculture alors nourrit un peuple immense,
Et des champs aux cités fit passer l'abondance.
La candeur, l'équité, la liberté, l'honneur ;

Fut

Fut le partage heureux du peuple agriculteur ;
Et lui seul , enrichi des trésors nécessaires ,
Reçut de l'étranger les tributs volontaires.

Sénat d'un peuple-roi qui mit le monde aux fers ,
Conseil de demi-dieux qu'adora l'univers ,
Cérès avec Bellone a formé ton génie.

Des hameaux dispersés sur les monts d'Ausonie ,
Des vallons consacrés par les pas des Catons ,
Du champ des Régulus , du toit des Scipions ,
S'élançoit au Printems ton aigle déchaînée ,
Pour annoncer la foudre à la terre étonnée.

Au retour des combats , tes vertueux guerriers
Au temple de Cérès appendoient leurs lauriers.
Les arbres émondés par le fer des Émiles ,
Les champs sollicités par les mains des Camiles ,
De leurs dons à l'envi combloient leurs possesseurs ,
Et ces fruits du travail n'altéroient point les mœurs.

Peuple qui des rochers de la Scandinavie ,
Descendis en vainqueur sur l'Europe asservie ,
Tu maintiens sur tes bords les vertus des héros ,
Mais tu sais respecter l'habitant des hameaux ;
Et du vil publicain , du noble tyrannique ,
Il n'a point à nourrir le faste Asiatique :
Il prend place au conseil , près du trône des rois ,
Sait penser , obéir , suivre et donner des lois.

HÉLAS ! le malheureux qui rend nos champs fertiles ,

Est immolé sans cesse aux habitans des villes,
 Et dédaignant ses soins , son état , ses vertus ,
 Nous honorons ici les talens superflus ,
 Un vain faste , des noms , un frivole art de plaire.

O toi , par qui fleurit l'art le plus nécessaire ,
 Ami de l'innocence , honnête agriculteur ,
 Qu'il est facile et doux de faire ton bonheur !

Ah ! s'il n'a point à craindre une injuste puissance,
 Un tyran subalterne , ou l'avidé finance ,
 Si la loi le protège , il est heureux sans frais ;
 Auprès de la nature , il sent tous ses bienfaits.
 Le luxe ne vient point lui montrer ses misères.
 Content de ses plaisirs , de l'état de ses pères ,
 Il peut aimer demain ce qu'il aime aujourd'hui ,
 Et la paix de son cœur n'est jamais de l'ennui.
 Vous le rendez heureux , volupté douce et pure ,
 Attachée à l'hymen , aux nœuds de la nature ;
 L'épouse qu'il choisit partage ses travaux ,
 De l'amî de son cœur elle adoucit les maux.
 Ses enfans sont sa joie , ils seront sa richesse ;
 Il verra leurs enfans appuyer sa vieillesse ,
 Et sur son front ridé rappelant la gaité ,
 Prêter encore un charme à sa caducité.
 Qu'il revient avec joie à son humble chaumière ,
 Dès que l'astre du jour a fini sa carrière !
 Qu'il trouve de saveur aux mets simples et sains
 Qu'avec soin son épouse apprêta de ses mains !

La paix , la complaisance et le doux badinage ,
Aimables compagnons de son heureux ménage ,
Entourent avec lui la table du festin.
Réveillé par l'amour , inspiré par le vin ,
Versant à ses enfans le doux jus de l'Automne ,
Il chante ses plaisirs et le dieu qui les donne ;
Sa fille , en souriant , répète ses chansons.

MAIS voici le moment où l'astre des saisons
Arrive du cancer au lion de Némée.
Il revêt de splendeur la nature enflâmée.
Le déluge embrasé qu'il répand dans les airs,
Couvre les champs , les monts , les forêts et les mers
Tout reçoit , réfléchit la clarté qu'il dispense ;
Tout brille confondu dans la lumière immense.
La campagne gémit sous les rayons brûlans ;
De la terre entr'ouverte ils pénètrent les flancs.
Du sommet des rochers , sur les arides plaines
Déjà n'arrive plus le tribut des fontaines.
Le fleuve se resserre , et l'habitant des eaux
Cherche l'abri d'un antre ou l'ombre des roseaux.
Par des feux dévorans la sève est consumée ;
Elle ne soutient plus la plante inanimée ,
Et le grain détaché de l'herbe qui pâlit ,
Dans le limon poudreux tombe et s'ensevelit.
Le coursier sans vigueur et la tête penchée ,
Jette un triste regard sur l'herbe desséchée.

Le pasteur écarté sous des arbres touffus,
 La tête sur la mousse et les bras étendus,
 S'endort environné de ses brebis fidelles,
 Et des chiens haletans qui veillent autour d'elles.
 La chaleur a vaincu les esprits et les corps ;
 L'ame est sans volonté, les muscles sans ressorts.
 L'homme, les animaux, la campagne épuisée,
 Vainement à la nuit demandent la rosée.
 Sous un ciel sans nuage on voit de longs éclairs
 Serpenter sur les monts, et sillonner les airs.
 La nuit marche à grand pas, et de son char d'ébène
 Jette un voile léger que l'œil perce sans peine :
 Son empire est douteux ; son règne est d'un moment :
 L'éclat du jour qui naît blanchit le firmament ;
 Des feux du jour passé l'horizon luit encore.
 Les vents et la fraîcheur n'annoncent plus l'aurore ;
 La chaleur qui s'étend sur un monde en repos,
 A suspendu les jeux, les chants et les travaux :
 Tout est morne, brûlant, tranquille ; et la lumière
 Est seule en mouvement dans la nature entière.

O si l'astre puissant des saisons et des jours
 Opprime les chimats éloignés de son cours,
 S'il devient si terrible aux zones tempérées,
 Quelles sont ses fureurs dans ces vastes contrées
 Que le tropique embrasse, où le flambeau des cieux
 Parcourt à l'équateur son cercle radieux ?

C'est là que la nature et plus riche et plus belle
 Signale avec orgueil sa vigueur éternelle :
 C'est là qu'elle est sublime. Aux feux brûlans des airs
 Elle oppose les lacs , les fleuves et les mers ;
 Et le vent d'orient y portant la rosée,
 Répare et rafraîchit la campagne embrasée.
 Le mélange fécond et des feux et des eaux
 Y fait naître , y nourrit de puissans végétaux ,
 Titans majestueux , enfans de la nature.
 Jamais l'affreux hiver n'attente à leur verdure ;
 Ils répandent au loin leurs rameaux spacieux ,
 Ou de leur cime altière ils menacent les cieux.
 A cent peuples errans les cocotiers fertiles
 Offrent des alimens , des boissons , des asiles.
 Les fleurs du canelier , l'odorant ananas ,
 L'arbuste de Tidor , embaument ces climats.
 La nature en ces lieux , paisible souveraine,
 Partage à ses sujets son superbe domaine ;
 Et là , changeant l'année et doublant les saisons ,
 Leur prodigue deux fois les fruits et les moissons.
 Elle élève pour eux des forêts étendues
 Qui couronnent le globe et supportent les nues.

Cet être qui de loin semble un mont animé,
 Ce colosse effrayant si puissamment armé,
 L'éléphant y repose ; heureux sous ces ombrages ,
 Il voit se succéder les races et les âges.

Le lion , plus terrible , à l'ombre des forêts ,

Dans un antre sanglant médite ses forfaits ;
Ou les orins hérissés et la gueule écumante
De rivage en rivage il répand l'épouvante.

Au bord du vaste fleuve à Brama consacré,
Toujours ivre de sang et de sang altéré ,
Sans faim et sans besoins multipliant ses crimes ,
Le tigre, en se jouant , déchire ses victimes.

Là des monstres affreux , d'énormes animaux,
Souverains tour-à-tour de la terre et des eaux,
Sur les deux élémens font craindre leur puissance.

Par ses cris menaçans le crocodile immense
Y fait trembler les bords dont il fut adoré.

Là l'horrible serpent, de lui-même entouré,
A l'aspect des troupeaux en sifflant se déploie,
Et, s'élançant en orbe , il engloutit sa proie.

Plus funestes encor dans ces climats brûlans,
Souvent des tourbillons d'insectes dévorans ,
Partent du fond des bois, des marais et des ondes.
Emportés par les vents sur des plaines fécondes,
Le nuage animé dépouille les forêts ,
Les vergers de Pomone et les champs de Cérés.

Mais aux bords du Niger, où la jeune Africaine
De son teint qui pâlit va ranimer l'ébène ,
Dans les champs de Lima, de Bengale et d'Ormus,
Quand la nuit tient sur eux ses voiles suspendus,
Des insectes sans nombre exhalent la lumière ;
De feux errans sans cesse ils couvrent la bruyère ;

Et dans l'ombre des bois ces phosphores vivans
Brillent sur les rameaux balancés par les vents.

Le soleil , en roulant sur ce brûlant espace ,
Du globe qu'il attire élevant la surface ,
Fait monter jusqu'aux cieus les Andes et l'Atlas.
Jamais leur front serein n'est chargé de frimats.
Des tourbillons de feu , de cendre et de fumée
Sortent en rugissant de leur cime enflammée.
La chaleur dans leur sein fait germer ces métaux ,
Source de l'industrie , aliment de nos maux.
Sur les champs sablonneux le rubis-étincelle.
Dans les flancs des rochers la nature immortelle
Épure avec lenteur les feux du diamant.
De la chaîne des monts tombent en écumant
Des fleuves , des torrens qu'ont nourri les orages ;
A travers les rochers et les forêts sauvages ,
Les empires puissans , les cités , les déserts ,
Leur cours impétueux les porte au sein des mers :
L'Orellanne et l'Indus , le Gange et le Zaïre ,
Repoussent l'Océan qui gronde et se retire.

C'est là qu'en s'élevant de ses goufres profonds ,
Jusqu'aux voûtes des cieus , les trombes , les tiphons ,
Des fletives suspendus , des colonnes liquides ,
En effleurant les mers , suivent les vents rapides.

Dans ces mêmes climats , aux bords de l'Océan ,
Repose sur les monts le terrible ouragan ;
Il s'ébranle , mugit , lance des clartés sombres ,

Et part environné du tumulte et des ombres.
 Les foudres redoublés ouvrent ses flots errans ;
 Il tourne autour du globe et roule des torrens.
 Les cités , les forêts qu'il brise à son passage ,
 Couvrent de leurs débris la zone qu'il ravage.
 Il soulève les monts , bouleverse les mers ,
 Et le sable entassé dans ces affreux déserts ,
 Dans ces champs enflammés de la vaste Lybie ,
 Solitude sans eaux , sans verdure et sans vie ,
 Où des sources de feux , un fleuve étincelant ,
 Tombent du haut du ciel sur un sable brûlant.
 L'astre par qui tout naît , tout végète ou respire ,
 Y combat la nature , y détruit son empire.
 Sur cet espace aride , immense et sans couleur ,
 On voit quelques rochers noircis par la chaleur ,
 Seule variété que présente à la vue
 Des sables éclatans la stérile étendue.

HÉLAS ! ce ciel d'airain , ce soleil irrité ,
 Annonce à nos climats la même aridité.
 Tout languit , tout périt. Sirius en furie
 A dévoré la sève ; il menace la vie.

O que ne puis-je errer dans ces sentiers profonds ,
 Où j'ai vu des torrens rouler du haut des monts ,
 A travers les rochers et la sombre verdure !
 Que ne suis-je égaré dans la vallée obscure ,
 Où des monts de Luna qui portent son canal ,

Tombe le Nil immense en voûte de cristal !
Je verrois rejaillir ses eaux précipitées ,
Le soleil enflammer leurs masses argentées ,
Et sous un ciel serein les humides vapeurs
De la brillante Iris étaler les couleurs.
Le bruit, l'aspect des eaux , leur écume élançée ,
Rafraîchiroient de loin mes sens et ma pensée ;
Et là , couronné d'ombre , entouré de fraîcheur ,
Je braverois en paix les feux de l'équateur.

ET VOUS , forêt sacrée , espaces frais et sombres ,
Séjour majestueux du silence et des ombres ,
Temples où le Druïde égaroit nos aïeux ,
Sanctuaire où Dodonne alloit chercher ses dieux ;
Qu'il m'est doux d'échapper, sous vos vastes ombrages ,
A la zone de feu qui brûle ces rivages !
Vous pénétrez mes sens d'une agréable horreur ,
Le plaisir que j'éprouve est mêlé de terreur :
Je ne sais quoi de grand s'imprime à mes pensées.
Ce dôme ténébreux , ces ombres entassées ,
Ce tranquille désert , ce calme universel ,
Leur donne un caractère et grave et solennel.
Tout semble autour de moi plein de l'Être-suprême.
Là , je viens sous ses yeux m'interroger moi-même ;
Là , contre les erreurs d'un monde corrompu ,
Je munis ma raison , j'affermis ma vertu.
Je t'adresse mes vœux , ô bienfaiteur des mondes !

UN JOUR sous les berceaux d'un verger écarté,
Contemplant ces pasteurs, partageant leur gâité,
J'abordai le fermier, qui de l'ombre d'un hêtre,
Observoit, comme moi, cette scène champêtre.
Qu'il est dans votre état d'agréables momens !
Lui dis-je ; et tous nos arts, nos vains amusemens
Valent-ils ces travaux que la joie accompagne,
Et la simplicité des jeux de la campagne ?
Non, dit-il ; j'ai connu vos plaisirs si vantés,
Ils sont trop peu sentis, ils sont trop achetés ;
Je leur ai comparé les plaisirs du village :
J'y vis, je suis content, et bénis mon partage.
Jeune, et né d'un sang noble, à la guerre entraîné,
Je n'y démentis pas le sang dont j'étois né :
Mais mes fonds dissipés, mes fermes consumées
Par ce luxe sans frein qui corrompt nos armées,
Quand la paix couronna les succès de mon roi,
Je me vis sans fortune, ainsi que sans emploi.
Le besoin n'avilit que les cœurs sans courage :
Moi, plein du sentiment des forces de mon âge,
Des grands, des importans redoutant les hauteurs,
Leurs souris dédaigneux, leurs coups-d'œil protecteurs ;
J'allai dans un château, retraite vénérée,
D'un guerrier vertueux l'honneur de la contrée.
Je l'abordai sans crainte, et parlant sans détour :
J'eus des fermiers, lui dis-je, et viens l'être à mon tour ;
Je viens redemander au travail, à la terre,

Mes

Mes biens , qu'ont dissipés ma folie et la guerre;
 Je vous demande à vivre & veux le mériter.
 Si parmi vos fermiers vous daignez me compter,
 Peut-être vos bienfaits pourront vous être utiles,
 Et vos champs par mes soins deviendront plus fertiles.

Le vieillard étonné me baigna de ses pleurs,
 M'embrassa, m'applaudit, mit fin à mes malheurs;
 Et depuis ce moment, la joie et l'abondance
 Ont habité ma ferme, et sont ma récompense.
 Ici loin des Phrynés, de l'intrigue et des grands,
 J'emploie avec honneur mes jours indépendans.
 Je nourris dans mon cœur le mépris des richesses,
 L'orgueil qui sied au pauvre, et l'horreur des bassesses.
 J'apprends dans le travail à vaincre la douleur;
 Dans la guerre ou la paix, soldat ou laboureur,
 Je pense en citoyen et je sers ma patrie;
 J'irai dans les combats lui dévouer ma vie,
 Et sais la rendre utile au fond de ces hameaux,
 Où la tendre amitié me lie à mes égaux:
 Nous portons constamment sa forte et douce chaîne.
 Unis dans le plaisir, compagnons dans la peine,
 Satisfaits de nous voir, heureux de nous parler,
 Le plus rude travail ne peut nous accabler:
 Mais ici le travail n'est jamais solitaire.
 Dans les murs des cités l'artisan sédentaire,
 Emprisonné dans l'ombre, et sans société,
 A son triste atelier sent mourir sa gaieté:

Il n'a point son ami qui, par un doux sourire,
La ranime en son cœur au moment qu'elle expire.

Voyez-vous ces beautés au visage vermeil,
Et ces jeunes pasteurs brûlés par le soleil,
Ces vieillards, ces enfans que le travail rassemble?
Eh bien, ils sont heureux du plaisir d'être ensemble.
Mais montez sur mes pas au sommet du coteau,
Vous verrez dans nos prés un plus riant tableau.

IL NE me trompoit pas : sur la plaine brûlante,
Des faneurs promenoient la faux étincelante ;
La sueur inondoit leurs membres palpitans.
Fatigués, harassés, ils paroissaient contents.
La fille du fermier, la bergère ingénue,
Sans corset, les pieds nus, la gorge demi-nue,
Le trident à la main retournant le gazon,
Au faneur égayé fredonnoit sa chanson.

Quand le feu du midi suspendit leur ouvrage,
Je les vis, en riant, se rendre sous l'ombrage,
Et bientôt se livrer aux charmes d'un festin
Qu'avoient assaisonné le travail et la faim.
Ciel ! avec quelle ardeur la troupe impatiente
Dévorait tour-à-tour la framboise odorante,
Le lait de ses troupeaux, la fraise et le pain bis,
Placés sur le gazon qui servoit de tapis !
Le plaisir d'un repas n'est senti qu'au village.

Quand on eut consommé les fruits et le laitage,

Le cidre pétillant réveilla les cerveaux.
Il fit naître les chants, le rire et les bons mots ;
La folie et l'amour régnoient dans l'assemblée ;
Les jeux et les baisers voloient sous la feuillée :
Et par des traits piquans , mais sans malignité,
La raillerie encor augmentoit la gaîté.
Colinette, en pressant une mûre nouvelle ,
Rougit le front d'Alain qui s'endort auprès d'elle :
On en rit, il s'éveille ; et d'un air ingénu
Il cherche de ces ris le sujet inconnu.

HEUREUX peuple des champs ! vos travaux sont des fêtes !
Mais le globe enflammé qui roule sur vos têtes
A noirci les épis courbés sur les sillons.
La cigale a donné le signal des moissons.

O Dieu puissant et bon ! père de la nature !
Achève tes bienfaits. Que la nielle impure ,
Les insectes, l'orage , et les vents ennemis ,
Respectent les présens que tu nous a promis.
Gouverneurs, intendans, ministres de nos maîtres,
Protégez, secondez les récoltes champêtres :
Puisse le laboureur moissonner librement
Ces champs où son travail fit naître le froment !

J'AI VU le magistrat qui régit la province ,
L'esclave de la cour et l'ennemi du prince ,
Commander la corvée à de tristes cantons ,

Où Cérès et la faim commandoient les moissons.
On avoit consumé les grains de l'autre année;
Et je crois voir encor la veuve infortunée,
Le débile orphelin , le vieillard épuisé ,
Se traîner , en pleurant , au travail imposé.
Si quelques malheureux , languissans, hors d'haleine,
Cherchoient un gazon frais, le bord de la fontaine,
Le piqueur inhumain qui préside aux travaux ,
Leur vendoit à prix d'or un moment de repos.

Il avoit arraché du sein de son ménage ,
D'un jeune agriculteur l'épouse jeune et sage ;
Mère tendre , inquiète , elle avoit apporté
Un gage malheureux de sa fécondité ,
Un enfant au berceau qu'elle allaite elle-même ,
Image de l'amour, et de l'époux qu'elle aime.
Elle le vit bientôt abattu sur son sein ,
Y porter, en pleurant , et la bouche et la main ;
Du lait qu'il demandoit la source étoit tarie.
La mère , ainsi que lui , prête à perdre la vie ,
Cherchoit par ses baisers à tromper leurs douleurs ;
Aux pleurs de son enfant elle mêloit ses pleurs.
Elle l'emporte enfin dans un prochain bocage ,
Et lui donne à sucer un fruit âpre et sauvage :
Le fruit est agréable à l'enfant affamé ,
Qui sourit à sa mère et semble ranimé.

Elle entend du piqueur la voix triste et cruelle ,
Et retourne au travail où ce tyran l'appelle.

Mais peut-elle un moment rester loin de son fils ?
Elle croit tout-à-coup en entendre les cris ;
Et courant au buisson qui lui servoit d'asile ,
Elle l'y trouve, hélas ! pâle , froid , immobile ;
Il n'est plus. Elle jette un cri long et perçant ,
Prend son fils , le soulève , et tombe en l'embrassant.
Sa bouche est entr'ouverte , et sa tête est penchée ;
Sur le corps de son fils sa vue est attachée :
Mais levant vers le ciel et les mains et les yeux ,
Et lançant des regards menaçans , furieux :
C'est vous, tyrans , c'est vous ; c'est la faim, la misère ;
C'est ce travail funeste... O ciel ! venge une mère.
Elle retombe alors sans voix , sans sentiment ,
Et le corps agité par un long tremblement :
La foule l'environne , et le peuple qui l'aime
La secourt en tumulte , en pleurant sur lui-même.
On l'emporte , on la suit ; ce peuple infortuné ,
Sur ses riches guérets jette un œil consterné.
Il observe en tremblant plus d'un triste présage.

Les cris de la corneille ont annoncé l'orage.

Le bélier effrayé veut rentrer au hameau.
Une sombre fureur agite le taureau
Qui respire avec force , et , relevant la tête ,
Par ses mugissemens appelle la tempête.

ON VOIT à l'horison de deux points opposés ,
Des nuages monter dans les airs embrasés ;

On les voit s'épaissir , s'élever et s'étendre,
D'un tonnerre éloigné le bruit s'est fait entendre :
Les flots en ont frémi , l'air en est ébranlé ,
Et le long du vallon le feuillage a tremblé.
Les monts ont prolongé le lugubre murmure ,
Dont le son lent et sourd attriste la nature.
Il succède à ce bruit un calme plein d'horreur ,
Et la terre en silence attend dans la terreur.
Des monts et des rochers le vaste amphithéâtre
Disparoît tout-à-coup sous un voile grisâtre ;
Le nuage élargi les couvre de ses flancs ;
Il pèse sur les airs tranquilles et brûlans.
Mais des traits enflammés ont sillonné la nue ,
Et la foudre , en grondant , roule dans l'étendue :
Elle redouble , vole , éclate dans les airs ;
Leur nuit est plus profonde ; et de vastes éclairs
En font sortir sans cesse un jour pâle et livide.
Du couchant ténébreux s'élance un vent rapide
Qui tourne sur la plaine , et , rasant les sillons ,
Enlève un sable noir qu'il roule en tourbillons.
Ce nuage nouveau , ce torrent de poussière ,
Dérobe à la campagne un reste de lumière.
La peur , l'airain sonnans dans les temples sacrés ,
Font entrer à grands flots les peuples égarés.
Grand Dieu ! vois à tes piés leur foule consternée
Te demander le prix des travaux de l'année.
Hélas ! d'un ciel en feu les globules glacés

Écrasent , en tombant , les épis renversés ;
Le tonnerre et les vents déchirent les nuages ;
Le fermier de ses champs contemple les ravages ,
Et presse dans ses bras ses enfans effrayés.
La foudre éclate , tombe , et des monts foudroyés
Descendent à grand bruit les graviers et les ondes,
Qui courent en torrent sur les plaines fécondes.
O récolte ! ô moisson ! tout périt sans retour :
L'ouvrage de l'année est détruit dans un jour.

AH ! fuyons ces tableaux , et loin de ces rivages,
Allons chercher des lieux , où le cours des orages,
Sans y lancer la foudre , ou noyer les moissons ,
A rafraîchi les airs et baigné les sillons.
De l'écharpe d'Iris l'éclatant météore ,
Déployant dans les cieux les couleurs de l'aurore,
Y couronne les champs , où le ruisseau vermeil
Voit jouer dans ses flots les rayons du soleil.
Un reste de nuage , errant sur les campagnes,
Va s'y perdre en fumée au sommet des montagnes ;
Un vent frais et léger y parcourt les guérets ,
Et roule en vagues d'or les moissons de Cérès.
On y sent ce parfum , cette odeur végétale,
Que la terre échauffée après l'orage exhale.
Le berger au berger répète ses chansons ;
L'heureux agriculteur , si près de ses moissons ,
Se rappelle ses soins , ses travaux , sa prudence,

Admire ses guérets, sourit à l'abondance.
Il est content de lui, ne se repent de rien,
Et se dit, comme un dieu, ce que j'ai fait est bien.

Lise le lendemain, au lever de l'aurore,
Coupe le tendre osier, le jeune sicomore,
Et forme ces liens qui doivent enchaîner
Les trésors que Cérès se prépare à donner.
La chasse au même instant, dans le même bocage,
Avoit conduit Damon, le seigneur du village.
Lise à peine comptoit trois lustres et trois ans ;
Ses grands yeux étoient noirs, modestes et perçans ;
Sa taille, sa fraîcheur, ses graces naturelles,
Promettoient à Damon des voluptés nouvelles.

Comblé, dans les cités, des faveurs de l'amour,
L'idole de la mode, et le héros du jour,
Il avoit ces travers que son rang et l'usage,
Et sur-tout les succès imposent à son âge ;
L'exemple des vertus qu'il doit à son canton,
Les mœurs de son fermier, du sage Polémon,
Dont le sévère honneur veille sur sa famille,
Les larmes qui suivront la faute de sa fille,
Rien n'arrête un amant fougueux dans ses desirs,
Qui prend l'instinct pour guide et pour loi ses plaisirs.

A Lise, de sa part, des messagers fidelles
Vont porter des rubans, des bouquets, des dentelles ;
Il veut plaire ou séduire, et croit de jour en jour
Rendre plus agréable ou l'amant ou l'amour :

Mais toujours entouré de surveillans sévères ,
Il maudit les parens , l'œil vigilant des mères.

Damon, savant dans l'art d'écarter les soupçons,
A ses soins assidus sait trouver des raisons :
C'est Polémon qu'il aime ; il veut, dit-il, s'instruire,
Connoître son terrain, les grains qu'il peut produire ;
Il est agriculteur , et , Polémon ravi ,
Voit en lui son égal , son disciple , un ami.

Un jour dans un verger, au fond d'une tonnelle,
Damon apperçoit Lise , et Lucas auprès d'elle ;
Il s'approche , il observe , il voit l'heureux Lucas
Autour du sein de Lise étendre un de ses bras,
Saisir de l'autre main sa main qu'elle abandonne,
Et prendre en souriant un baiser qu'on lui donne.
Des troupeaux de Damon ce jeune et beau pasteur,
D'une chaste beauté , modeste adorateur ,
Avoit plu par ses soins, ses mœurs et sa constance.
Ce spectacle à Damon n'ôte point l'espérance ,
Ne le rend point jaloux. Il poursuit ses projets ;
Il cherche les moyens d'en hâter le succès ;
Et même il croit dès-lors sa victoire infaillible.
Lise est à moi , dit-il, puisque Lise est sensible.

Bientôt il s'apperçoit que vers la fin du jour,
Au moment favorable aux larcins de l'amour ,
Lise se rendoit seule au bord d'une onde claire,
Qui coule autour d'un bois dans un pré solitaire ,
Où d'épais alisiers , recourbés en berceaux ,

De verdure et d'ombrage environnoient les eaux.

O Lise ! en quel état Damon va vous surprendre !

O sagesse ! ô pudeur ! pourrez-vous la défendre !

Lise part , Damon vole , et par d'étroits sentiers

Il arrive avant elle au berceau d'alisiers.

Là, sous des arbrisseaux, dans un lieu frais et sombre,

Il attend que la nuit ait répandu son ombre.

Il voit bientôt noircir le verd de la forêt ;

Prêt enfin de quitter son asile secret ,

Il tremble qu'en sortant le bruit ne le découvre ;

Il soutient les rameaux du buisson qu'il entr'ouvre.

Le corps demi-courbé , les genoux chancelans ,

Et l'oreille attentive , il avance à pas lents.

Près de lui , loin de lui , sa vue est occupée ;

D'un bruit sorti des eaux son oreille est frappée.

Il se glisse en rampant sous ce berceau fatal

Où l'onde , en s'étendant , arrondit son canal ,

Et là d'un œil avide , il cherche ce qu'il aime.

Il voit... ciel ! quel objet ! ... c'étoit Lise elle-même.

Le jour du crépuscule et du globe argenté

Sous le voile des eaux éclairoit sa beauté.

Tel est dans un parterre un lis qui vient d'éclorre ,

Quand il brille au matin sous les pleurs de l'aurore :

Tantôt en se jouant dans les flots du bassin ,

Elle étale à Damon les trésors de son sein ;

Le jai de ses cheveux , et l'eau sombre et verdâtre ,

Opposés à sa gorge en relèvent l'albâtre ;

Tantôt une attitude, un geste, un mouvement
Appelle sous les eaux les yeux de son amant.

Bientôt Lise, à l'abri d'un dôme de feuillage,
Va prendre ses habits posés sur le rivage ;
Les voiles dépliés vont couvrir ses appas :
Damon vole, s'élançe, et Lise est dans ses bras.

O Lise ! il faut un prix à l'amour le plus tendre.
Ciel ! où suis-je ? ô Damon ! qu'osez-vous entreprendre ?
N'espérez rien de moi, Damon , retirez-vous.
O ma mère ! ô Lucas !... Damon à ses genoux
Prodigue les sermens, les larmes , les caresses ;
Il cherche à la tenter par d'immenses promesses,
Elle résiste à tout. Les pleurs de ses beaux yeux ,
Des cris tantôt plaintifs et tantôt furieux ,
Des mots qui vont au cœur, sa pudeur et sa grace,
D'un amant effréné n'arrétoient point l'audace.
Lise tombe à ses pieds , en lui tendant la main,
Et relevant de l'autre un voile sur son sein,
Foible , la voix éteinte et la vue égarée ,
O ciel ! est-il donc vrai que ma honte est jurée ?
Il n'en est point , dit-il , dans les plaisirs secrets.
Quel témoin craignez-vous au fond de ces forêts ?
Tout est enseveli dans l'ombre universelle ;
Qui saura mon bonheur ? Je le saurai , dit-elle.
Lise n'en dit pas plus ; des soupirs , des sanglots,
Des cris demi-formés succèdent à ces mots ;
Sur ses genoux tremblans elle reste penchée.

Damon la voit pâlir , et son ame est touchée.
Quoiqu'infecté des mœurs d'un monde corrompu ,
Damon pouvoit encor respecter la vertu ;
Il en sentit l'empire et lui rendit hommage.

J'ai pu vous offenser, c'est le tort de mon âge,
C'est celui de mes sens ; je saurai l'expier ,
Et peut-être qu'un jour vous pourrez l'oublier.
Ces mots rendent à Lise et la vie et ses charmes.
Mais sa pudeur encor n'étoit pas sans alarmes ;
Et pour la rassurer Damon part à regret.
Il fixe sur sa route un œil morne et distrait ;
Les pleurs de la beauté , l'innocence offensée ,
Des tableaux importuns poursuivent sa pensée.

La nuit fraîche et tranquille inspiroit le repos ;
Le sommeil même au crime accordoit ses pavots :
Damon est réveillé par un cri lamentable.
Il voit près de son lit un vieillard vénérable :
O ciel ! c'est Polémon qui ne peut respirer ,
Et fait de vains efforts pour se plaindre et pleurer :
Mais ses larmes enfin coulant en abondance,
Après de longs sanglots il sort de son silence.
Je suis vieux , je suis pauvre , et vous m'ôtez l'honneur,
Vous que nous respections , vous un vil suborneur !
Et pour perdre ma fille ! une fille si chère !
O si vous aviez vu les larmes de sa mère !
Damon , je vais hâter l'instant de ma moisson ,
Et quitter pour jamais ce malheureux canton.

O ferma

O ferme, où mes travaux ont enrichi mon maître !
Jardins que j'ai plantés , arbres que j'ai vu naître !
Troupeaux que j'ai nourris ! recevez mes adieux ;
Ma fille , loin de vous , me fermera les yeux.
A ces mots , en pleurant , le vieillard se retire.

Damon le suit des yeux , les détourne et soupire ;
Le mépris de lui-même est entré dans son cœur.
Il demeure immobile , abattu de langueur ;
Mais il se lève , il part , sa démarche est rapide ,
Il arrive à l'instant aux piés du mont aride
Qui couvre le vallon , où , pendant les beauxjourns ,
Lucas paît ses brebis et chante ses amours.

Lucas qui l'apperçoit s'épouvante à sa vue ,
Mais il voit sur son front la gaîté répandue ;
Damon lui prend la main , et Lucas étonné ,
Loin du vallon sauvage est d'abord entraîné
Sous le toit vertueux que Polémon habite.
Le vieillard est troublé ; son épouse interdite
S'élance vers sa fille en lui tendant les bras.
Lise jette un regard sur Damon et Lucas ,
Rougit , baisse les yeux , et regarde sa mère.
Le front de Polémon devient sombre et sévère.
Damon est à ses piés : ô mon cher Polémon ,
Voyez dans ce berger le rival de Damon.
Lise brûle pour lui de l'amour le plus tendre ;
Il aime , il est aimé , qu'il soit donc votre gendre.
Lise , un berger sans bien n'est pas digne de vous :

Que votre amant soit riche, et qu'il soit votre époux.
Voyez sur ce côteau cette ferme nouvelle ,
Cet herbage fécond qui s'étend autour d'elle ,
Ces vergers, dont les fruits l'enrichiront un jour,
Et ces larges noyers qui croissent à l'entour ;
Je les donne à Lucas. O vertueuse mère !
O sage Polémon ! si Lise vous est chère ,
Il faut que dans deux jours ces amans soient unis.
Qu'après vous, mes fermiers, aujourd'hui mes amis,
Contens de moi, de vous, et charmés l'un de l'autre,
Ils fassent à jamais leur bonheur et le vôtre.

Lise, et l'heureux berger, la mère et Polémon,
Se regardoient l'un l'autre et regardoient Damon.
Lucas se précipite aux piés de sa maîtresse.
Lise fait éclater sa joie et sa tendresse.
Les parens sont ravis ; et Damon enchanté
Trouve dans tous les yeux le prix de sa bonté.

Des noces, des festins bientôt la douce image
Va porter la gaîté de village en village ;
Et dès le lendemain, les cris et les chansons
Ont annoncé l'aurore et l'instant des moissons.
Polémon plein de joie, armé de sa faucille,
Vers ses sillons dorés a conduit sa famille.
De la riche Cérès les trésors vont s'ouvrir.
Voici l'heureux moment où l'homme va jouir.
Déjà des moissonneurs la troupe partagée
Attaque les sillons sur deux files rangée ;

Un sentiment profond , pur et délicieux ,
Règne dans tous les cœurs , brille dans tous les yeux.
Lise auprès de Lucas , plus ardente à l'ouvrage ,
A bientôt devancé les filles du village ;
Et nouveau laboureur , dans ce noble métier ,
Lucas aux yeux de Lise est fier de s'essayer.
Ici Dolon sourit agacé par Thémire.
Là , Colin rit tout haut des bons mots qu'il va dire.
Polémon en secret ordonne aux moissonneurs
D'augmenter le tribut qu'on destine aux glaneurs.
Ces beaux jours ont banni l'envie et la misère.
Le pauvre donne au pauvre , et le riche est son frère.

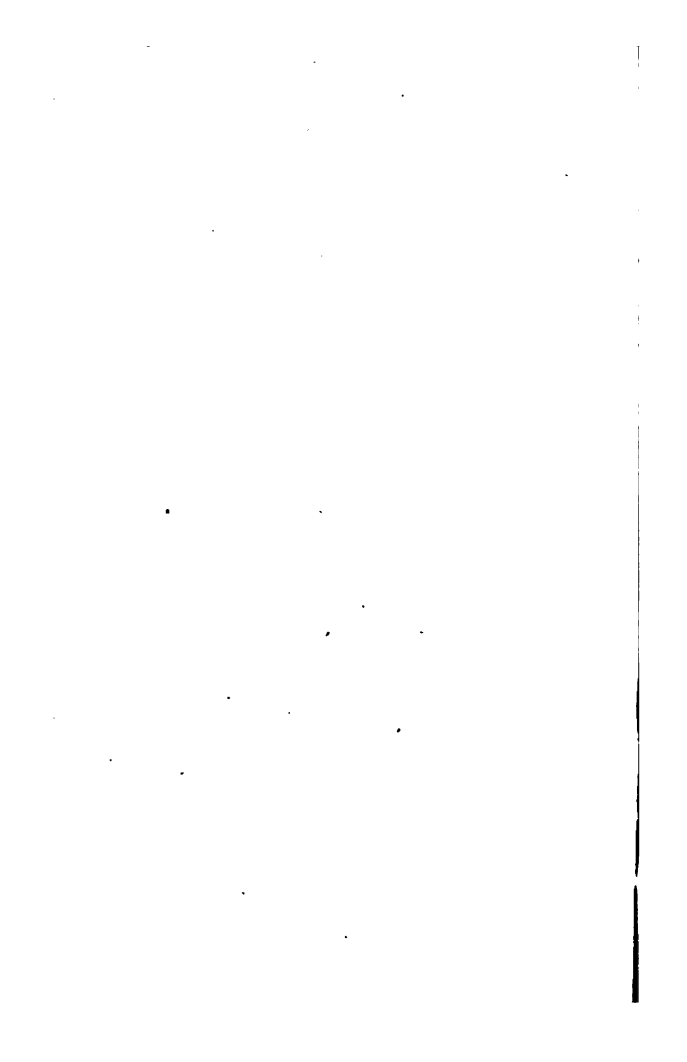
Mais Lise et son amant ont vu naître le jour ,
Où le ministre saint doit bénir leur amour ;
Ils vont sanctifier la flamme la plus pure ,
Et jurer de s'aimer sans craindre le parjure.
On leur dit les devoirs imposés aux époux ;
Assuré de les suivre et de les aimer tous ,
Ils semblent étonnés de s'entendre prescrire
Ces aimables vertus que l'amour leur inspire.
A peine ces amans par des vœux solennels
Sont unis l'un à l'autre aux piés de nos autels ,
Que le sage pasteur rappelle à l'assemblée ,
Les trésors , les plaisirs dont la terre est comblée.

Grand Dieu ! tu nous donnas les fruits et les moissons ,
Et l'amour et l'hymen les premiers de tes dons.
L'air , les feux et les eaux , à tes ordres dociles ,

Ont rendu de concert nos campagnes fertiles.
Tu daignas seconder le travail de nos mains.
L'homme est cher à son Dieu ; ce père des humains
Nous admet les premiers à ces festins champêtres ,
Où sa voix paternelle invite tous les êtres.
De sa vaste bonté tout ressent les effets ;
Les bienfaits qu'il prodigue annoncent des bienfaits.
Jourir, c'est l'honorer : jouissons, il l'ordonne ;
Associons le pauvre aux trésors qu'il nous donne,
Et reprenons gaîment un travail vertueux ,
Qui nous rendit toujours meilleurs et plus heureux.
Après des chants de joie et de reconnoissance ,
Le peuple se recueille. Il s'écoule en silence,
Et suit Lise et Lucas , qui se donnant la main ,
Du logis paternel ont repris le chemin.
Un orme vénérable en protège l'entrée :
Polémon les attend sous son ombre sacrée.
Tous deux avec respect tombent à ses genoux ,
Et lui, levant les mains sur les jeunes époux ,
L'œil humide de pleurs , d'une voix attendrie ,
Bénit au nom du ciel , le saint nœud qui les lie.
Damon conduit la troupe au sallon du festin ,
Placé dans un bocage, au fond de son jardin :
De convives pressés la table est entourée.
Chacun jette un regard sur la plaine dorée,
Et voit avec plaisir ses épis ramassés ,
S'élever sur la plaine en gerbes entassés.

Le ministre sacré, le seigneur du village ,
Imposoit à la joie , et la rendoit plus sage.
On lisoit dans les yeux une douce gaîté ,
Un contentement pur , l'amour, la volupté ;
Et dans son calme heureux la troupe recueillie
Jouissoit sans transports , badinoit sans folie.
Bacchus, dont le nectar anima les esprits ,
Ne fit point retentir le tumulte et les cris ,
Mais du plaisir d'aimer il augmenta les charmes.
Au bord de la paupière on vit briller les larmes ;
Et Damon tour-à-tour recevoit dans ses bras
Polémon et sa fille , et la mère et Lucas :
Environné , pressé de ses vassaux qu'il aime ,
Il est content de tous , et sur-tout de lui-même.





ARGUMENT.

TABLEAU général des présens et des plaisirs que promet l'Automne. Invitation aux magistrats et aux jeunes écoliers de se rendre à la campagne, et d'y passer le tems des vacances. Calme de la nature au commencement de cette saison; ses effets sur les animaux et sur l'homme; la chasse, la pêche, le mouvement, sont les remèdes contre la mélancolie à laquelle cette saison dispose. Vie heureuse d'un gentilhomme de campagne. Second moment de l'Automne; les vendanges, les vents, les pluies; peinture des glaciers sur les sommets des grandes montagnes, et l'origine des fleuves et des ruisseaux. Les engrais des terres, le dernier des travaux champêtres. Les engrais inventés par les Anglois. Il est nécessaire que le gouvernement protège et soulage les cultiva-

teurs. Dernier moment de l'Automne ; il attriste l'ame. Les vapeurs. Langueur de tous les êtres. Les oiseaux se rassemblent. Leur départ. L'homme se retire dans les villes.



L' A U T O M N E.

O vous qu'ont enrichis les trésors de Cérés,
 Préparez-vous, mortels, à de nouveaux bienfaits.
 Redoublez vos présens, terre heureuse et féconde,
 Récompensez encor la main qui vous seconde ;
 Et toi, riant Automne, accorde à nos desirs
 Ce qu'on attend de toi, du repos, des plaisirs,
 Une douce chaleur, et des jours sans orages.

Il vient environné de paisibles nuages ;
 Il voit du haut des cieux le pourpre des raisins,
 Et l'ambre et l'incarnat des fruits de nos jardins ;
 De côteaux en côteaux la vendange annoncée
 Rappelle le tumulte et la joie insensée ;
 J'entends de loin les cris d'un peuple fortuné
 Qui court le thyrses en main, de pampres couronné.
 Favoris de Bacchus, ministres de Pomone,
 Célébrez avec moi les charmes de l'Automne ;
 L'année à son déclin recouvre sa beauté.
 L'Automne a des couleurs qui manquoient à l'Été.
 Dans ces champs variés, l'or, le pourpre et l'opale
 Sur un fond vert encor brillent par intervalle,
 Et couvrent la forêt qui borde ces vallons,
 D'un vaste amphithéâtre étendu sur les monts.
 L'arbre de Cerasonte au gazon des prairies,

Oppose l'incarnat de ses branches flétries.
Quelles riches couleurs , quels fruits délicieux ,
Ces champs et ces vergers présentent à vos yeux !
Voyez , par les zéphyr's la pomme balancée
Échapper mollement à la branche affaissée ,
Le poirier en buisson courbé sous son trésor ,
Sur le gazon jauni rouler les globes d'or ,
Et de ces lambris verts attachés au treillage ,
La pêche succulente entraîner le branchage.
Les voilà donc ces fruits qu'ont annoncés les fleurs,
Et que l'Été brûlant mûrit par ses chaleurs !
Jouissez , ô mortels , et par des cris de joie
Rendez grâces au ciel des biens qu'il vous envoie :
Que la danse et les chants , les jeux et les amours ,
Signalent à la fois les derniers des beaux jours.
Jouissez , hâtez-vous , la fanfare éclatante
Au peuple des forêts va porter l'épouvante ;
Le cor fait retentir ses accens belliqueux ,
Et Diane a donné le signal de ses jeux.

O QUI peut , sans regret , s'enfermer dans les villes !
Malheureux , qui jamais n'habitez nos asiles ,
Condamnés dès l'enfance à l'ombre des cités ,
Hélas vos vains honneurs , vos tristes dignités ,
La folle ambition , la fortune infidelle ,
Vous écartent du port où ma voix vous appelle :
La campagne et mes chants ne sont pas faits pour vous.

Il faut avoir nos mœurs pour partager nos goûts ;
 L'esclave de la cour, le flatteur de ses maîtres ,
 Ne sent ni les vertus, ni les plaisirs champêtres.
 Les visirs, les sultans sont-ils faits pour goûter
 Ces innocens plaisirs qu'ils voudroient nous ôter ?

Ministres de Thémis , ou plutôt ses victimes ,
 Vos yeux sont fatigués du spectacle des crimes ;
 Venez jouir aux champs du tableau des vertus.
 Suspendez un moment vos travaux assidus ;
 Le repos vous attend à l'ombre de ces hêtres.
 Vos plants chargés de fruits redemandent leurs maîtres ;
 L'opulent espalier vous montre ses rameaux ,
 Et Bacchus vous appelle au penchant des côteaux.

Et vous, de vos parens jeune et chère espérance ,
 Vous à peine échappés aux périls de l'enfance ,
 Vous, martyrs de l'école et de ses faux docteurs ,
 Quittez ces tristes bancs consacrés aux erreurs ;
 Et venez dans nos champs, sans pédant et sans livre,
 Connoître le plaisir et commencer à vivre.
 Ici, tout vous invite à des jeux innocens ;
 Ici, vous jouirez des plus beaux de vos ans.
 Esclaves, qu'on déchaîne au retour de l'Automne ,
 Prenez part un moment aux plaisirs qu'il nous donne.

L'HOMME respire enfin sous un ciel tempéré :
 Des feux d'un globe ardent il n'est plus dévoré.
 Le soleil est voilé, mais son disque invisible ,

Porte un jour tendre et doux sur le monde paisible.
 Quel calme sur les eaux, dans les bois et les airs!
 Quel silence étendu règne sur l'univers !
 L'Alcion s'est fixé sur des roseaux tranquilles,
 Ou rase, en se jouant, les ondes immobiles.
 Le peuple des hameaux, des champs et des forêts,
 Moins ému, moins bruyant, semble jouir en paix;
 Sa volupté moins vive est encor douce et pure.

Moi, je partage ici la paix de la nature ;
 Dans ces heureux vallons, sur ces riches côteaux,
 J'ai senti le plaisir, je jouis du repos.
 Automne, ciel tranquille, agréables retraites,
 Vous calmez de nos cœurs les ardeurs inquiètes;
 Puisse au bonheur si pur que je goûte aujourd'hui,
 Ne succéder jamais le tourment de l'ennui !
 Ah ! nous étions heureux par la seule espérance,
 Pussions-nous l'être encor au sein de l'abondance !
 L'homme a tout recueilli, n'a plus à désirer,
 Et le cœur satisfait va cesser d'espérer ;
 Le flatteur avenir n'embellit plus la vie.
 Peut-être en ce moment la nature affoiblie,
 Du soleil abaissé les rayons languissans
 Ne pourront ranimer nos esprits et nos sens.

SORTONS de la langueur par un mâle exercice ;
 A nos jeux, nos plaisirs que le travail s'unisse :
 Opposons la fatigue à l'ennui du repos.

AUX

Aux habitans des airs, des forêts et des eaux,
 L'Automne le commande, allons livrer la guerre:
 Moi, nouveau Salmonée, armé de mon tonnerre,
 Tantôt dans le taillis je vais, au point du jour,
 Du lièvre ou du chevreuil attendre le retour;
 Et tantôt, parcourant les buissons des campagnes,
 Je cherche la perdrix qu'appellent ses compagnes.
 Mon chien bondit, s'écarte, et suit avec ardeur:
 L'oiseau dont les zéphirs vont lui porter l'odeur:
 Il l'approche, il le voit; transposé, mais docile;
 Il me regarde alors et demeure immobile:
 J'avance, l'oiseau part; le plomb que l'œil conduit
 Le frappe dans les airs au moment qu'il s'enfuit;
 Il tourne, en expirant, sur ses ailes tremblantes,
 Et le chaume est jonché de ses plumes sanglantes.

Souvent, quand le soleil dore le haut des monts,
 Et que l'ombre alongée obscurcît les vallons,
 Je descends dans un pré, vers un golfe paisible
 Qu'environne un ombrage au jour inaccessible.
 Là, je vois le pêcheur, sur les flots ébranlés
 Lançant d'un bras nerveux ses filets rassemblés;
 Entourer d'un long cercle un peuple trop avide,
 Qu'attira vers la rive une amorce perfide.
 Les filets, en tombant, l'un de l'autre écartés,
 Réunis lentement sous les flots argentés,
 Enveloppent d'abord dans leurs grottes profondes,
 Et ramènent vers moi les habitans des ondes.

Leur foule, en s'élançant de ces rets déployés,
Frappe le sable humide et bondit à mes pieds.

J'enlève quelquefois à l'eau pure et bruyante
La truite suspendue à la ligne tremblante.

Cent fois, dans ma jeunesse, aux rives des ruisseaux
J'ai semé les buissons d'inombrables réseaux:
Avec quel mouvement d'espérance et de joie,
Vers la fin d'un beau jour, j'allois chercher ma proie!
A présent même encor, sous les rameaux naissans,
De l'oiseau de la nuit imitant les accens,
Des habitans des bois j'entends la troupe ailée
S'avancer, voltiger autour de ma feuillée:
J'écoute, en palpitant, leur vol précipité;
D'un transport vif et doux mon cœur est agité,
Quand je les vois tomber sur ces verges perfides,
Qu'infesta de ses ruchs l'arbrisseau des Druides.
O doux emploi des jours ! agréables momens !...

Mais l'Automne offre encor d'autres amusemens,
Où le courage et l'art mènent à la victoire.
Diane dans ses jeux se propose la gloire.
Entendez-vous quel bruit retentit dans les airs,
Et d'échos en échos roule dans ces déserts ?
La Discorde, Bellone ou le Dieu de la guerre,
Par ce bruit effrayant menacent-ils la terre ?
De la vaste forêt l'espace en est rempli.
Dans ses sombres buissons le cerf a tressailli ;
Au monarque des bois la guerre est déclarée.

Il a vu d'ennemis sa demeure entourée,
 Et des chiens dévorans en groupes dispersés,
 De distance en distance autour de lui placés.
 Là, le coursier fougueux levant sa tête altière,
 Bondissant sous son maître et frappant la bruyère,
 De la course tardive appelle les instans.
 Mais on part, il s'élançe, et des sons éclatans,
 Sur les traces du cerf dont la terre est empreinte,
 Ont conduit le chasseur au centre de l'enceinte.
 Le timide animal s'épouyante et s'enfuit,
 Et voit dans chaque objet la mort qui le poursuit.
 Sa route sur le sable est à peine tracée ;
 Il devance, en courant, la vue et la pensée ;
 L'œil le suit, et le cherche aux lieux qu'il a quittés.

Ses cruels ennemis, par le cor excités,
 S'élèvent sur ses pas au sommet des montagnes ;
 Ou fondent à grands cris sur les vastes campagnes
 Effrayé des clameurs et des longs hurlemens
 Sans cesse à son oreille apportés par les vents,
 Vers ces vents importuns il dirige sa fuite :
 Mais la troupe implacable, ardente à sa poursuite,
 En saisit mieux alors ses esprits vagabonds :
 Il écoute et s'élançe, et s'élève par bonds ;
 Il voudroit ou confondre ; ou dérober sa trace,
 Se détacher du sable, et voler dans l'espace.
 Hélas ! il change en vain sa route et ses retours :
 Dans le taillis obscur il fait de longs détours.

Il revoit ces grands bois, théâtre de sa gloire,
 Où jadis cent rivaux lui étoient la victoire,
 Où couvert de leur sang, consumé de desirs,
 Pour prix de son courage, il obtint les plaisirs.
 Il force un jeune cerf à courir dans la plaine,
 Pour présenter sa trace à la meute incertaine ;
 Mais le chasseur la guide et prévient son erreur :
 Le cerf est abattu, tremblant, saisi d'horreur ;
 Son armure l'accable ; et sa tête est penchée ;
 Sous son palais brûlant sa langue est desséchée ;
 Il entend de plus près des cris plus menaçans,
 Et fait, pour fuir encor, des efforts impuissans ;
 Ses yeux appesantis laissent tomber des larmes.
 A la troupe en fureur il oppose ses armes :
 En vain le désespoir le ranime un instant ;
 Il tombe ; se relève, et meurt en combattant.
 La fanfare au chasseur annonce sa victoire.

Vous, nés pour les vertus, les travaux et la gloire,
 Venez, jeunes guerriers, noble sang des héros,
 Échapper dans nos bois aux dangers du repos ;
 Développez en vous la force et le courage ;
 Préfendez aux combats dont nos jeux sont l'image ;
 Bravez la faim, la soif, l'inclemence des airs ;
 Combattez, fondez les tyrans des déserts ;
 Ils pourroient aux humains disputer la nature ;
 Et nos riches missions deviendroient leur pâture.

Frappez ces loques criés qui brisent sous leurs dents,
 Des agneaux déchirés les membres palpitans ;
 Percez le sanglier, qui court avant l'aurore,
 Renversez les sillons où le bled vient d'éclorre ;
 Signalez par ces coups vains : âge est vos loyers ;
 Servez l'état enfin méans dans vos plaisirs.
 N'imites pas ces grands, ces nobles inutiles,
 Qu'étaient la mollesse et le luxe des villes ;
 Voyez-les s'avilir, et prétendre aux honneurs,
 Esclaves des Phrinsés dont ils ont pris les mœurs,
 De frivols devoirs fatigués sans les suivre,
 Accablés du soin d'être, et du travail de vivre.

O FUNÈRE loisir ! ô poids affreux du tems !
 Vous n'êtes point connus du citoyen des champs ;
 Il sait du jour qui passe employer la durée.
 Au sommeil, à l'amour sa nuit est consacrée ;
 Sans entraves, sans maître, et libre de choisir
 Les momens du travail, du repos, du plaisir,
 Il dispose à son gré tout le cours de sa vie.

Heureux qui loin du monde, utile à sa patrie,
 Y fait naître des biens, en respecté les lois,
 Et dérochant sa tête au fardeau des emplois,
 Aimé dans son domaine, inconnu de ses maîtres,
 Habite le donjon qu'habitoient ses ancêtres !
 De l'amour des honneurs il n'est point dévoré.
 Sans craindre le grand jour, content d'être ignoré,

Aux vains dîners du public il laisse leurs statues,
 Par l'envie et le temps si souvent abattues.
 Pour juge il a son cœur, pour amis ses égaux ;
 La gloire ou l'intérêt n'en font pas ses rivaux :
 Il peut trouver du moins dans le cours de sa vie
 Un cœur sans injustice, un ami sans envie.

Il ne s'égaré point dans ces vagues projets
 Qui tourmentent le cœur incertain du succès ;
 Il ne peut être en butte à ces revers funestes
 Qui souvent de la vie empoisonnent les restes :
 Élever ses troupeaux, embellir son jardin,
 Plutôt que l'agrandir féconder son terrain,
 Par sa seule industrie augmenter sa richesse,
 Voilà tous les projets que forme sa sagesse ;
 Il ne veut qu'arriver au terme de ses jours,
 Par un chemin facile, et qu'il suivra toujours.

La Chine et le Japon, l'aiguille et la peinture
 N'ornent point ses lambris d'une vaine parure ;
 On y voit les portraits de ses sages aïeux.
 Ils vécut sans faste, il veut vivre comme eux ;
 Il regarde souvent ces images si chères,
 Qui parlent à son cœur des vertus de ses pères.
 Peut-il avoir besoin que le luxe et les arts,
 De leur pompe frivole amusent ses regards ?
 N'a-t-il pas des ruisseaux, son verger, la prairie,
 Des beautés, des couleurs que chaque instant varie,
 L'opale et l'incarnat d'un matin radieux,

Et le pourpre et l'azur du couchant nébuleux,
Où son œil cherche en vain la première nuance
Du pourpre qui finit, de l'azur qui commence ?
Mais il jouit encor de plus rians tableaux.

Il voit l'homme ingénu, ses plaisirs, ses travaux ;
Le respect pour les dieux, la vérité champêtre,
La douce égalité de l'esclave et du maître,
L'amour et l'amitié dans leur simplicité,
Le mélange des mœurs et de la volupté :

Il voit le vrai bonheur, et le trouve en lui-même.

Son cœur toujours content de l'épouse qu'il aime,
S'il a quelque chagrin, n'en est pas consumé ;
Il oppose aux destins le plaisir d'être aimé.
C'est aux champs que l'hymen unit des cœurs sincères,
Et n'est point profané par des feux adultères ;
Là, l'époux accablé sous le fardeau des ans
Pressé encor sa moitié dans ses bras languissans ;
Là, règnent la pudeur, la concorde, l'estime,
Et l'amour entouré des vertus qu'il anime.
Eh ! quel plaisir encor pour ces époux heureux,
D'élever dans leur sein les gages de leurs feux !
De voir à leur instinct succéder la pensée !
De préserver d'erreur leur raison commencée !
De guider leurs penchans, d'épurer, de former
Ces cœurs que la nature instruit à les aimer !
Leur père est à-la-fois leur maître et leur modèle ;
Il leur peint des vieux tems la probité fidèle.

Avant que l'art de plaire eût remplacé les mœurs,
 Et lorsque les vertus conduisoient aux honneurs,
 Vos aïeux, leur dit-il, au prince, à la patrie,
 Immoloient leur repos, leur fortune et leur vie ;
 Ils vivoient à la cour, sans nuire et sans flatter ;
 Avant que d'obtenir, ils vouloient mériter ;
 Sans s'abaisser alors à de vils artifices,
 Ils nommoient des aïeux, et citoient des services.

Il vante, en leur présence, un mortel généreux
 Dont le cœur bienfaisant s'ouvre aux malheureux :
 Le jeune enfant s'essaye aux vertus qu'il admire,
 Le père s'applaudit des vertus qu'ils inspire.

Souvent, dans un salon propre et non fastueux,
 Il admet à sa table un ami vertueux ;
 L'art d'irriter encor la faim qu'on a calmée,
 D'un nectar étranger la sève parfumée
 Ne flattent point chez lui le goût des conviés,
 Le rapport des esprits que l'esime a liés,
 L'enjouement sans folie, et l'amour sans faiblesse,
 De l'amour paternel la sainte et douce ivresse,
 Des sermens de s'aimer que le cœur a dictés,
 Voilà de ces festins les sages volontés.

O vous ! ô mes amis, en qui j'ai vu renaitre
 Des mœurs de nos aïeux la majesté champêtre,
 Ch***, couple heureux, respectables époux,
 J'ai chanté les vertus que j'admirois en vous.

Mais le sombre horizon se refuse à l'aurore,

Et rend douteux long-tems le jour qui vient d'éclorre.
Des nuages épais , sur les champs descendus ,
Entourent de la nuit les objets confondus ;
Immobiles sur l'onde , et fixés sur la plaine ,
Ils dérobent l'espace à la vue incertaine
Du triste voyageur dans sa route égaré ,
Et qui suit au hasard un sentier ignoré.
L'astre du jour pâli , répand des clartés sombres ;
Son disque sans rayons se montrant dans les ombres,
Ce voile nébuleux ajoute à sa grandeur.
Mais le soleil l'entr'ouvre, il reprend sa splendeur ;
Il argente les ciéux , dont les vapeurs légères
Promènent sur les champs leurs ombres passagères.

L'Aquilon les emporte au sommet du Taurus ;
Il en couvre l'Atlas , les Alpes , l'Immaüs ,
Et sans cesse entretient par des vapeurs nouvelles,
De leurs sommets glacés les neiges éternelles.
Là , des rochers rompus , renversés par le tems ,
Semblent être lancés par les mains des Titans ;
Dans l'olympé azuré les uns portent leurs cimes ;
D'autres sont suspendus sur le bord des abîmes.
Sur ces monts hérissés , monument du chaos ,
Règne un repos profond , le calme des tombeaux ;
Nul son n'est entendu sur leurs fronts solitaires.

Cependant le fracas des torrens , des tonnerres ,
Interrompt à leurs pieds le silence des airs.

Les frimats répandus sur ces tristes déserts ,

Y présentent aux yeux d'informes pyramides,
 Une mer immobile, et des vagues solides.
 Ces masses de cristal, ces abîmes sans fonds,
 Ces marbres, ces rochers entassés sur ces monts,
 Ce désordre effrayant, ces aspects formidables,
 Conservent à jamais leurs horreurs immuables;
 La nature et le tems semblent les respecter.
 Là, les êtres vivans tremblent de s'arrêter;
 Et l'astre dont les feux animent la matière,
 Sans y porter la vie, y répand la lumière.

Fleuves majestueux, ce sont là vos berceaux,
 Et l'urne intarissable où vous puisez les eaux.
 Vous les versez d'abord dans de sombres vallées;
 Vous frappez à grand bruit des rives désolées,
 Où le marbre ébranlé se détachant des monts,
 Tombe, roule et bondit dans vos flots vagabonds;
 Plus tranquilles enfin, sur une plaine immense
 Vous portez la fraîcheur, la vie et l'abondance.
 Des nuages légers, dans l'air moins élevés,
 Effleurant des côteaux les sommets cultivés,
 Deposés sur le sable et le limon fertile,
 Pénètrent les rochers, s'arrêtent sur l'argile,
 Et s'échappant de l'autre où distilloient leurs eaux;
 Forment en bouillonnant les sources des ruisseaux;
 Ils serpentent d'abord sur des plaines fécondés;
 Ils vont confondre au loin leur murmure et leurs ondes,
 S'ouvrir en s'unissant un plus vaste canal,

Et rouler sur l'arête un paisible cristal.

Ainsi , du sein des mers , une mer de nuages
S'exhale , se répand et part de leurs rivages ,
Du liquide fécond pénètre l'univers ,
Et par mille canaux retourne au sein des mers.

Ces voiles suspendus qui cachent à la terre
Le ciel qui la couronne et l'astre qui l'éclaire ,
Préparent les mortels au retour des frimats,
Si le soleil encor se montre à nos climats ,
Il n'arme plus de feux les rayons qu'il nous lance ;
La nature , à grands pas , marche à sa décadence.

Mais la feuille , en tombant du pampre dépouillé,
Découvre le raisin de rubis émaillé ;
De l'ambre le plus pur la treille est colorée.
Les celliers sont ouverts , la cuve est réparée.
Boisson digne des dieux , jus brillant et vermeil ,
Doux extrait de la sève , et des feux du soleil ,
Source de nos plaisirs , délices de la terre ,
Viens dissiper l'ennui qui me livre la guerre ,
Et donne-moi du moins le bonheur d'un moment.

Bacchus , dieu des festins , père de l'enjouement ,
C'est toi qui répandis sur les monts du Bosphore
Les pampres enlevés aux portes de l'aurore ;
Tu couvris de raisins les rochers de Lesbos.
Ta liqueur inspira les muses , les héros ,
Et ton culte pōlit la Grèce encor sauvage.

C'est toi qui des Gaulois enflammoit le courage ,

Quand ce peuple vainqueur, du haut des Apennins,
Vint sous leurs toits fumans écraser les Romains.

Il vouloit de tes dons enrichir sa patrie ;

Et le front couronné des pampres d'Hespérie,

Ivre de vin , de joie , il repassa les monts.

Les vallons répétoient ses cris et ses chansons ,

Et les thyrses guidoient sa marche triomphante.

La Gaule à ton nectar dut sa gâté brillante ,

Le charme des festins , et le sel des bons-mots ,

L'art d'écarter les soins et d'oublier les maux.

Mais déjà vers la vigne un grand peuple s'avance ;

Il s'y déploie en ordre, et le travail commence.

Le vieillard, que conduit l'espoir du vin nouveau ,

Arrivé plein de joie au penchant du côteau ,

Y voit l'heureux Lindor et Lisette charmée

Trancher au même sep la grappe parfumée ;

Ils chantent leurs amours, et le dieu des raisins.

Une troupe à leurs voix répond des monts voisins ;

Plus loin le tambourin, le fifre et la trompette

Font entendre des airs que le vallon répète.

Cependant les chansons, les cris du vendangeur

Fixent sur le côteau les regards du chasseur.

Mais le travail s'avance, et les grappes vermeilles

S'élevant en monceaux dans de vastes corbeilles ,

Colin, le corps penché sur ses genoux tremblans ,

De la vigne au cellier les transporte à pas lents ;

Une foule d'enfans autour de lui s'empresse,

Et

Et l'annonce de loin par des cris d'alégresse.
Tandis que le raisin sous la poutre est placé,
Qu'un jus brillant et pur dans la cuve est lancé,
Que d'avides buveurs y plongent la fougère
Où monte en pétillant une mousse légère,
Sur les monts du couchant tombe l'astre du jour.

Le peuple se rassemble, il hâte son retour ;
Il arrive, ô Bacchus ! en chantant tes louanges ,
Et danse autour du char qui porte les vendanges :
Ce char est couronné de fleurs et de rameaux ,
Et la grappe en festons pend au front des taureaux.
Le plaisir turbulent , la joie immodérée ,
Des heureux vendangeurs terminent la soirée ;
Ils sont tous contens d'eux , du sort et des humains :
Des rivaux réunis un verre arme les mains :
Bacchus a suspendu la haine et la vengeance ;
Il fait régner l'amour , il répand l'indulgence.
Deux vieillards attendris se tiennent embrassés ;
Tous deux laissent tomber des mots embarrassés ;
Dans leurs yeux entr'ouverts brillent d'humides flâmes.
Ils font de vains efforts pour épancher leurs âmes ,
Et pleins des sentimens qu'ils voudroient exprimer,
Tous deux, en bégayant , se jurent de s'aimer.

Alain , jusqu'à ce jour amant tendre et timide ,
Puisse dans le nectar une audace intrépide ,
Et poursuit Alison qui résiste en fuyant ;
Elle hésite , chancelle , et tombe en souriant.

Grégoire à Mathurine alloit porter son verre ;
 Sous ses pas incertains il sent trembler la terre ;
 Il a vu les lambris et le toit s'ébranler :
 La table qu'il embrasse est prête à s'érouler ;
 Il tombe , il la renverse , et la cruche brisée
 Se disperse en éclats sur la terre arrosée.
 On se lève en tumulte , on part , et les buveurs
 Font retentir au loin leurs chants et leurs clameurs ;
 Ils n'ont point entendu le démon des tempêtes.

IL VIENT de l'occident , il vole sur leurs têtes ,
 Et passe en rugissant de vallons en vallons.
 Tranquille en ce moment au bruit des Aquilons ,
 Le sage laboureur ne craint plus leurs ravages ;
 Il a mis ses trésors à couvert des orages ;
 Des gerbes de Cérés il chargea ses greniers ;
 Les tonneaux de Bacchus ont rempli ses celliers.
 Il a fait plus : déjà la glèbe retournée
 Cache sous le sillon l'espoir de l'autre année ,
 Et même sur les champs , épuisés par leurs dons ,
 Il déposa l'engrais qui les rendra féconds.

APPRENEZ , ô mortels ! qu'il est un art facile
 D'obtenir des moissons du champ le plus stérile ;
 Connoissez-le cet art de choisir les engrais ,
 Qu'au vertueux Towshend a révélé Cérés.
 Triptolème nouveau , je viens te rendre hommage :

Le bien qu'on fait au monde ajoute à mon partage ;
 Ami du bienfaiteur, sans pouvoir l'imiter ,
 J'aspire à ses vertus , et j'aime à les chanter.

Dans les champs d'Albion , sur un sable infertile ,
 C'est toi qui le premier fis répandre l'argile ,
 Fécondas l'un par l'autre , et du mélange heureux
 Vis naître les moissons sur un fonds sablonneux.
 Au sol qu'une huile épaisse avoit rendu solide ,
 C'est toi qui le premier mêlas le sable aride :
 Par ses angles tranchans le limon divisé ,
 Laisa sortir le blé du champ fertilisé.
 Mais ton exemple encor instruisit ta patrie
 A revêtir les monts des dons de la prairie ,
 A contraindre les champs depuis peu moissonnés ,
 D'offrir une herbe tendre aux troupeaux étonnés.
 Ton peuple industrieux , que l'état encourage ,
 Des secrets de ton art apprit à faire usage ;
 La Tamise , en tournant de vallons en vallons ,
 Admire leurs trésors ; et des riches moissons
 Qu'on vit sous les consuls border les flots du Tibre ,
 Cérès avec plaisir couronne un fleuve libre.

HÉLAS ! dans nos climats , le peuple des hameaux ,
 Rendu stupide enfin par l'excès de ses maux ,
 Ne sait point par son art seconder la nature.
 L'habitude et l'instinct dirigeant sa culture ,
 Il n'invente jamais , et tremble d'imiter ;

Pour cesser d'être pauvre , il n'ose rien tenter ;
 Il traîne avec effort sa vie infortunée ,
 Et pense qu'aux douleurs les dieux l'ont condamnée.
 Allez , peuples des champs , faire entendre vos voix
 Jusques dans cet asile où résident vos rois ;
 Allez au pied du trône exposer vos misères :

Des enfans malheureux se plaignent à leurs pères.

Opprimés , diroient-ils , dans tes vastes états ,
 O roi ! nous gémissons , nous ne murmurons pas ;
 Ton peuple est accablé sous un joug qu'il adore ,
 Et sait dans ses malheurs que son roi les ignore.
 En traçant ces sillons qu'arrosent nos sueurs ,
 Nous aimons la patrie , et formons ses vengeurs ;
 Ils iront de leur sang t'acheter la victoire ,
 Et mourir inconnus pour augmenter ta gloire.
 Citoyens oubliés , dans la poudre abattus ,
 Nous avons conservé le dépôt des vertus ;
 Et le ciel qui nous livre à l'horrible indigence ,
 Pour nous en consoler , nous laissa l'innocence.
 Nos devoirs sont encor nos plaisirs les plus doux ;
 Ces noms si saints , si chers , et de père et d'époux ,
 Ne sont point au hameau de vains noms , mais des chaînes.
 Hélas ! ces doux liens qui seuls charmoient nos peines ,
 Ne font plus aujourd'hui qu'augmenter nos douleurs ;
 A nos tristes enfans nous léguons nos malheurs ;
 Nous pleurons , auprès d'eux , de les avoir fait naître.
 C'est au nom de tes lois , c'est au nom d'un bon maître

Qu'on vient à ces enfans arracher les secours
 Dont l'amour paternel soutient leurs foibles jours;
 De l'humble agriculteur, sans force et sans défense,
 Des brigands effrénés dévoient la substance
 Nous respectons la loi, victimes des abus,
 Avec joie à l'état nous offrons nos tributs.
 Les cœurs des malheureux sont rarement avares;
 Mais faut-il immoler à des monstres barbares
 Le sang de nos enfans, le prix de nos travaux?
 Faut-il seuls de l'état supporter les fardeaux?
 Ou, loin des lieux chéris qu'ont habités nos pères,
 Aller porter nos pleurs aux rives étrangères?

AH ! les rois sont humains, ils veulent être aimés;
 S'ils soupçonnoient les maux des peuples opprimés,
 Ils voudroient les venger des oppresseurs avides,
 Et dérober le pauvre aux rigueurs des subsides.
 C'est alors qu'on verroit l'habitant des hameaux
 Reprendre avec ardeur ses soins et ses travaux;
 Et son aveugle instinct deviendroit du génie.
 Il couvriroit de biens le sol de sa patrie;
 Et le peuple des champs, plus riche et plus nombreux,
 Rendroit heureux son prince, en s'avouant heureux.

HÉLAS ! l'homme est forcé de se donner des chaînes;
 C'est un poids qu'il ajoute au fardeau de ses peines;
 Il est né pour souffrir. Mais peut-il aujourd'hui

Résister aux malheurs prêts à fondre sur lui ?
 Le soleil retiré vers l'humide Amalthée ,
 Jette un dernier regard sur la terre attristée :
 Tout est changé pour nous. Ce théâtre inconstant
 Où l'homme passe un jour , et jouit un instant ,
 Cette terre , autrefois si belle et si fertile ,
 De moment en moment devient pauvre et stérile.

Je ne les verrai plus ces émaux éclatans ,
 La pompe de l'Été , les grâces du Printems ;
 Ces nuances du vert des bois et des prairies ,
 Le pourpre des raisins , l'or des moissons mûries.
 Les arbres ont perdu leurs derniers ornemens ;
 A travers leurs rameaux j'entends des sifflemens.
 Doux Zéphir , qui le soir caressoit la verdure ,
 Quel son , quel triste bruit succède à ton murmure !
 Les vents courbent les pins , les ormes , les cyprès ,
 Et semblent dans leur course entraîner les forêts ;
 Les arbres ébranlés , de leurs cimes penchées
 Font voler sur les champs les feuilles desséchées.
 Les rayons du soleil , sans force et sans chaleur ,
 Ne perçant plus des airs la sombre profondeur ,
 Éole étend sur nous la nuit et les nuages.
 L'ombre succède à l'ombre , et l'orage aux orages.
 L'homme a perdu sa joie et son activité.
 Les oiseaux sont sans voix , les troupeaux sans gaité ;
 Ils ne reçoivent plus du dieu de la lumière
 Ce feu qui fait sentir et vivre la matière.

La campagne épuisée a livré ses présens,
Et n'a rien à promettre à mes goûts, à mes sens.
Dans ces jardins flétris, dans ces bois sans verdure,
Je sens à mes besoins échapper la nature.
Ce concert monotone et des eaux et des vents,
Suspendant ma pensée et tous mes sentimens,
Sur elle-même enfin mon âme se replie,
Et tombe par degrés dans la mélancolie.
Ces vallons sans troupeaux, ces forêts sans concerts,
Ces champs décolorés, ce deuil de l'univers,
Rappellent à mon cœur des pertes plus sensibles.
Je crois me retrouver à ces momens horribles
Où j'ai vu mes amis que la faux du trépas
Menaçoit à mes yeux, ou frappoit dans mes bras.
De CH** expirant je vois encor l'image ;
Je le vois à ses maux opposer son courage,
Penser, sentir, aimer au bord du monument,
Et jouir de la vie à son dernier moment.
Objet de mes regrets, ami fidèle et tendre,
J'aime à porter mes pleurs en tribut à ta cendre.
: Malheur à qui les dieux accordent de longs jours!
Consumé de douleurs vers la fin de leur cours,
Il voit dans le tombeau ses amis disparaître,
Et les êtres qu'il aime arrachés à son être.
Il voit autour de lui tout périr, tout changer ;
A la race nouvelle il se trouve étranger ;
Et lorsqu'à ses regards la lumière est ravie,

Il n'a plus en mourant à perdre que la vie.

Cette idée est affreuse, et j'aime à m'y livrer ;
 Je cède avec plaisir au besoin de pleurer ;
 Et cherche un aliment à ma douleur profonde.
 Je me peins les fléaux et les crimes du monde,
 Le poison des remords, les ennus dévorans,
 Les pleurs de la vertu, les succès des tyrans ;
 Et l'affreux désespoir, l'œil ardent, le teint blâmé,
 Se roulant dans son sang qu'il a versé lui-même.
 La crainte et la tristesse entrent dans tous les cœurs.

Ceux même de qui l'âge écarte les langueurs ;
 Ceux qu'amuse encor l'erreur et l'espérance,
 Sentent moins le plaisir de leur douce existence.

La naïve Rosette et le jeune Lubin.

S'aimoient, vivoient contents, sans soins du lendemain ;
 Tous deux, un soir d'Automne, au bord de la prairie
 Où leurs brebis païssoient l'herbe humide et flétrie,
 Ils entendoient rugir la voix des Aquilons,
 Et les eaux des torrens gronder dans les vallons.
 Ce bruit les attristoit ; le berger, sa compagne
 Portoient, en soupirant, les yeux sur la campagne.
 Rosette tout-à-coup s'élança vers Lubin ;
 Son amant attendri la pressa sur son sein ;
 Au plaisir de s'aimer tous deux ils se livrèrent,
 Et, sans se dire un mot, long-tems ils s'embrassèrent.
 Mais un trouble inconnu, de tristes sentimens
 Jusques dans leurs plaisirs poursuivoient ces amans :

Tu vois , disoit Lubin , l'état de la nature ;
Il n'est plus de berceaux , ni de lits de verdure ;
Les oiseaux des forêts ne chantent plus l'amour ;
On peut cesser d'aimer. Oh ! si toi-même un jour !...
Ah ! Lubin , garde-toi de soupçonner Rosette ;
Rassure-la plutôt , son ame est inquiète ;
Je ne sais quelle peur a saisi mes esprits ,
Mais je crains. Ces vallons , ces bois , ces champs flétris ,
Ce bruit sourd et lointain , ce ciel couvert d'orages ,
Sont peut-être pour nous de funestes présages ;
Nous sommes menacés. Oui , répondoit Lubin ,
Nous ne nous rendrons plus sur ce côteau voisin ,
Nous vivrons au hameau : mais , si tu m'es fidelle ,
Je supporterai tout. Hélas ! lui disoit-elle ,
Je t'aimerai toujours , mais je te verrai moins ;
Et puis dans le village il est tant de témoins :
Nous ne serons plus seuls. Le couple aimable et tendre
S'aperçut que la nuit commençoit à descendre ;
Il reprend en rêvant le chemin du hameau ,
Et près de la forêt il rencontre un tombeau :
C'est-là qu'heureuse et belle , et chère à sa contrée ,
De l'amant qu'elle aimoit et des siens adorée ,
Descendait Licoris à la fleur de ses ans.

L'aspect de ce tombeau consterne nos amans ;
Ils s'arrêtent tous deux ; leur vue et leurs pensées
Sur ce lugubre objet restent long-temps fixées :
Tous deux sans se parler , tous deux sans mouvement ,

Demeurent appuyés au fatal monument :
 Enfin, les yeux remplis des pleurs qu'ils vont répandre,
 Et jetant l'un à l'autre un regard triste et tendre,
 Pénétrés à-la-fois de douleur et d'amour,
 Ils jurent de s'aimer jusqu'à leur dernier jour.

Ces sermens, un baiser raniment leur courage,
 Et, semblable au rayon qui perce le nuage,
 Le plaisir dans leurs yeux brille à travers les pleurs;
 L'espérance et l'amour ont charmé leurs douleurs.

Mais dans l'âge avancé, lorsque l'homme apprécie
 Ce songe d'un moment qu'il appelle la vie,
 Quand le voile est tombé, quand le fardeau des ans
 Et l'ennui de l'Automne ont accablé nos sens,
 Tandis qu'autour de nous la nature mourante
 Inspire les regrets, imprime l'épouvante;
 Quel appui, quel secours pourroit dans ces momens
 Ou rassurer notre âme, ou calmer ses tourmens ?

VOYEZ-vous ces oiseaux s'élançant des vallées ?
 Les airs sont obscurcis par leurs troupes ailées ;
 Ils s'assemblent en foule au retour des frimats.
 Ils erroient dispersés, lorsque dans nos climats
 Ils jouissoient en paix des dons de la nature.
 Contens, ils vivoient seuls. La faim et la froidure,
 La crainte et la douleur les ont unis entre eux.
 A côté l'un de l'autre, ils sont moins malheureux ;
 C'est le sort des humains rassemblés dans les villes.

Partons , retirons-nous dans ces communs asiles ;
C'est-là qu'un peuple aimable, au sein d'un doux loisir,
Sait goûter , ou du moins espérer le plaisir.
C'est l'abri que le ciel présente à nos misères ;
L'homme foible et sensible y pleure avec ses frères.

O DIVINE amitié ! nœuds sacrés et puissans ,
Doux rapport des esprits , des goûts , des sentimens,
Plaisirs purs et profonds , délices de la vie ;
Vous charmez les langueurs de mon âme affoiblie.
J'ai des amis constans , éclairés , vertueux ;
Avec eux je puis tout , et ne puis rien sans eux :
Ils arment ma raison de leurs conseils utiles ;
Leur main vers la vertu conduit mes pas débiles,
Et mon esprit , semblable aux foibles arbrisseaux,
S'élève en embrassant ces superbes ormeaux.
Ah ! je pourrai dans peu les voir et les entendre ;
Dans mon cœur attendri leurs cœurs vont se répandre,
J'oublierai mes douleurs ; et leurs doux entretiens ,
Me rendant par degrés le sentiment des biens ,
S'il en est que le ciel me refuse à moi-même ,
J'en jouirai du moins dans les mortels que j'aime.
Plaisirs de mes amis , vous remplirez mon cœur !
Oui je verrai , B ** , ta gloire et ton bonheur ;
J'entendrai célébrer ta vertu bienfaisante ,
Ton âme toujours pure et toujours indulgente ,
Ta valeur , ta raison , ta noble fermeté ,

Ton cœur ami de l'ordre, et juste avec bonté;
Je verrai la compagne à tes destins unie,
Embellir ton bonheur, seconder ton génie,
Et pour elle et pour toi croître de jour en jour
Du public éclairé le respect et l'amour.
Vos succès, vos plaisirs, votre union charmante,
Ce spectacle si doux de la vertu contente,
Me tiendront lieu de tout; et, sans les regretter,
Je perdrai les plaisirs que l'Hiver va m'ôter.



ARGUMENT.

TEMPÊTES et déluge qu'amène ordinairement le solstice d'hiver. Sentimens de frayeur qu'inspire le désordre des élémens. Réflexions sur l'ordre général de l'univers. Gelée. L'Hiver sous le cercle polaire, dans nos climats. Givre, neiges, glaces, et leurs effets dans les pays de montagne. État de la nature, dont souffrent tous les êtres sensibles. Ses rigueurs inspirent à l'homme une tristesse profonde. L'homme a reçu le génie de l'invention, qui ne peut être excité que par des besoins. Il doit aux rigueurs de la nature l'état social. Naissance de la société : ses progrès. Les arts et les sciences naissent tous de quelque besoin. Les beaux-arts, l'élégance des mœurs naissent du besoin de plaire et de l'amour. Plaisir que donne la société dans sa perfection. La plupart de ces

plaisirs ne sont point nécessaires au bonheur, même pendant l'hiver. Tableau de la vie champêtre dans cette saison.—La vie-heureuse d'un grand seigneur avancé en âge et retiré dans ses terres, où il excite l'industrie et fait du bien.



L' H I V E R.

QUEL bruit s'est élevé des forêts ébranlées,
 Du rivage des mers, et du fond des vallées ?
 Pourquoi ces sons affreux, ces longs rugissemens,
 Ce tumulte confus, ce choc des élémens ?
 Le fougueux Aquilon déchaîné sur nos têtes,
 Sous un ciel sans clarté promène les tempêtes ;
 Il siffle, tourne, gronde, et des vallons déserts,
 Rapide tourbillon s'élançant sur les mers,
 Il élève des monts sur leurs voûtes profondes,
 Sur les bords effrayés brise les vastes ondes,
 Et des bornes d'Alcide aux rives de Thulé
 Balance l'Océan sur le globe ébranlé.
 Les vents du haut des cieus précipitent les nues ;
 Nos champs ont disparu sous des mers inconnues ;
 Sur les eaux qui tomboient le ciel verse des eaux ;
 Les torrens sont pressés par des torrens nouveaux ;
 Les fleuves en fureur ont franchi leurs rivages,
 Jusqu'au penchant des monts ils portent leurs ravages,
 Et des ponts abattus, des hameaux renversés,
 Ils roulent dans leur sein les débris dispersés.
 Quelques arbres épars dans d'immenses vallées,
 Élevant sur les eaux leurs tiges dépouillées,
 Offrent de vains appuis à des infortunés

Luttans contre les flots , par les flots entraînés.
 Ces ondes et ces vents qui se livrent la guerre ,
 Jusqu'en ses fondemens ont fait trembler la terre ;
 Le monde est menacé du retour du chaos ;
 Et l'humide élément vainqueur de ses rivaux ,
 Vainqueur du dieu du jour , dans la nature entière
 Semble éteindre aujourd'hui la vie et la lumière.
 O terrible ouragan , suspendez vos fureurs !
 O campagne , ô nature , ô théâtre d'horreurs !
 Quoi ! d'un père adoré l'univers est l'ouvrage ,
 Il hérit ses enfans , et voilà leur partage !

Le soleil sans paroître avoit fini son tour ,
 Et la nuit succédoit aux ténèbres du jour ;
 J'entendois les combats de Neptune et d'Éole.
 J'étois seul , éloigné de l'ami qui console ,
 Et d'un peuple léger qui , du moins un moment ,
 Dissipe de nos maux le triste sentiment.
 Je me trouvois alors dans ma retraite obscure ,
 Abandonné de tous , en proie à la nature.
 L'image des débris du monde dévasté ,
 D'un ciel tumultueux la sombre majesté ,
 Les ténèbres , les vents augmentoient ma tristesse.
 Je cherchois un appui qui soutînt ma faiblesse ,
 Qui donnât quelque joie à mon cœur opprimé ,
 Et rendit l'espérance à ce monde alarmé.
 A travers ce chaos , dans ce désordre extrême ,
 Mon cœur épouvanté cherchoit l'Être suprême.

CEPENDANT, au milieu de ces grands mouvemens,
L'Éternel imposa le calme aux élémens.

L'orage avoit tari le vaste sein des nues ;

Déjà se divisoient leurs ondes suspendues ;

Et le flambeau des nuits , d'étoiles entouré ,

Montoit sur l'horizon , d'un jour pâle éclairé.

Les nuages légers fuyant dans l'air humide ,

Sembloient entraîner tout dans leur ombre rapide.

On voyoit les forêts et les monts s'ébranler ,

Et dans l'air incertain les astres osciller.

Ce bruit sourd qui précède et qui suit les orages ,

Expiroit dans les bois et le long des rivages.

Je sentis se calmer le trouble de mon cœur.

Mon esprit s'élevoit jusques à son auteur ;

Je suivois la nature en ses métamorphoses ;

Et , cherchant les rapports des effets et des causes ,

Je vis , ou je crus voir l'ordre de l'univers.

Ces orages , disois-je , et ces tristes hivers ,

Nos maux et nos plaisirs , nos travaux et nos fêtes ,

Les frimats, les chaleurs, les beaux jours, les tempêtes,

Sont dans l'ordre éternel l'un à l'autre enchaînés.

Ils naissent de leur cause aux jours déterminés ;

Et par ces changemens, la sagesse infinie

Dans l'univers immense entretient l'harmonie.

Les vents qui sur ces mers tourmentoient ces vaisseaux ,

Sur un rivage aride ont apporté les eaux ;

Les esprits sulfureux , les sels , l'huile éthérée ,

Dispersés par ces vents de contrée en contrée,
 Éléments de la sève, y vont rendre féconds.
 Les champs couverts de chaume, usés par les moissons.
 Hiver, cruel hiver, ton retour salutaire,
 A de nouveaux présens doit disposer la terre.
 Tandis que sur ces bords tu répands les frimats,
 Le globe des saisons va sur d'autres climats
 Renouveler la vie, et varier l'année.
 Soleil, marche, et poursuis ta carrière ordonnée;
 Nous te verrons dans peu recommencer ton cours,
 Et ramener encor la joie et les beaux jours.
 Voulons-nous jouir seuls de ta clarté féconde,
 Que doivent partager tous les peuples du monde?
 C'est ainsi que d'un Dieu méditant les desseins,
 Admirant ce grand tout, ouvrage de ses mains,
 J'instruisois ma raison à subir sans murmure
 Ces rigueurs d'un moment qu'a pour nous la nature.

LES AIRS étoient sereins ; des soleils radieux
 Semoient de leurs traits d'or le bleu sombre des cieux :
 Mais Borée apporta ces frimats invisibles,
 Ces atômes perçans, ces dards imperceptibles
 Que lui-même entassa sous le pôle étoilé,
 Près des monts de cristal qui couronnent Thulé.
 Là, le terrible Hiver établit son empire.

Dans ces lieux désolés où la nature expire,
 Habitent le désordre et l'uniformité.

Au bord de l'horizon le soleil arrêté ,
Y poursuit sans chaleur sa paisible carrière ,
Roule six mois entiers autour de l'hémisphère ,
Descend , se précipite , et six mois éclipsé ,
Laisse régner la nuit sur l'horizon glacé .

Le pôle lance alors des feux rouges et sombres ;
Et leur triste lueur qui lutte avec les ombres ,
De ces climats affreux éclaire les horreurs .
L'Hiver en ce moment s'y livre à ses fureurs ;
Il subjugué Neptune , il couvre de ses chaînes
Cette mer ténébreuse où les vastes baleines ,
Se montrant en Automne aux yeux des matelots ,
Sembloient de longs écueils élevés sur les flots .
Il envoie au midi la peur et les orages ,
La famine et les vents , la mort et les ravages .
D'un froid âpre et funeste il pénètre nos sens .
Le soleil lance en vain quelques traits impuissans ;
La nuit revient d'abord augmenter la froidure .
Des chaînes de cristal ont chargé la nature .
On n'entend plus le soir la course des ruisseaux ;
La cascade muette a suspendu ses eaux ;
Et souvent le berger , au lever de l'aurore ,
L'observe en l'écoutant , et croit l'entendre encore .
Les glaçons réunis sur les vastes étangs ,
Renferment sous un mur leurs tristes habitans .
Ce fleuve est enchaîné dans sa course rapide ;
Il voudroit s'élançer de sa voûte solide ,

Sous le cristal vainqueur il roule emprisonné.

De givres, de glaçons ce bois est couronné ;

Ils brillent suspendus à la branche flétrie ,

Et d'un voile d'argent ils couvrent la prairie.

Mais de nouveaux frimats rassemblés dans les airs

Présent sans mouvement sur les côteaux déserts ,

Et la voûte des cieux , qui semble être abaissée ,

Dépose avec lenteur la vapeur condensée.

Le fermier qui parcourt les guérets confondus ,

Au milieu de ses champs ne les reconnoît plus.

Une vaste blancheur sur le monde étendue ,

Est la seule couleur qu'il présente à la vue ;

Ce voile universel dérobe à tous les yeux

Les ouvrages de l'homme, et les bienfaits des dieux.

Aux flancs des monts altiers, à leurs cimes glacées,

L'Hiver a suspendu les neiges entassées ;

Et lorsqu'aux champs de l'air luttent les Aquilons,

Quand les feux du soleil pénètrent les glaçons ,

Détachés tout-à-coup des Alpes ébranlées ,

Ils tombent à grand bruit dans ces riches vallées

Où l'homme a conservé ses vertus et ses droits ,

Où paisible et guerrier, libre et soumis aux lois ,

L'habitant fortuné de la sage Helvétie

Parcourt d'un pas égal l'espace de la vie!

LA, j'ai vu deux époux, ou plutôt deux amans :

Leurs cœurs s'étoient donnés leurs premiers sentimens ;

Quelques champs étendus au pied d'un mont fertile,
 Un verger, un bois sombre, entouroient leur asile ;
 La même volonté sembloit les animer.

Modérés , bienfaisans , satisfaits de s'aimer,
 Souvent sous l'humble toit qu'habitoit l'indigence,
 Le couple fortuné conduisit l'abondance.

La tendresse contente ajoute à la bonté.

Un jour où le soleil prodiguant sa clarté,
 D'émeraude et d'azur, de rubis et d'opale
 Semoit des monts glacés la pente orientale,
 Et rendoit l'espérance à l'homme, aux animaux ;
 Impatient d'agir , lassé d'un long repos ,
 Pour suivre le chamois errant dans la montagne ,
 Le jeune et tendre époux s'arrache à sa compagne :
 Une terreur secrète attrista ses adieux.

Mais , avant qu'Hespérus eût brillé dans les cieux ,
 Il retourne à pas lents et courbé sous sa proie.

Son fils , à sa rencontre accourt ivre de joie ;
 Le père l'apperçoit , et , lui tendant la main ,
 Le soutient sur la glace et poursuit son chemin.

Déjà de sa cabane il découvroit l'entrée ;
 C'est-là qu'il va revoir une épouse adorée ;
 Il croit jouir bientôt de ses embrassemens.

Il voit le mont trembler jusqu'en ses fondemens ;
 Et des glaçons flottans sur sa croupe ébranlée
 La masse tombe , roule, et comble la vallée ;
 Jusqu'aux voûtes des cieux leur chute a retenti.

Du couple vertueux l'asile est englouti.
 Hélas ! sous ces glaçons l'épouse ensevelie,
 Aux jours de son bonheur va donc perdre la vie !

Les yeux levés au ciel et les bras étendus,
 L'époux foible, mourant, répète, elle n'est plus.
 Son fils pâle, tremblant aux genoux de son père,
 Et les baignant de pleurs, lui demande sa mère.
 Ils tombent languissans sur les sillons glacés,
 Et des bras l'un de l'autre entourés et pressés,
 Ils confondent leurs pleurs, leurs cris lents et pénibles.

Aussitôt des voisins généreux et sensibles,
 Viennent les enlever à ces scènes d'horreur.
 Le père entre leurs bras s'agite avec fureur,
 Il s'élançe et s'arrache à leur pitié cruelle.

Ah ! courons, mes amis, je l'entends qui m'appelle;
 J'y cours. Il dit, il vole, et la bêche à la main,
 Dans ces monts de cristal se traçant un chemin,
 Il croit ouvrir leur masse étendue et profonde.
 Un seul de ses voisins l'embrasse et le seconde ;
 Son délire du moins adoucit ses douleurs.
 Courbé sur les glaçons qu'il baigne de ses pleurs,
 A la clarté du jour et dans la nuit obscure,
 Combattant le sommeil, la faim et la froidure,
 Le malheureux époux, fatigué, harassé,
 Poursuit un mois entier son ouvrage insensé.

Mais il revoit enfin la vérité funeste ;
 Et mesurant des yeux le travail qui lui reste ,

Désolé, sans espoir, avide de la mort,
Il veut se dérober aux horreurs de son sort :
Il regarde son fils, et se soumet à vivre.
Je n'ai pu, disoit-il, la sauver ni la suivre ;
Idole de mon cœur, charme de tous mes jours,
Je vivrai pour t'aimer, pour te pleurer toujours.

Le soleil cependant éclairait la contrée.
Bientôt des vents du sud l'haleine tempérée
Amollit, pénétra les glaçons entassés,
Et du sein moins profond des frimats affaissés,
L'époux infortuné voit sortir le platane
Dont la tige autrefois ombrageoit sa cabane.
Saisi dans ce moment de joie et de terreur,
Il reprend son travail, le quitte avec horreur,
Y revient en tremblant. Sous la voûte écroulée,
Il lui semble revoir son épouse accablée,
Son sein livide et froid, ses traits défigurés,
Ou sous les murs sanglans ses membres déchirés :
Il étoit poursuivi par cette affreuse image.
Un bruit lugubre et sourd interrompt son ouvrage ;
Il entend sous la glace une voix et des cris,
Il entend... c'est son nom et le nom de son fils ;
Il prête en frissonnant une oreille attentive.
Ciel ! ô ciel ! seroit-ce elle, est-ce une ombre plaintive ?
Serait-il retombé dans son égarement ?
Il le craint ; mais son fils, son fils en ce moment
A reconnu la voix, et s'écrie, ô ma mère !

Hors d'eux-mêmes, tremblans, et le fils et le père
 Frappent sur les glaçons à coups précipités ;
 Et bientôt des frimats les restes écartés ;
 Leur laissent voir du toit les solives puissantes
 Qui n'ont point succombé sous leurs charges pesantes.
 La porte sur ses gonds tourne et s'ouvre à leurs voix !
 Chère épouse... elle vit... c'est elle... je la vois.
 Elle s'élançe à lui , foible, pâle, égarée ;
 Et tombant dans ses bras dont elle est entourée ,
 Baise son front chéri qu'elle inonde de pleurs.
 Cher ami... cher époux... que j'ai plaint tes douleurs !
 Hélas ! sous ce tombeau, dans cette nuit profonde ,
 Je disois, il perd tout, le voilà seul au monde.
 Il ne pouvoit répondre, et tous deux en pleurant,
 Dans leurs bras tour-à-tour serroient le jeune enfant.
 J'ai vu ces deux époux : les soins, la complaisance,
 Achèvent leur bonheur commencé des l'enfance ;
 Ils vivent l'un par l'autre, ils existent pour eux ;
 Le jour succède au jour, et les voit plus heureux.

CEPENDANT l'Hiver règne, et l'astre de la vie
 Dissimulant sa force à la terre engourdie,
 Les végétaux mourans sous la neige enfermés,
 N'offrent plus la pâture aux êtres animés.
 Des champs et des forêts l'hôte le plus timide,
 S'arme contre la faim d'une audace intrépide,
 Et courant au hameau, semble avoir oublié

Et

Et les pièges mortels , et l'homme sans pitié.
Hélas ! l'homme ou la faim lui vont ôter la vie.

L'hôte informe et cruel de la sombre Hercinie
S'instruit à triompher des horreurs des saisons.
Il marche d'un pas lent , hérissé de glaçons ,
Où dans un antre obscur , fièrement impassible ,
Il oppose au besoin son courage inflexible.

Les tyrans des forêts , par la faim dévorés ,
Impatients du meurtre et de sang altérés ,
Quittent pendant la nuit les bois et les montagnes ,
Et courant en fureur à travers les campagnes ,
Ils osent s'élançer sur l'homme épouvanté.

Ce roi de l'univers , sa grace et sa fierté ,
Ce front où de son rang la noblesse est empreinte ,
Ne leur inspire plus le respect et la crainte.

Ces monstres affamés cherchent dans les tombeaux
Des ossemens poudreux ou d'horribles lambeaux :
On entend quelquefois des cris lents et funèbres ,
Des hurlemens affreux rouler dans les ténèbres ,
Et se mêler dans l'air aux tristes sifflemens
Qui partent d'un vieux dôme ébranlé par les vents :
Ces funestes concerts que les monts réfléchissent ,
Semblent être l'écho des mânes qui gémissent.

Le lâche qui poursuit l'innocent opprimé ,
L'ingrat qui blesse un cœur dont il étoit aimé ,
Le perfide assassin , le monstre sanguinaire
Qui plonge le couteau dans le sein de son frère ,

Croit voir en ce moment les spectres des enfers,
 Et leurs lugubres jeux couvrir les champs déserts ;
 Leurs longs gémissemens, leurs clameurs lamentables,
 Retentissent dans l'ombre au fond des cœurs coupables.

AR ! si l'ami des lois, le juste est sans remords,
 S'il n'entend point les cris des démons ou des morts,
 Il souffre, il voit souffrir. Sur tout ce qui respire,
 La douleur et la mort étendent leur empire.

O toi qui fis nos sens, toi qui formas nos cœurs,
 Ou rends-moi moins sensible, ou suspens tes rigueurs.
 Dieu qui disposas tout, Dieu dont les mains fécondes
 Ont tiré du néant les soleils et les mondes,
 Ne pouvois-tu de l'homme écarter les douleurs ?
 Glacé par les frimats, brûlé par les chaleurs,
 Jeté par la nature à travers les orages,
 Sur des bords ennemis, dans des déserts sauvages,
 Abandonné sans force au choc des élémens,
 Le martyr de ses sens et de ses sentimens,
 De chagrins en chagrins conduit par l'espérance,
 Il passe dans les pleurs son moment d'existence,
 Et se traîne, accablé sous le poids de ses maux,
 Sur un monde en ruine, à travers les tombeaux.

Mais c'est trop oublier les bontés de mon maître,
 Et les plaisirs sans nombre attachés à mon être.
 Talens, amour des arts, agréables instincts,
 Palais où le bon goût préside à nos festins,

Cercles brillans et gais où la raison s'éclaire ,
 Où l'esprit s'embellit par le desir de plaire ,
 Doux besoin du plaisir , aimable volupté ,
 Sentimens animés par la société ,
 Tendres liens des cœurs , amitié sainte et pure ,
 Peut-être expiez-vous les torts de la nature.

AIMONS, vivons ensemble, adorons notre auteur :

Il a mis dans nos seins le génie inventeur ,
 Et de ce noble instinct l'activité féconde
 Asservit à nos vœux les airs , la terre et l'onde ;
 Mais ce génie enfin devoit être excité.

L'homme sans ses besoins n'eût jamais inventé.
 Tourmenté par les vents, le froid et les orages ,
 Un jour il assembla des joncs et des feuillages ;
 Les chênes recourbés s'unirent en berceaux ,
 Et la hutte parut sous son toit de roseaux.

Pour calmer de la faim la fureur effrénée ,
 Souvent il arrachoit une herbe empoisonnée ;
 Et pour ne craindre plus la faim ou les poisons ,
 Il planta les jardins , fit naître les moissons.

L'homme, avant ces deux arts, errant à l'aventure,
 Alloit aux animaux disputer la pâture.

Le lion furieux et le tigre affamé ,
 Triomphoient aisément d'un rival désarmé :
 Souvent il échappoit ; mais , couvert de morsures ,
 Il portoit en tremblant ses mains sur ses blessures :

Il fuyoit au hasard ; ses cris longs et perçans
Remplissoient des forêts les antres gémissans ;
Les insectes de l'air , la ronce ensanglantée ,
Aigrissoient les douleurs de la plaie irritée ;
Et bientôt épuisé , rampant avec effort ,
D'un son de voix horrible il invoquoit la mort.

On vit alors la fronde en cercle balancée ;
La pierre inévitable aux monstres fut lancée ;
La massue écrasa les tyrans des forêts ,
Et l'arc en s'étendant les perça de ses traits.

La rigueur des hivers , à l'homme encor sauvage ,
Du feu tombé des cieux apprit à faire usage.
Sans doute il vit un jour des cyprès embrasés ;
La foudre serpençoit sur leurs rameaux brisés.
Ce prodige étonnant l'homme foible et stupide ,
Il observa le feu dans sa course rapide ,
Et le vit dans les bois s'étendre ou s'arrêter.
Il apprit à l'éteindre , à le ressusciter ;
Il asservit enfin l'élément indocile ,
Qui devint dans ses mains un instrument utile.

Aux rives d'Arétuse , aux bords des Lestrigons ,
Un jour dans leurs forêts les peuples vagabonds ,
Effrayés d'un bruit sourd et semblable au tonnerre ,
Qui grondoit sous les eaux et rouloit sous la terre ,
Virent au même instant le soleil se voiler ,
Les plaines se mouvoir , les forêts s'ébranler ,
La mer en bouillonnant s'élever jusqu'aux nues .

Et les vents balancer ses vagues suspendues.
 L'Etna tonne ; il s'entr'ouvre , et de ses flancs brisés
 Il vomit à grand bruit des torrens embrâsés.
 Les éclairs jaillissoient de sa cîme tremblante ;
 Il lançoit des rochers , une cendre brûlante.
 Atteint par ces rochers , par les flots enflammés ,
 Déchirés et sanglans , à demi consumés ,
 Les humains , les troupeaux , les animaux sauvages ,
 Fuyant , se rencontrant sous les mêmes ombrages ,
 Rapprochés par la peur , égarés , éperdus ,
 Remplissoient les déserts de leurs cris confondus.

Le ciel se calme enfin ; la nature est tranquille ,
 Et chaque être animé reconnoît son asile.
 Dans les torrens de soufre , et qui fumoient encor ,
 L'homme voit éclater l'argent , le fer et l'or ;
 Il apprend que le feu peut les rendre fluides.
 Bientôt dans tous les arts ses progrès sont rapides :
 Le bronte industrieux alluma ses fourneaux.
 Sous les monts du Lipare , aux antres de Lemnos ,
 Le métal enflammé coule , étincelle , écume ,
 Et le pesant marteau retentit sur l'enclume.

Déjà l'acier tranchant , sous ses coups redoublés ,
 Fait tomber du Tmolus les ormes ébranlés ;
 Les marbres divisés ont crié sous la scie ;
 La bêche ouvre des champs la surface endurcie ;
 Et le coursier d'Enna , regrettant ses forêts ,
 Traîne le soc rampant à travers les guérets.

L'homme jouit alors des trésors de la terre ;
Il ne se borna plus au triste nécessaire ,
Et se trouva des goûts et des besoins nouveaux.
Il fallut rapprocher les arts et les travaux.
Des bords de l'océan , des forêts enflammées ,
Sortirent des cités par les arts animées ;
Et la voile, en cédant au mouvement des airs ,
Emporta le vaisseau qui sillonna les mers.
L'homme, bravant l'orage et les flots infidèles ,
Alla chercher au loin des voluptés nouvelles.

JADIS dans les forêts les sauvages humains ,
Souvent l'un contre l'autre avoient armé leurs mains ;
Sur le sable rougi du sang de l'innocence ,
Le sang étoit encor versé par la vengeance :
La crainte les soumit au frein sacré des lois.
On arma de faisceaux des consuls ou des rois :
Leur pouvoir eut long-tems des bornes salutaires ;
Du bonheur des humains sages dépositaires ,
Monarques bienfaisans , citoyens couronnés ,
Ils inspiroient des mœurs aux peuples fortunés.
L'homme eut alors la paix, les vertus, l'abondance ;
Mais à ses mœurs encore il manquoit l'élégance ,
Il manquoit les beaux arts. Le plus vif des desirs ,
Ce besoin qui conduit au plus doux des plaisirs ,
L'amour donna l'essor aux talens , au génie.
Il mesura le chant , fit naître l'harmonie.

L'homme , à peine arraché des antres et des bois ,
Au son des instrumens sut marier sa voix ;
L'art donné par l'amour servit à l'amour même ;
Le chant des premiers airs exprima , je vous aime.

L'unisson de la voix , celui des instrumens ,
Portoit dans tous les nerfs de doux frémissemens ;
Remué par ces sons , s'agitant en cadence ,
L'homme fut étonné de connoître la danse ;
Elle animoit ses jeux , augmentoit sa gaîté ,
Et dispoit encor l'âme à la volupté.

Mais il est d'autres arts que l'amour a fait naître.

Tendre Dibutadis , c'est lui qui fut ton maître ,
Et dans ta main tremblante il plaça le crayon
Qui traça sur un mur l'ombre de Polémon.

A peine des beaux arts on entrevit l'aurore ,
L'homme en offrit l'hommage au sexe qu'il adore ;
Ce sexe en fut l'arbitre. Apollon enchanté
Fit recevoir les lois que dictoit la beauté :
On vit naître le goût , les graces , la décence ;
Dans les arts et les mœurs on connut l'élégance.
D'un peuple délicat sur le choix des plaisirs ,
Un luxe ingénieux amusant les loisirs ,
Le besoin de jouir , de plaire et d'être aimable ,
Répandit sur la vie un charme inexprimable.

Voyez dans ces palais , au jour de cent flambeaux
Dont les feux répétés tremblent dans les cristaux ,
Vainqueur du sombre hiver , à l'abri des tempêtes ,



L'homme ordonner des jeux et disposer des fêtes.
 Sur ces riches lambris l'opulence et les arts
 Semblent se disputer de fixer vos regards.
 Ici, par les Vanloo la nature exprimée,
 Respire, pense, agit sur la toile animée;
 Là, l'aiguille savante égala les pinceaux :
 La volupté choisit le sujet des tableaux.

Mais le bal va s'ouvrir chez Hébé, chez Alcine:
 L'or et l'émail des fleurs, les perles et l'hermine,
 De la foule élégante ornent les vêtements.
 L'incarnat des rubis, le feu des diamans,
 Répandent un jour doux sur les charmes des belles,
 Et les yeux avertis vont se fixer sur elles.
 Le desir de tout vaincre et l'espoir du succès,
 Brillent modestement dans leurs yeux satisfaits.
 Le feu de leurs regards s'anime avec la danse.
 L'amour, sans se montrer, fait sentir sa présence,
 Et plein d'un sentiment vif et délicieux,
 Chacun sent le plaisir qu'il voit dans tous les yeux.

Entrez dans ces salons où de bruyans Protées
 Échangent en riant leurs formes empruntées,
 Où la nuit, le tumulte & les masques trompeurs
 Font naître à chaque instant d'agréables erreurs :
 Là, le maintien décent, la froide retenue,
 N'imposent point la gêne à la joie ingénue :
 Là, les sexes, les rangs, les âges confondus,
 Suivent, en se jouant, la Folie et Momus.

O doux amusemens d'une aimable jeunesse !
Dans les jours des frimats vous charmiez ma tristesse ;
Lorsque j'étois encore à la fleur de mes ans.
Mais j'oppose aujourd'hui les arts et les talens
Aux langueurs des hivers , au déclin de mon âge,
Et je goûte un bonheur aussi doux et plus sage ;
Je veux que mes plaisirs m'inspirent des vertus.

J'entendrai Cornélie , Alvarès et Burrhus :
L'âme dans ces héros se choisit des modèles,
Et s'essaye avec eux à des vertus nouvelles ;
Là, tous nos sentimens sont purs et généreux ;
Là, mon cœur attendri s'attache aux malheureux :
Je voudrois m'élaner au secours de Zopire.
Que j'ai versé de pleurs sur la mort de Zaïre!

Mais ces pleurs étoient doux ; le plaisir d'admirer,
Autant que la pitié , me forçoit à pleurer.
O spectacles divins ! écoles respectables
Du véritable honneur, des vertus véritables !
Théâtre où , pour instruire et les grands et les rois ,
L'auguste vérité fait entendre sa voix,
Pourrai-je vous quitter pour les jeux de Thalie ?
Oui , d'aimables censeurs de l'humaine folie
Vont sur une autre scène amuser mon loisir ,
Et déguiser encor leurs leçons en plaisir :
Ils nous ont délivré des gothiques usages ,
Des antiques travers , du vernis des vieux âges ;
Ils corrigent en nous ces défauts, ces erreurs,

Qui pourroient altérer les charmes de nos mœurs.
Mais ne peut-on jouir sans songer à s'instruire ?

Les muses , les amours , unis pour me séduire ,
M'enlèvent à l'instant dans un monde enchanté ,
Où tout vante , respire et peint la volupté.
Melpomène est ici plus tendre que terrible ;
C'est au plaisir d'aimer qu'elle me rend sensible.
Quels sons harmonieux ! quels tableaux ravissans !
Tous les arts à-la-fois séduisent tous mes sens ;
Les chants et les beaux vers ont charmé mon oreille ;
Mes regards sont conduits de merveille en merveille :
Je descends de l'Olympe au bord des vastes mers ;
J'ai vu les champs de Mars, et la nuit des enfers ;
Je leur vois succéder de rians paysages ,
Où de jeunes beautés dansent sous les ombrages ;
Leurs pas pleins de mollesse irritent mes desirs ;
Leurs bras voluptueux m'invitent aux plaisirs.
Ici les spectateurs , ce choix d'un peuple aimable ,
Sont encore à mes yeux un spectacle agréable.

C'EST vous, sexe enchanteur, à qui ce peuple heureux
Doit ces jeux si brillans , ces théâtres pompeux.
Lorsque le grand LOUIS suspendoit ses conquêtes,
Tous les arts concouroient à vous donner des fêtes ;
Les talens rassemblés célébroient dans sa cour ,
Ses victoires , ses goûts , vos charmes et l'amour.

Des mœurs et des plaisirs arbitres éclairées,

Vous avez en tout tems illustré nos contrées ;
Vous changiez en héros nos stupides aïeux.
C'étoit pour mériter un regard de vos yeux ,
Qu'ils couroient ou défendre , ou venger l'innocence ;
Un mot de votre bouche étoit leur récompense.
Le vaillant Paladin vous consacroit son bras :
C'est vous qu'il invoquoit au milieu des combats ;
Il vous rendoit un culte ; et ces honneurs suprêmes
Vous élevoient encore au dessus de vous-mêmes.
Illustres par vos choix , et non par vos rigueurs ,
Vous cédiez noblement à de nobles vainqueurs ;
Vous portiez la bonté dans des cœurs inflexibles ;
Aux charmes des beaux arts vous les rendiez sensibles.
On vit la courtoisie habiter les châteaux ;
L'esprit fut introduit dans les jeux des héros ;
Apollon célébroit les guerriers et les belles ;
Le Paladin chantoit et combattoit pour elles.

Régnez , sexe charmant , régnez sur l'univers !
C'est sur-tout au François à respecter vos fers ;
Qu'il doive encor sa gloire au desir de vous plaire.
Conservez , ranimez son brillant caractère ,
Cet amour pour son Prince et pour la liberté ,
L'art d'embellir la vie et la société ,
Et ce mélange heureux de souplesse et d'audace ,
De force et de gaîté , de grandeur et de grace.

MAIS quoi ! pour triompher de l'ennui des hivers ,

Faut-il donc tous les arts, les bals et les concerts ?
 O ! si je puis revoir mes campagnes chéries,
 M'égarer un moment dans les plaines fiétries,
 Chercher dans les vallons la trace des beautés
 Qu'ils offroient, au Printems, à mes yeux enchantés,
 Me retrouver encore auprès de la nature,
 Espérer les zéphirs, et prévoir la verdure !
 Là, sous un toit modeste aux Muses consacré,
 Et de chantres divins, de sages entouré,
 Je jouirois en paix des charmes de l'étude.

Heureux l'ami des arts qui, dans la solitude,
 Sait goûter tour-à-tour l'Arioste et Milton,
 Et revient s'éclairer entre Locke et Newton !
 Heureux qui sait jouir, et qui cherche à connoître !

Muses, guides de l'homme, ornemens de son être,
 Vous qui lui découvrez d'utiles vérités,
 Et le rendez sensible aux graces, aux beautés,
 Muses, je vous aimai dès l'âge le plus tendre:
 Je voulois tout sentir, tout peindre, tout apprendre.
 Ciel ! avec quel transport, quel plaisir vif et pur
 J'appris à distinguer sur le céleste azur,
 Ces globes dont Newton mesura la carrière,
 Et que l'astre du jour dore de sa lumière,
 De ces brillans soleils qui couvrent de leurs feux
 Des mondes ignorés suspendus autour d'eux !
 Mon esprit s'élançoit dans l'étendue obscure,
 Je voyois sous mes pas s'agrandir la nature,
 J'ajoutois

J'ajoutois chaque instant un monde à l'univers ;
Et franchissant encor l'immensité des airs ,
Revenu sur la terre , à ce point invisible
Qui décrit dans l'espace un trait imperceptible ,
J'observois les ressorts , les mœurs des animaux.
Je savois dans leurs rangs placer les végétaux ;
J'étois ravi de voir , à travers un méandre ,
La sève en circulant s'élever et descendre ;
J'appris pourquoi les mers bravant la pesanteur ,
Vont , deux fois en un jour , du pôle à l'équateur ;
Je cherchois dans les airs les causes du tonnerre ;
J'aurois voulu percer le centre de la terre ,
Voir sous la main du tems les marbres s'y former ,
Et sous les monts tremblans les métaux s'enflammer.

MAIS c'est l'homme aujourd'hui que j'aspire à connoître ;
Je cherche à pénétrer les secrets de son être ,
A retrouver en lui ces principes des mœurs
Qu'ont altérés le tems , nos lois et nos erreurs :
J'ouvre dans ce dessein les fastes de l'histoire.

Ces monumens confus de misère et de gloire
Me montrent les états l'un par l'autre abattus ,
Le choc des nations , et trop peu de vertus.
Je vois dans Ecbatane , ou sur les bords du Tibre ,
Sous le joug des tyrans , ou chez un peuple libre ,
L'homme moins protégé qu'enchaîné par les lois ,
Le jouet des tribuns , ou l'esclave des rois.

La fraude le subjuge, ou la force l'opprime.
 Noble amour des humains, fanatisme sublime,
 Qu'Athènes respira dans les lois de Solon,
 Seul démon de Socrate, âme du grand Caton,
 Vertu des Antonins, bonté vaste et féconde,
 Inspirez, conduisez les arbitres du monde,
 Et que le tems rapide amène à nos neveux,
 Non des siècles brillans, mais des siècles heureux.
 Que les muses, les arts et la philosophie
 Passent d'un peuple à l'autre et consolent la vie.
 Vérité, juste effroi des mortels corrompus,
 Puissans par les erreurs, et grands par les abus,
 Achève, il en est tems, de percer le nuage
 Qui te dérobe au peuple, et te déguise au sage.
 En vain l'aveugle orgueil et l'envie en fureur,
 Défendent contre toi l'ignorance et l'erreur;
 Ils n'éclipseront pas le jour qui vient d'éclorre,
 Et dont l'Europe entière a vu briller l'aurore.

SOUVENT les voyageurs m'entraînent sur leurs pas
 J'erre avec Magellan de climats en climats;
 Ou les voiles d'Anson m'emportent sur les ondes.
 Je compare les lois et les mœurs des deux mondes.
 J'aime à voir ces beaux lieux où les vents alizés
 Déposent la fraîcheur sur les champs embrasés,
 Où l'art n'a point encor subjugué la nature.
 L'homme y recueille en paix des moissons sans culture;

Les forêts à sa faim offrent des alimens ;
 Le froid n'offense point son corps sans vêtemens ;
 La nuit , dans un hamac qu'il suspend au branchage,
 Le jour, errant sans soins ou couché sous l'ombrage,
 Il est triste, indolent, sans mœurs et sans bonté ;
 Son âme s'endurcit dans sa stupidité ;
 Nul besoin n'éveillant sa sombre léthargie,
 Ainsi que sans lumière, elle est sans énergie.
 Je vole avec Bernier vers les portes du jour ;
 J'ai passé de Bengale aux champs de Visapour ;
 Je vois Agra , Delhy, nourrir un peuple immense,
 Mais qu'opprime en tout tems une injuste puissance :
 Là, d'un trône usurpé méprisables soutiens,
 Défenseurs des tyrans contre les citoyens,
 Les nobles, les omras dépouillent leur patrie ,
 Qu'enrichissent en vain son sol et l'industrie.

Tel est le sort de l'Inde, et de ces beaux climats
 Où jamais les hivers n'ont porté les frimats :
 Un sol riche , un ciel pur, et l'or sont leur partage.
 Le nôtre est la raison, l'horreur de l'esclavage,
 Un cœur ami des lois, et des vertus de Mars.

MAIS je reviens encor dans le temple des arts,
 Le sanctuaire s'ouvre , et j'apperçois Virgile .
 Il s'avance , appuyé sur le chanfre d'Achille :
 L'un sublime, touchant, naïf, impétueux ;
 L'autre sage , élégant , tendre et majestueux :

Je crois sentir en moi le feu qui les inspire.

Déjà dans cette erreur j'allois prendre la lyre,
 Lorsque j'entends la voix du vieillard de Téos.
 Le front paré de fleurs et de pampres nouveaux,
 Il rit, verse du vin, et chante sa maîtresse;
 Il me fait partager sa joie et son ivresse.
 Ovide me transporte au palais du soleil;
 Et, tranquille habitant de l'Olympe vermeil,
 J'échappe aux vents glacés, au froid de l'air humide.
 Sous les berceaux d'Eden, dans les jardins d'Armide,
 Je me sens ranimé par de douces chaleurs;
 J'y foule les gazons, j'y marche sur les fleurs,
 Et du pinceau des arts l'imposture agréable
 Donne à mes sens trompés un plaisir véritable.

Du plus grand de nos rois le chantre harmonieux
 Rempliroit seul mes jours d'instans délicieux:
 Vainqueur des deux rivaux qui régnoient sur la scène,
 D'un poignard plus tranchant il arma Melpomène;
 De la crédule histoire il montre les erreurs;
 Il peint de tous les tems les esprits et les mœurs.
 Que n'a-t-il point tenté dans sa carrière immense?
 Lui seul réunit tout, la force, l'abondance,
 Le goût, le sentiment, les graces, la gaieté.
 Le premier de son siècle, il l'eût encore été
 Au siècle de Léon, d'Auguste et d'Alexandre.
 Je ne puis plus, hélas! ni le voir, ni l'entendre:
 Perdu pour ses amis, il vit pour l'univers.

Nous pleurons son absence en répétant ses vers ;
 Je lui devrai du moins de vivre avec moi-même ,
 Et de nourrir en moi le goût des arts que j'aime ;
 A ce grand homme encor je devrai mes plaisirs.

MAIS tandis que l'étude occupe mes loisirs ,
 Lorsque je goûte en paix mon bonheur solitaire ,
 Il le faut avouer , du stupide vulgaire
 Les plaisirs de l'esprit sont encore ignorés.

Tout mortel est sensible , et peu sont éclairés.

Sages cultivateurs , dans vos humbles asiles ,
 Vos hivers sont remplis , vos loisirs sont utiles.
 Le bonheur de la vie est dans l'emploi du tems.
 Il faut des soins légers et des travaux constans ,
 Plus agir que penser. Vos jours toujours semblables
 Coulent dans des plaisirs simples , inaltérables ;
 Votre esprit est tranquille ; il sait de mois en mois
 Attendre la nature , en écouter la voix.

Du grenier affaissé la gerbe descendue ,
 Sur l'argile aplanié est déjà répandue ;
 Sous vos coups mesurés les épis écrasés ,
 Laissent sortir le grain de ses liens brisés :
 Bientôt dans la cité vous irez le conduire.
 Des nouvelles du tems vous pourrez vous instruire ,
 Et le jour de la fête , au pied du grand ormeau ,
 Charmer de vos récits le peuple du hameau.

Vous allez renverser sous leurs rameaux antiques

Les chênes dévoués à vos dieux domestiques ;
Vous délivrez un champ de grès embarrassé,
Ou l'entourez de pieux et d'un large fossé.

A ces jours si remplis succède la soirée,
Et votre cœur content n'en craint pas la durée ;
Un facile travail, de doux amusemens,
De la longue veillée abrègent les momens.

Tantôt la serpe en main vous divisez le hêtre,
Et préparez l'appui du pampre qui doit naître ;
Tandis que votre épouse, aux lueurs d'un brasier,
Dans l'ozier, avec art, entrelaçant l'ozier,
Précipite gaîment une chanson naïve,
Ou traîne en gémissant la romance plaintive.
Tantôt sous votre toit vos amis rassemblés,
Entourent vos foyers de cercles redoublés
Où préside un Nestor, l'oracle du village.

Il prédit au canton le beau tems et l'orage ;
Son voisin l'interrompt pour parler à son tour,
Et fait de longs récits ou de guerre, ou d'amour.
De l'antique féerie on raconte une histoire ;
L'orateur qui la croit, l'atteste et la fait croire.
Un spectre, dit l'un d'eux, paroît vers le grand bois ;
Le jour de la tempête on entendit sa voix.
Un autre en fait d'abord la peinture effrayante ;
Le crédule auditoire est saisi d'épouvante ;
Le silence et la peur augmentent par degré,
Et plus près du foyer le cercle est resserré.

Mais pendant ces récits, la robuste jeunesse
Se livre sans contrainte à sa vive aïgresse.
A peine la musette et l'humble chalumeau
Ont rassemblé le soir les galans du hameau,
Que dans un vaste enclos, préparé pour la danse,
Ils viennent étaler leur rustique élégance ;
Leurs pas sont ralentis ou pressés au hasard ;
Ils suivent sans cadence un instrument sans art.
Tous célèbrent en vers la beauté du village ;
La muse et la bergère ont le même langage.
Dolón cueille un baiser sur les lèvres d'Iris :
Le baiser est donné, mais il paroît surpris :
Au larcin de l'amant les témoins applaudissent,
Et de leurs longs éclats les voûtes retentissent.
O mortels innocens, que votre sort est doux !

UN SEUL mortel peut-être est plus heureux que vous.
Riche pour l'indigent, et pauvre pour lui-même,
Il répand le bonheur sur des vassaux qu'il aime.
Ses trésors sont le prix des travaux assidus ;
Son estime et son cœur sont le prix des vertus.
D'un canton qui l'adore il est souvent l'arbitre ;
Le bon sens est son code, et l'équité son titre.
Auprès de ses foyers asiles de la paix,
Aux rivaux irrités il dicte ses arrêts ;
Ils les mène à sa table oublier leur querelle,
Et Bacchus scelle entre eux une paix éternelle.

Je l'ai vu ce mortel si grand dans son bonheur,
J'ai vu ses plaisirs purs, le calme de son cœur.
De ses doux entretiens mon âme étoit ravie,
Ils traçoient à mes yeux le tableau de sa vie.

L'étude et les plaisirs, la guerre et les amours,
Ont rempli, me dit-il, l'instant de mes beaux jours ;
Mais dans ces tems d'erreur, de folie et d'ivresse,
J'ai cherché mes devoirs. J'ai vu que la noblesse,
Invitée aux emplois, appelée aux honneurs,
Doit au peuple son tems et l'exemple des mœurs.
J'ai passé dans les camps les momens de la guerre ;
Et quand LOUIS vainqueur eut désarmé la terre,
Je fus utile encor dans un état nouveau.
Les agréables soins d'un seigneur de château,
Les plaisirs d'un vie occupée et tranquille,
Me donnoient un bonheur plus pur et plus facile.
C'est aux champs que le cœur cultive ses vertus ;
C'est aux champs, mon ami, qu'on peut, loin des abus,
De l'usage insensé, du fard, de l'imposture,
Être ami de soi-même, amant de la nature.
J'étois content ; mais seul dans cet heureux séjour
Il manquoit à mon cœur les charmes de l'amour.
Je cherchai, je choisis une sage compagne,
Qui prit avec les goûts les mœurs de la campagne.
Nous élevions un fils pour l'état et pour nous ;
J'avois tous les plaisirs d'un père et d'un époux ;
Et je les ai perdus dans ces jours de tristesse,

Où l'homme qui vieillit sent déjà sa foiblesse,
Et cherche à s'appuyer sur des êtres chéris.
Mon ami, j'ai perdu mon épouse et mon fils.
De tout ce que j'aimois cette éternelle absence
Abattit mon courage, accabla ma constance :
Le jour, sur leurs tombeaux j'allois verser des pleurs,
Et je veillois la nuit pour sentir mes douleurs.
Mes regrets m'étoient chers, mais mon âme affoiblie
Tombant dans les langueurs de la mélancolie,
Je ne voyois plus rien à craindre, à désirer,
Et je perdois enfin la douceur de pleurer.

Un jour, où j'errois seul dans un vallon stérile,
Sous de sombres rochers, près d'une onde immobile,
J'entendis près de moi des accens douloureux.
Je me trouvai sensible aux cris d'un malheureux ;
Je courus à sa voix : ses plaintes redoublèrent ;
Je lui tendis les bras, et nos larmes coulèrent ;
Sans connoître nos maux, nous mêlions nos douleurs,
Et je lui savois gré de me rendre des pleurs.

Hélas ! l'infortuné, sans force, sans courage,
Se traînoit avec peine, et quittoit son village
Où la faim consumoit son père et ses enfans.
Je calmai sa douleur par de foibles présens,
Et j'allai consoler ses enfans et son père.
De leur toit délabré j'écartai la misère,
Et sentis auprès d'eux mes regrets s'adoucir ;
Je reconnus en moi la trace du plaisir.

A l'aride fougère, aux chardons-inutiles
 Cérès avoit livré ses champs les plus fertiles ;
 Un peuple nourri d'herbe et vêtu de lambeaux,
 Vainement au fermier demandoit des travaux.
 Je voulus réveiller cette triste indolence,
 Et rappeler ici l'industrie et l'aisance.
 Charmé de mes desseins, j'entrevis le bonheur,
 Et déjà le chagrin pesoit moins sur mon cœur.

L'indigent féconda la terre abandonnée ;
 Je payai ses momens. Du prix de sa journée
 Il meubla sa cabane et vêtit ses enfans ;
 Ils vivoient des moissons qui couronnoient mes champs.

Il faut rendre meilleur le pauvre qu'on soulage ;
 C'est l'effet du travail en tout tems , à tout âge.
 On vit dans mon château la veuve et l'orphelin,
 Rouler sur les fuseaux ou la laine ou le lin ;
 Les vieillards , par des soins, par des travaux faciles,
 Pouvoient jouir encor du plaisir d'être utiles ;
 On paya les impôts sans se croire opprimé :
 Tout fut riche et content , et moi je fus aimé.

O mon ami ! l'amour, les sens et la jeunesse,
 Des plaisirs les plus doux m'ont fait sentir l'ivresse ;
 Mais protéger le foible , inspirer la vertu,
 Est un plaisir plus grand , qui m'étoit inconnu.
 Ah ! quand l'heureux fermier , l'innocente fermière
 Accourent pour me voir au seuil de leur chaumière ;
 Lorsque j'ai rassemblé ce peuple agriculteur

Qui veille, rit et chante, et me doit son bonheur ;
Quand je me dis le soir sous mon toit solitaire,
J'ai fait ce jour encor le bien que j'ai pu faire,
Mon cœur s'épanouit ; j'éprouve en ce moment
Une céleste joie, un saint ravissement,
Et ce plaisir divin souvent se renouvelle :
Le tems n'en détruit pas le souvenir fidèle,
On en jouit toujours ; et dans l'âge avancé,
Le présent s'embellit des vertus du passé.
Du tems, vous le voyez, j'ai senti les outrages :
Déjà mes yeux éteints sont chargés de nuages,
Mon corps est affaissé sous le fardeau des ans ;
Mais, sans glacer mon cœur, l'âge affoiblit mes sens ;
J'embrasse avec ardeur les plaisirs qu'il me laisse.
De cœurs contens de moi j'entoure ma vieillesse ;
Je m'occupe, je pense, et j'ai pour volupté
Ce charme que le ciel attache à la bonté.

Ainsi dans tous les tems jouit le cœur du sage,
Et son dernier soleil brille encor sans nuage.
Oui, l'arbitre éternel des êtres et des tems,
Réserve des plaisirs à nos derniers instans.

O Dieu ! par qui je suis, je sens, j'aime et je pense,
Reçois l'hommage pur de ma reconnoissance ;
Que nos voix, notre encens, s'élèvent jusqu'à toi,
Qu'ils volent de la terre au trône de son roi.
Du vide, du chaos, des ténèbres profondes,
Tu fis sortir le jour, l'harmonie et les mondes ;

Et quand ta main puissante eut semé dans les cieux
Les globes éclairés, les soleils radieux ,
Aux êtres animés tu donnas l'existence ,
Pour épancher sur eux ta vaste bienfaisance :
Tu répandis la vie et la fécondité
Sur les mondes errans dans ton immensité ;
Ta main sur leur surface étendit les campagnes ,
Creusa le sein des eaux , éleva les montagnes ,
Suspendit les vapeurs, fit murmurer les vents ,
Nourrit les végétaux et les êtres vivans.
Le tems suivi des jours , des saisons , des années ,
Ramena tes faveurs , l'une à l'autre enchaînées ;
Tu nous donnas la terre , et l'ordre d'en jouir ;
Tu nous donnas des sens , un cœur et le plaisir ,
Et l'aimable vertu , cette intrépide amie ,
Le guide , le soutien , le charme de la vie.
Grand Dieu, c'est dans ces champs embellis par tes mains
Que ta voix paternelle appelle les humains ;
Ta bonté s'y déploie avec magnificence.
C'est-là que l'abondance amène l'abondance.
J'ai vécu , jeune encor , dans ces champs fortunés
Où j'ai vu les vrais biens qui nous sont destinés ;
Et philosophe heureux , homme content de l'être ,
Je viens de ses présens rendre grâce à mon maître.

F I N.

P I È C E S
F U G I T I V E S .

M

**SI ces Pièces fugitives étoient ignorées ,
je ne les ferois pas connoître , et je ne les
donnerois pas au Public , parce que je ne
croirois pas lui faire un présent digne de
lui ; mais puisqu'elles ont été souvent im-
primées , il n'y a pas d'inconvénient à ce
qu'elles le soient enfin correctement.**



PIECES FUGITIVES.

P I G M A L I O N .

ÉLÈVE d'Apollon et favori des Belles ,
Entre les arts et les amours
L'heureux Pigmalion partageoit ses beaux jours ,
Comblé d'honneurs nouveaux et de faveurs nouvelles.
Sous son ciseau voluptueux
Une Vénus venoit d'éclore ;
Celle qu'à Paphos on adore,
Peut-être des humains méritoit moins les vœux.

L'Artiste, en la formant, se rappeloit l'image
Des Beautés qui l'avoient charmé ;
Ce que son cœur avoit aimé,
Il l'exprimoit dans son ouvrage.
Mon art a, dit-il, rassemblé

Des trésors qu'en cent lieux l'amour voulut répandre;
 Que leur accord me plaît ! et que j'ai bien su rendre
 La jambe de Doris , et la gorge d'Églé !
 J'adorois dans Philis cette taille légère :
 Que j'exprime avec vérité
 Les secrets appas de Glicère !

Jamais fixé , toujours flatté ,
 Sur les moindres détails il promène sa vue.
 L'amour-propre et la volupté
 Le ramènent sans cesse aux pieds de la statue.
 En vain , pour s'occuper d'un ouvrage nouveau ,
 Il s'éloigne un instant de l'objet qui l'enchanté :
 Il s'excite au travail ; mais sa main languissante
 S'arrête , tombe , et laisse échapper son ciseau.

Il quitte la statue , il revient auprès d'elle ;
 Il la revoit , elle est encor plus belle.
 Si ce marbre , dit-il , pouvoit être animé ,
 Qu'avec plaisir je lui rendrois hommage !
 Je l'instruirois à faire usage
 D'un cœur qui n'auroit point aimé.
 Il faut aimer , il m'aimeroit peut-être !
 Il devoit son bonheur à mon art , à mes feux ;
 Avec l'art d'en jouir , il me devoit son être ;
 Il ignoreroit tout ; mais son cœur et mes yeux
 Lui feroient bientôt tout connoître.

Amour, sur ce marbre enchanteur
Répands la flâme la plus pure ;
D'une beauté nouvelle enrichis la nature ;
A tant d'attraits tu dois un cœur.
Il embrasse à ces mots le marbre qu'il adore :
Il croit avoir senti de foibles mouvemens ;
Il frémit, il observe, il voit, il doute encore ;
Une timide joie agit sur tous ses sens.
Il a vu palpiter une gorge naissante ,
De transports plus ardens cet objet le remplit :
Il y porte une main tremblante ;
Sous ses doigts étonnés le marbre s'amollit.
Il colle sur sa bouche une bouche enflammée :
Elle répond , dit-il , à mon emportement ! . . .
Par le plaisir la statue animée,
Ouvre les yeux, et voit le jour et son amant.
Elle éprouve , sans rien connoître,
Une aveugle félicité ;
Son cœur naissant est agité
Par le bonheur d'aimer et d'être.
Son âme est sans idée, et n'a que des desirs ;
Ses premiers sentimens ont été des plaisirs.
Par une caresse nouvelle
A chaque instant elle essayoit ses sens,
Et ses plus simples mouvemens
Sont des faveurs pour lui, sont des plaisirs pour elle.
Ah ! désormais, dit-il, mon cœur content des dieux,

N'a rien à demander à leur bonté suprême :
Charmes que j'ai formés, qu'anima l'amour même,
Ce jour a comblé tous mes vœux ;
Vous vivez , vous aimez , et j'aime.



A MADAME DE...

POURQUOI m'envoyer pour étrennes
Ce vase , où les plus belles fleurs
Au blanc émaillé de Vincennes
Opposent leurs vives couleurs ?
Donner est un moyen de plaire ;
Mais je vous vois tous les instans ,
Et sur mon cœur , depuis long-tems ,
Il ne vous reste rien à faire.

Je m'en applaudis chaque jour ;
Si vos traits sont faits pour l'amour ,
Votre cœur est fait pour le sage :
Il est rempli de fermeté ,
De tendresse et de vérité ;
Et votre amitié sans nuage ,
N'a rien de la légèreté
Ni des caprices de votre âge.

Votre facile autorité
Ne fait point sentir l'esclavage ;
On vous soumet sa volonté ,
Et l'on croit de sa liberté
Ne faire qu'un meilleur usage.

Votre esprit juste et pénétrant
Ne cherche jamais à paroître,
Et plaît toujours en se montrant ;
On vous voit ce qu'on voudroit être.

Décent et jamais concerté,
Votre enjoûment plaît sans médire ;
En partageant votre gâité,
On peut croire qu'on vous l'inspire.

Vous voyez sans chagrin jaloux,
La beauté la plus régulière ;
Vous aimez S.... la V....
Et vous en parlez comme nous.

Sans décider et sans prétendre,
Votre sentiment est à vous ;
Vous ne condamnez point nos goûts,
Et vous savez ne pas les prendre.

Vous avez tout, esprit, raison,
Vertu, bon goût, et l'art de plaire ;
Mais vous protégez trop Titon ;
C'est le seul reproche à vous faire.



É L È G I E.

ENFIN je vais revoir ce cabinet tranquille,
Où l'amour et les arts ont choisi leur asile ;
Je verrai ce sofa placé sous ce trumeau
Qui de mille baisers nous répétoit l'image ;
J'habiterai l'alcove où je rendis hommage
A la beauté sans voile, à l'amour sans bandeau.
Là, Philis se livroit au bonheur d'être aimée ;
Là, lorsque de nos sens l'ivresse étoit calmée,
Attendant sans langueur le retour des desirs,
Un amour délicat varioit nos plaisirs.

Nous lisions quelquefois ces vers pleins d'harmonie,
Où Tibulle exhala sa flâme et son bonheur ;
Je t'adorai , Philis , sous le nom de Délie ;
Dans ces vers emportés tu reconnus mon cœur.
Que ce tems dura peu ! de fleurs à peine écloses,
Le gazon de ces prés étoit entrelacé ;
Le printems s'annonçoit par le retour des roses,
Par le printems Mars étoit annoncé.
Pour suivre mon devoir dans une route obscure,
Il fallut te quitter : quels momens ! quels adieux !
Je crus me séparer de toute la nature.
Mais les pleurs des amans ont apaisé les dieux ;

LOUIS calme la terre ; il me rend à moi-même. -
 Je ne vends plus mon tems aux querelles des rois ,
 Je ne suis plus qu'à ce que j'aime ,
 Et n'obéis plus qu'à tes lois.

L'un de l'autre enchantés dans ce vallon sauvage ,
 Réunis par nos goûts , conduis-moi tour-à-tour
 De l'étude aux plaisirs, et des arts à l'amour :

C'est l'ennui qui le rend volage ;
 En l'occupant nous saurons le fixer ;

Nous saurons de nos jours faire le même usage.
 Je ne sais que t'aimer, viens m'apprendre à penser ;
 Conduis ma jeune muse , et reçois-en l'hommage ;

Sois à jamais de mes écrits
 Le juge , l'objet et le prix.

Que mon sort et mes vers n'excitent point l'envie ;
 Qu'ils soient dignes de l'exciter.

Oublié désormais d'un monde que j'oublie ,
 Te bien peindre , te mériter ,
 Te caresser et te chanter ,
 Sera tout l'emploi de ma vie.



SUR LA PAIX DE 1748.

LAS des fatigues de la guerre ,
Las du commerce des héros ,
Je prends bien ma part du repos
Que LOUIS accorde à la terre.
Dans la foule de nos guerriers,
Soldat obscurément utile ,
Je ne partageois les lauriers
Ni de Saxe, ni de Belle-Isle,
J'essuyois les récits mortels,
Et les airs tristement capables
De nos lieutenans-colonels ;
De mille plaisans détestables
J'essuyois les fades bons-mots ,
De leurs festins la lourde ivresse,
Et leurs plaisirs sans politesse.
Victime des rois et des sots ,
Je m'ennuyois pour la patrie.
Mais c'en est fait , Mars en furie
Ne tonne plus sur nos remparts ;
Nous replions nos étendarts ,
Et pour les plaines de Hongrie ,
LOUIS fait partir ses housards.
Aux dieux des plaisirs et des arts

J'offre les instans de ma vie.
Ne crois pas qu'à nos beaux esprits
Je veuille disputer la gloire ;
Je ne veux vaincre que Philis ,
Et ne chanter que ma victoire.



ÉPI TRE A....

DU CIEL, Philis, vous êtes en partage
Des yeux très-noirs, un très-joli visage,
Des bras, des mains, un teint, et cætera.
Vous chantez bien, votre voix est charmante ;
Mais cette voix deviendra plus touchante.
Votre esprit plaît ; mais votre esprit plaira
Bien plus un jour. Je vous vois dans la danse
Avec scrupule observer la cadence.
On vous approuve, on ne vous en dit rien.
Sur le clavier, quand votre main brillante
Joue avec art une pièce savante,
On dit, Philis, que vous jouez très-bien ;
Et voilà tout. Moi je dis sans mystère,
Qu'à vos talens vous pouvez ajouter,
Même beaucoup. Ce n'est point-là flatter ;
Mais je suis vrai. Si quelqu'un peut vous plaire,
Je le sens bien, Philis, j'en gémirai ;
Mais ce quelqu'un vous sera fort utile :
Vous deviendrez tout d'un coup plus habile,
Plus belle encor ; je vous en convaincrai.
Premièrement, ces yeux dont la prunelle
Dans son repos éclate d'un beau noir,
Ces deux grands yeux qui ne savent que voir ,

Auront d'abord une beauté nouvelle :
 Ils regardoient, Philis ; ils parleront.
 En s'animant du feu de la pensée,
 Vous sentirez , et vos yeux le diront.
 Vous ravirez une foule empressée
 D'amans nouveaux, au son de l'instrument
 Que votre main plus légère et plus sûre ,
 Dès cet instant parcourt plus vivement.
 Les voyez-vous battre en cœur la mesure,
 Ou fredonner l'air tendre et gracieux
 Que vous jouez et qu'expriment vos yeux ?

Si vous dansez , ils admirent vos grâces ,
 Cet air plus vif, cette tête , ces bras ;
 La volupté semble tracer vos pas ,
 Et mille amours s'empressent sur vos traces.
 Plus d'une Belle enrage en ce moment ,
 Mais n'en dit mot, et vous fait compliment.

Quand j'entendrai votre bouche vermeille
 Chanter le Dieu qui règnera sur vous ,
 De votre voix les sons à mon oreille
 Seront alors plus touchans et plus doux.
 Vous verrez tomber à vos genoux.

Philis, et vous serez parfaite ;
 Philis, soyez du moins coquette.

— jusqu'ici parlé pour votre bien ;
— est-il permis de parler pour le mien ?
— vous sortez de l'état insipide
— à votre cœur languit dans ses beaux jours ,
— une Philis , souvenez-vous toujours
— que je m'offris à vous servir de guide.
— en profitant de mes sages avis ,
— n'oubliez pas qu'ils méritoient un prix.
— ne viens point demander pour salaire
— In cœur tout neuf qui s'effarouchoit.
— e vous ai dit comment vous pourrez plaire :
— e vais chercher comment on vous plairoit.



É P I G R A M M E.

LA JEUNE ÉGLÉ, quoique très-peu cruelle,
D'une Honesta veut avoir le renom ;
Prudes , pédans vont travailler chez elle
A réparer sa réputation.
Là , tout le jour , un cercle misanthrope
Avec Églé médit , fronde l'amour :
Hélas ! Églé , semblable à Pénélope,
Défait la nuit tout l'ouvrage du jour.



L E S O I R.

LE SOLEIL finit sa carrière ;
Le tems conduit le globe ardent ,
Et dans des torrens de lumière
Le précipite à l'occident.
Sur les nuages qu'il colore ,
Quelque tems il se reproduit ;
Dans les flots azurés qu'il dore,
Il rallume le jour qui fuit.
La vapeur légère et fluide
Que rassemble un air tempéré ,
Va bientôt de la terre aride
Rafraîchir le sein altéré.
Des roses qu'il a ranimées ,
Zéphire embellit les couleurs ;
Il voltige de fleurs en fleurs ,
Et de ses ailes parfumées
Répand les plus douces odeurs.

Quittons le frais de cet asile,
Où loin du tumulte et du jour ,
Ma Muse légère et facile
Offroit des chansons à l'amour.
Sensible aux accords de ma lyre ,

Puisse Lisette à son retour
Applaudir aux vers qu'elle inspire !
Mes yeux errans sur ce côteau ,
Dans le lointain ont vu Lisette ;
Ah ! courons vite à sa houlette
Attacher un ruban nouveau :
Que d'une guirlande nouvelle
Ma main couronne ses cheveux ,
Et qu'elle lise dans mes yeux
Le plaisir de la voir si belle.

Aux bruits des champs , à leurs concerts ,
Déjà succède le silence ;
L'ombre descend , la nuit s'avance ,
En planant sur les champs déserts.
Déjà sur ses ailes légères
Morphée amène le repos :
Dieu puissant , suspends les travaux ,
Endors les époux et les mères ,
Et ne verse point tes pavots
Sur les yeux des jeunes bergères !

Mais de l'horizon nébuleux
S'élance un astre qui l'éclaire ,
Et sur l'océan ténébreux
Fait jouer sa foible lumière.
Les rayons du globe argenté

Tombent et pénètrent les ombres.
La nuit fait tort à la beauté,
Le grand jour à la liberté ;
Ces feux pâles, ces clartés sombres,
Sont le jour de la volupté.

J'entends la voix de Philomèle,
Je m'arrête pour l'écouter ;
Comme elle, je voudrois chanter
Le plaisir que je sens comme elle.
Échappée aux regards jaloux,
Lisette arrive au rendez-vous.
D'un feu plus doux ses yeux s'animent,
Les miens annoncent mes desirs ;
Nos regards confondus expriment
L'espoir et le goût des plaisirs.
Aimable fils de Cythérée,
De l'ivresse de nos esprits
Tu ne peux augmenter le prix
Qu'en ajoutant à sa durée,
De ce délicieux moment
Fixes le passage insensible ;
Que dans sa course imperceptible
Le tems vole plus lentement.
Dans les fougues du plaisir même,
Que sans cesse le sentiment
Ajoute à mon bonheur suprême ;

Que dans les bras de ce que j'aime ,
Des transports , de l'emportement ,
Je passe à ce calme charmant
Où l'âme , après la jouissance ,
Sans tumulte , mais sans langueur ,
Dans un voluptueux silence
Se rend compte de son bonheur.
Mais la mollesse où tu nous plonges ,
Sommeil , suspendra nos desirs ;
Dans des tableaux vrais que les songes
Nous retracent tous nos plaisirs.
Puissai-je encor dans ton empire
Près de Lisette soupirer ,
La voir dans mes bras , l'adorer ,
Et m'éveiller pour le lui dire !



LE TRIOMPHE
D'ALEXANDRE.

LA Grèce et l'Orient aux pieds de leur vainqueur

Jouissoient d'une paix profonde ;

Alexandre content dans ce repos du monde ,

A ses goûts sans réserve abandonnoit son cœur.

Des festins et des jeux , dans les murs d'Ecbatane ,

Remplissoient ses momens , varioient ses plaisirs ;

Statira , Taïs et Roxane

Partageoient tour-à-tour et combloient ses desirs.

Mais des rivages de l'Hydaspe ,

Un objet plus charmant transporté dans sa cour ,

Eut bientôt fixé son amour :

Alexandre est d'abord tout entier à Campaspe.

Eh ! quelle autre beauté méritoit ses regards !

La main de la nature et le travail des arts

N'avoient jamais formé d'aussi parfait modèle.

Un jour , en la quittant , il fait venir Apelle.

J'exige de ton art un chef-d'œuvre nouveau :

Des mortelles , dit-il , viens peindre la plus belle ;

C'est un sujet digne de ton pinceau.

Va préparer les couleurs et la toile.

Je veux que de son lit , conduite devant nous ,

Et moi , toujours contraint par de cruels égards ,
 Je cacherai loin d'elle et mes pleurs et ma rage.
 Plus tendre que prudent , il portoit ses regards ,
 Chaque instant sur l'objet , rarement sur l'ouvrage ;
 Et mille fois le bras vers la toile étendu ,
 S'arrête et tient en l'air le pinceau suspendu.

Les yeux étincelans , auprès d'elle Alexandre
 A peine à commander à ses sens irrités ;
 Il couvre de baisers un sein et des beautés
 Que Campaspe en tremblant veut et n'ose défendre :
 Contre les attentats d'un maître impérieux
 Campaspe invoque tous les dieux ,
 Jette sur son amant le regard le plus tendre ;
 Le voit pâlir et détourner les yeux :
 Elle s'élançe entre les bras d'Apelle.
 Tous deux, fondans en pleurs, tombent aux pieds du roi:
 C'est-là cette esclave si belle
 Qui sur les bords de l'Inde avoit reçu ma foi.
 Apelle à son rival n'en dit pas davantage.
 Campaspe veut parler ; la crainte et les sanglots
 A sa voix affoiblie ont fermé le passage.
 Le visage attaché sur les pieds du héros ,
 Ils pressent ses genoux de leurs mains défaillantes :
 Ils lèvent jusqu'à lui leurs paupières tremblantes ,
 Et lisent dans ses yeux sa jalouse fureur ;
 Peut-être dans leur sang va-t-elle être assouvie.

Ils

**Ils remplissent d'amour ces momens de terreur ,
Et se donnent du moins les restes de leur vie ;
Ils se tendent leurs bras que la crainte a glacés ,
Et , baignés de leurs pleurs , se tiennent embrassés.**

**Alexandre , long-tems spectateur immobile ,
Laisse errer ses regards sur eux ;
Il paroît méditer sur leur état affreux ,
Et conserver une fureur tranquille.**

**Mais , son front tout-à-coup devenu plus serein ,
Il se penche vers eux , et leur tendant la main :
J'ai tout vaincu , dit-il , je me vaincrai moi-même.
Apelle , en te l'ôtant , je n'en jouirois pas :
L'image de tes pleurs me suivroit dans ses bras ;
Campaspe dans les miens plaindroit l'amant qu'elle aime.**



É P I T R E

A M. L E P D E B

JE REVOIS donc les bords où le ciel m'a fait naître :
 Là, j'ai vu comme un jour passer mes premiers ans ;
 Charmé de voir, d'agir, d'entendre, de connoître,
 C'est-là que j'essayai ma pensée et mes sens ,
 Et m'assurai du plaisir d'être.
 C'est ici que la voix d'un maître
 A troublé mes jours innocens.
 La raison des parens gêne le premier âge ;
 La tendresse et l'humeur nous prodiguent leurs soins ;
 Tous les goûts à-la-fois, mille nouveaux besoins
 Nous font sentir notre esclavage.
 Le cœur inquiet et volage
 Veut s'égarer en liberté ,
 Et, sur les ondes emporté,
 Craint le pilote et non l'orage.
 D'un joug utile on se dégage ;
 L'espérance au front gai vient flatter nos desirs :
 J'étois embarrassé du choix de mes plaisirs ;
 Tout, devoit être mon partage.
 J'entreprenois mille travaux ;
 Je me faisais aimer, j'étois utile au monde,

Je suffisois à tout ; obstacles et rivaux ,
Rien n'arrêtoit une âme ardente et vagabonde ,
Qui prévoyoit dans tout quelques succès nouveaux ,
Il me semble qu'ici le souffle du Zéphire
M'apporte des esprits plus purs et plus nombreux ;
 Dans ces lieux où je fus heureux ,
Avec plaisir encor quelquefois je respire ;
Je crois m'y retrouver à la fleur de mes ans ;
Mon cœur s'épanouit sous un ciel qui s'épure ,
 Et le printems de la nature
Pour un instant du moins me rend à mon printems.
Je cherche à retenir l'erreur où je me plonge ;
C'est ainsi qu'un amant , chagrin que le réveil
Du bonheur qu'il goûtoit lui prouve le mensonge ,
S'efforce à retomber dans les bras du sommeil ,
 Pour être encore heureux en songe.

J'espérois autrefois : espérer c'est jouir.

Mais le tems fait évanouir
Ces chimériques jouissances ;
Il m'en fait voir la vanité ,
Sans me rendre en réalité
Ce qu'il m'enlève en espérances.

Je perds tous les objets qu'il ôte à mes desirs ;
De l'avenir trompeur j'ai perdu les plaisirs.
Sous ses voiles obscurs , au printems de mon âge ,
Je voyois tous les biens qu'il alloit m'apporter ;

Quand d'un œil plus certain j'en perce le nuage,
 Je vois trop aujourd'hui tout ce qu'il va m'ôter.
 J'aimois à le prévoir, je perds à le connoître :
 J'espérois l'instant où je suis ;
 Je crains l'instant où je dois être.

Il est d'autres plaisirs que le tems a détruits.
 Plus jeune , je pensois que ma jeune maîtresse
 Étoit le seul objet qui pourroit m'enflammer ;
 Je croyois pouvoir seul obtenir sa tendresse ;
 Je croyois que nos cœurs s'attendoient pour aimer.
 Comme un choix éclairé j'adorois son ivresse ;
 Ses desirs me flattoient , j'estimois ses rigueurs ;
 Du nom de sentiment j'honorois sa foiblesse ;
 Je croyois que les cœurs étoient le prix des cœurs.
 J'errois dans les jardins d'Armide ;
 Au miroir de la vérité ,
 Au lieu d'un séjour enchanté
 Je découvre une plage aride.
 Je l'ai vu cet amour , cette divinité ;
 Au vide de nos cœurs , à notre oisiveté ,
 J'ai vu qu'il devoit sa puissance ;
 Il n'est jamais dans sa naissance
 Que le goût de la volupté ,
 Languissant dans la jouissance,
 Réveillé par la vanité.
 D'une froide fidélité

On conserve l'objet avec inquiétude ,
On lui soumet sa volonté ;
L'amusement se change en habitude ,
L'habitude en nécessité.

J'ai perdu par degrés les erreurs les plus chères :
Ah ! le grand jour qui m'a frappé
M'éclaira trop sur nos misères,
Et je maudis l'instant où je fus détrompé.

Je voyois les humains comme un peuple de frères ;
Sans défense auprès d'eux je ne redoutois rien,
Je voyois tous les cœurs prêts à répondre au mien ;

Je croyois aux amis sincères.

J'ai vu l'exacte probité

Et la scrupuleuse équité

Voiler souvent des cœurs arides ;

J'ai vu prendre pour la bonté ,

La foiblesse des cœurs timides ;

Le vil besoin d'être flatté ,

Donner des louanges perfides :

J'ai vu que la sincérité

N'étoit que l'orgueil ou l'envie

Qui s'exhaloit en liberté.

Par une fausse piété

J'ai vu la raison poursuivie ;

J'ai vu le vice heureux , de grâces revêtu ,

Déplacer avec art le mérite sublime :

Tout est opprimé s'il n'opprime ;
Tout combat sur la terre , ou tout a combattu :
Le plus fort est tyran , le plus foible est victime.
Aurois-je donc perdu le plaisir d'estimer ?

Et faut-il rougir de mon être ?

Dès qu'on commence à vous connoître ,
Faut-il donc , ô mortels ! cesser de vous aimer ?

Auprès de toi souvent j'oublie
Combien ils sont légers , aveugles ou pervers ;
Si je méprise en eux la nature avilie ,
J'admire et j'aime en toi la nature anoblie.
Sans toi , j'irois chercher les plus sombres déserts ;
Et dans un antre obscur , ou sous un toit de chaume ,
Pleurant d'avoir connu le néant des vertus ,
Je m'écrierois avec Brutus ,
O Vertu ! n'es-tu qu'un fantôme ?



A MADEMOISELLE....

AVEC les charmes de l'amour,
(Ou, si vous l'aimez mieux, des anges)
Vous avez eu jusqu'à ce jour
Plus de bonbons que de louanges.
Quand votre miroir aujourd'hui
Vous dit que vous êtes jolie,
Loin qu'on vous en parle après lui,
On veut que votre cœur l'oublie.
Tout sans cesse occupe vos yeux :
Votre esprit vif est curieux ;
C'est le bon esprit à votre âge :
Il cherche un sens au mot nouveau,
Et des objets dans le cerveau
Il place les noms et l'image :
A votre esprit pourtant, **B**....
Personne encor ne rend hommage.

Quand vous bâillez à quelque trait
D'un certain livre fort abstrait,
Votre mie aussitôt vous gronde ;
Elle prétend que par projet
Vous vous ennuyez d'un sujet
Qui doit ennuyer tout le monde.

On vous fait un sermon chrétien
Sur votre ignorance profonde ,
Et jamais vous n'entendez bien
Ce bon livre où l'on n'entend rien.

On est encor plein d'injustices
Sur vos mœurs , sur vos goûts naissans ;
De vos vœux les plus innocens
On exige des sacrifices.
On vous apprend l'art d'obéir :
Eh ! B . . . qu'en pourrez-vous faire ?
Tous les cœurs voudront vous servir.
Oui , vous avez le don de plaire ,
Du sentiment , de la gaîté ,
Des grâces , de l'égalité ;
Vous ressemblez à votre mère ;
Vous aurez avec sa beauté ,
Son esprit et son caractère.



VOLEZ, papillon libertin ;
Aux fleurs de nos vergers le printems vous rappelle :
Plus pressant qu'amoureux , plus galant que fidèle,
De la rose coquette allez baiser le sein :
Qu'un goût vif et léger vous amuse auprès d'elle :
Triomphez , et volez soudain
Auprès d'une rose nouvelle.
D'aimer et de changer faites-vous une loi ;
A ces douces erreurs consacrez votre vie.
Ce sont-là des conseils que j'aurois pris pour moi ,
Si je n'avois point vu Silvie.



C H A N S O N .

SA N S dépit , sans légèreté ,
Je quitte une amante volage ,
Et je reprends ma liberté ,
Sans regretter mon esclavage.

Ce matin j'ai cueilli des fleurs ,
Sans faire un bouquet à Lisette ;
J'ai déjà quitté ses couleurs ,
Je vais lui rendre sa houlette.

Sans rougir , j'ai vu sous l'ormeau
Silvandre aux pieds de l'infidelle ;
J'ai joué sur mon chalumeau
L'air que Silvandre a fait pour elle.

Je ne fais plus dans nos vallons
Retentir le nom de Lisette ;
Je veux lui dire les chansons
Que je ferai pour Timarette.

Si quelquefois dans le sommeil
Ses faveurs me sont retracées ,
Elle n'est plus à mon reveil
La première de mes pensées.

Je ne viendrai plus en ces lieux
Respirer l'air qu'elle respire ;
Je ne cherche plus dans ses yeux
Ce que je dois penser ou dire.

Lisette a perdu plus que moi :
J'étois tendre , elle étoit coquette ;
Lisette m'a manqué de foi :
Non , non , je n'aime plus Lisette.



R O M A N C E.

MON destin auprès de Climène
Varie à chaque instant du jour ;
Un caprice inspire sa haine ,
Un autre lui rend son amour.

Elle m'a dit , Lindor , je t'aime ,
Ton cœur a mérité ma foi ;
Elle m'a dit , à l'instant même ,
Lindor , je me moquois de toi.

Au moment où sa voix m'appelle ,
Climène songe à m'éviter ;
Je ne vais chercher auprès d'elle
Que le regret de la quitter.

Elle est triste dans mon absence ,
Et méprise alors mes rivaux ;
Elle les vante en ma présence ,
Et me parle de mes défauts.

Mes tourmens pour elle ont des charmes ,
Elle cherche à les irriter ;

Et

Et je la vois verser des larmes,
Lorsque je viens les lui conter.

Je lui portois les fleurs qu'elle aime,
Elle les prit avec dédain;
Elle me donna le soir même
La rose qui paroît son sein.

Un jour Climène, moins cruelle,
Avoit pris soin de me calmer,
Et je m'enivrois auprès d'elle
Du bonheur de plaire et d'aimer.

Dans la plus profonde tristesse
Je la vis bientôt se plonger;
Je l'offensois par mon ivresse,
Mes plaisirs sembloient l'affliger.

Elle est simple, sans artifices,
Nul amant n'a tenté sa foi;
Et fidelle dans ses caprices,
Elle n'aime et ne hait que moi.

Beauté si douce et si terrible,
Souvent aimé, jamais heureux,
Que tu sois barbare ou sensible,
Je n'en suis pas moins amoureux.

Par tes rigueurs ou ton absence,
Cesse de déchirer mon cœur ;
Je t'aimerois sans inconstance ,
Quand tu m'aimerois sans humeur.



ÉPIÔTE.

CHLOË, ce badinage tendre,
Ces légères faveurs amusent mes desirs ;
Ce sont des fleurs que l'Amour sait répandre
Sur le chemin qui nous mène au plaisir.
Mais puis-je à les cueillir borner mon espérance ?
Ici, loin des témoins, dans l'ombre et le silence,
Donnons au vrai bonheur ce reste d'un beau jour.
De ces riens enchanteurs n'occupons plus l'amour.
Chloé, tirons ce Dieu des jeux de son enfance.

Rappelle-toi ce soir, où, sensible à mes vœux,
Tu daignas par un mot dissiper mes alarmes :
Oui, j'aime.... Que ce mot embellissoit tes charmes
Qu'il irritoit mes transports amoureux !
Déjà tous mes soupirs expiroient sur ta bouche :
Je voulus tout tenter ; mais, sans être farouche,
Tu repoussas l'Amour égaré dans tes bras :
Je ravis des faveurs, et je n'en obtins pas.

L'honneur, ce vain fantôme, effrayoit ta tendresse :
Il dissipoit des sens l'impétueuse ivresse :
Ennemi de l'Amour qu'il ne peut surmonter,
Sans savoir l'obtenir, disputant la victoire,

A combattre il borne sa gloire ;
 Il est toujours vaincu , mais il veut résister.
 Tu m'aimes, je t'adore : ah ! gardes-toi de croire
 Que ce foible tyran puisse nous arrêter.
 On le craignoit jadis ; et les cœurs de nos mères
 Ne goûtoient qu'en tremblant le bonheur de sentir.
 De ce siècle poli les lois sont moins sévères ;
 L'Amour à ses côtés n'a plus le repentir.
 Nous rions aujourd'hui de ces prudes sublimes ,
 Qu'effarouche un amant qui gêne leurs desirs ;
 Et ces plaisirs si doux dont tu te fais des crimes ,
 Dès qu'on les a goûtés ne sont que des plaisirs.

Vas, ton honneur est d'être belle ,
 Ton devoir est d'être fidelle ,
 Tes lois sont dans ton cœur, les amours sont tes dieux ;
 Jeune Chloé, qu'ils soient tes guides.
 Ce prélude voluptueux
 Va nous conduire à des biens plus solides.
 L'Amour ; en se jouant, fatiguoit ta vertu ;
 Tu sens l'ennui de te défendre :
 A l'honneur d'avoir combattu,
 Hâte-toi d'ajouter le plaisir de te rendre.



C H A N S O N .

DANS le sein des faveurs de la beauté que j'aime ,
Je déteste les traits dont l'amour m'a frappé.
Mon rival plus heureux goûte un bonheur suprême :
On nous trompe tous deux ; mais il est mieux trempé.



 VERS A M^{me} DE CH....
Sur des Tableaux de fleurs.

J'EN jouis de ces fleurs si belles ;
 J'admire ce pinceau divin ,
 Et ces roses si naturelles ,
 Que le papillon incertain
 Viendra voltiger autour d'elles ,
 L'abeille y chercher son butin.
 Les fleurs ne brillent qu'un matin ;
 Les vôtres seront immortelles.
 Ah ! si j'avois votre talent ,
 Je peindrois un objet charmant ,
 Paré des grâces du jeune âge ,
 Qui plaît dès le premier instant ,
 Et chaque instant plaît davantage ;
 Dans l'amitié tendre et constant ,
 Sincère sans être imprudent ,
 Naïf et fin , sensible et sage.
 Aisément on devineroit
 Quel auroit été mon modèle ;
 Ch seule ignorerait
 Que le portrait est d'après elle.



A

QUELQUES soupçons , un instant de colère ,
Méritoient-ils cet excès de rigueur ?

Malgré mes torts , tu lisois dans mon cœur :

En t'adorant pouvoit-il te déplaire ?

Dans tes regards je vois ton changement ;

L'expression d'un tendre sentiment

N'anime plus ces yeux si pleins de charmes.

Si de Doris je feins d'être l'amant ,

Tu ne vois rien , ou tu vois sans alarmes.

Si près de toi j'ai moins d'empressement ,

De ma froideur tu te plains froidement.

C'en est donc fait , et je vais de mes larmes

Payer toujours la faute d'un moment :

Ton amitié , dans cet état funeste ,

Soutient mon cœur ; ce prix m'étoit bien dû.

Je vais jouir de tout ce qui me reste ,

Et regretter tout ce que j'ai perdu.]



L E M A T I N.

LA NUIT vers l'occident obscur
Replioit lentement ses voiles ;
D'un feu moins brillant les étoiles
Éclairaient le céleste azur.
De sa lumière réfléchie
Le soleil blanchissoit les airs ,
Et par degrés à l'univers
Rendoit les couleurs et la vie.

Du sommeil à la volupté
Mes sens éprouvoient le passage ;
Des songes me traçoient l'image
Du bonheur que j'avois goûté :
Je sentois qu'il alloit renaître ,
Et par ces songes excité ,
Je recevois un nouvel être.
Libres des chaînes du sommeil ,
Mes yeux s'ouvrent pour voir Thémire :
Je vois , j'adore , je desire ,
Dieux ! quel spectacle et quel réveil !
Près de moi Thémire étendue
Ne déroboit rien à ma vue ;
Je détaillais mille beautés ,

Je m'applaudissois de ma flâme ;
Le trouble aveugle de mon âme
En occupoit les facultés.
Tout à l'amour , tout à Thémire ,
J'ai joui de mes sentimens ,
Près de l'objet qui les inspire.
Oui , disois-je , ces traits charmans ,
Animés par un cœur fidèle ,
Sont au plus tendre des amans :
C'est pour moi que Thémire est belle.

J'avois entr'ouvert les rideaux ;
Du soleil la clarté naissante
Doroit cette onde jaillissante
Qui retombe sous ces berceaux.
Déjà du sein des prés humides
S'élevoient les foibles vapeurs ,
Que la nuit en perles liquides
Rassemble et fixe sur les fleurs.
Des habitans de ce bocage
La joie inspiroit les concerts ;
Un vent frais épuroit les airs ,
Et murmuroit dans le feuillage.

La terre sembloit s'embellir
Pour s'offrir aux yeux de Thémire ;
Elle étend les bras et soupire ,

Et je sens mon cœur tressaillir.
 Elle entr'ouvre des yeux timides ,
 Qu'éblouit l'éclat du grand jour ;
 Dans ses beaux yeux mes yeux avides
 Cherchoient , trouvoient , puisoient l'amour.
 Sur ses charmes ma main errante
 Se porte avec rapidité ;
 Sur sa bouche mon ame ardente
 S'élance avec vivacité ,
 Et s'imprime avec volupté.

J'ai su près du bonheur suprême
 Le suspendre pour le goûter ;
 L'instant de le précipiter
 Fut marqué par Thémire même ,
 Et des plaisirs de ce que j'aime ,
 J'ai senti les miens s'augmenter.
 J'ai joui , malgré mon délire
 Et mes transports impétueux ,
 Du murmure voluptueux
 Des fréquens soupirs de Thémire ;
 Ma bouche à ses cris languissans
 Répond à peine : Ah ! je t'adore !
 Le plaisir fatigua nos sens ,
 Et nos cœurs jouirent encore.

Mais l'astre du jour dans les cieux

Poursuivoit sa vaste carrière ,
Et de son disque radieux
Répandoit des flots de lumière ;
De mille ornemens odieux
J'ai vu l'importune barrière
Dérober Thémire à mes yeux.
Plein d'amour et d'impatience ,
Je sors sans témoins et sans bruit,
Et vais languir jusqu'à la nuit
Dans les horreurs de son absence.



É P I T R E A

A VIVRE au sein du jansénisme,
 Cher prince, je suis condamné,
 Et des Muses abandonné,
 Dans le vieux château de Ternai
 Je répète mon catéchisme.

Des intrigues de Port-Royal
 J'apprends à fond tous les mystères ;
 J'entends mettre au rang des saints Pères,
 Nicole, Quesnel et Pascal.
 J'en lis un peu par courtoisie.
 Ces fous, pleins de misanthropie,
 Souvent ne raisonnoient pas mal.
 Ils ont eu l'art de bien connoître
 L'homme qu'ils ont imaginé ;
 Mais ils n'ont jamais deviné
 Ce qu'est l'homme et ce qu'il doit être.
 Plus ingénu, moins orgueilleux,
 Montagne, sans art, sans système,
 Cherchant l'homme dans l'homme même,
 Le connoît et le peint bien mieux.
 Par mille traits ingénieux
 Le Socrate Anglais nous réveille ;

Il inspire quand il instruit ;
C'est un sage qui nous conduit ,
C'est un ami qui nous conseille.
Un vieux janséniste grondeur ,
Dit qu'en détruisant la nature
On fait plaisir à son auteur ,
Et qu'on charme le Créateur ,
En tourmentant la créature
Du petit nombre des élus
Tous ses ennemis sont exclus ;
Et ces sauvages cénobites
Qui vantent à Dieu leur ennui ,
Ne voudroient plus vivre pour lui ,
S'il étoit mort pour les Jésuites.

Indulgente société ,
O vous , dévots plus raisonnables ,
Apôtres pleins d'urbanité ,
Le goût polit vos mœurs aimables !
Vous vous occupez sagement
De l'art de penser et de plaire ;
Aux charmes touchans du bréviaire ,
Vous entremêlez prudemment
Et du Virgile et du Voltaire.
Vous parlez au nom du Seigneur ,
Et vous n'ennuyez point les hommes ;
Vous nous condamnez sans fureur ,

182 PIÈCES FUGITIVES.

Vous nous voyez tels que nous sommes.

Je ne prends point pour directeur
Un fou dont la mauvaise humeur
Érige en crime une foiblesse ,
Et veut anéantir mon cœur
Pour le conduire à la sagesse.
Je sens , j'ai des goûts , des desirs ;
Dieu les inspire ou les pardonne :
Le triste ennemi des plaisirs,
L'est aussi du Dieu qui les donne.

F I N.

72732023

